

ANNIE LAGRANDEUR

**LE VENT NE CESSE JAMAIS DE SOUFFLER**  
ROMAN

suivi de

**L'AUTRE EN SOI : UN PARCOURS LITTÉRAIRE**  
ESSAI

Mémoire présenté  
à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université Laval  
dans le cadre du programme de maîtrise en Études littéraires  
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES  
FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC

2012

© Annie Lagrandeur, 2012



## Résumé du roman

À la fin de la session universitaire, Bastien conduit son amoureuse à l'aéroport où elle s'envole vers le pays de ses ancêtres. Vent s'en va visiter sa tante paternelle qui réside au cœur de la Chine. Elle part sans son copain, car leur couple bat de l'aile. Elle souhaite ainsi faire le point sur leur relation. Deux semaines plus tard, soit le 12 mai 2008 à 14 h 28 (heure locale), la terre tremble au Sichuan et une partie de la ville où se trouve la jeune femme s'effondre. Bastien et son beau-père, monsieur Shuo, ont beau essayé d'appeler Vent sur son cellulaire, pas de réponse. Le jeune homme décide de prendre d'urgence un vol pour Shanghai et de dénicher sur place un moyen de se rendre au centre de l'Empire du Milieu. Il rencontre là-bas madame Wangsu (la tante de son amoureuse) qui le supportera dans ses recherches.

## Résumé de l'essai

Chaque être humain doit endosser à un moment ou à un autre de sa vie un statut d'altérité. En littérature, il en va de même avec les personnages d'oeuvres romanesques. Successivement, Bastien, Vent et monsieur Shuo deviennent des Autres. Dans un premier temps, j'aborde dans cet essai les thèmes de l'immigration et du métissage. Dans un second temps, je me questionne sur l'étrangeté des Québécois, autant ceux qui vivent au Canada que ceux qui voyagent à l'extérieur du pays (la plus grande altérité se rencontre lorsque nous devenons étrangers à nous-mêmes). Dans un troisième temps, je m'interroge sur le décalage qui se fait quand nous nous regardons à travers les yeux des Autres. Je termine cette réflexion en rappelant l'importance du « terrain » pour les romanciers qui tentent de mettre en scène des gens issus d'une culture différente de la leur.

## Avant-propos

Je remercie mon directeur de maîtrise, M. Alain Beaulieu, de m'avoir soutenue tout au long de cette aventure. Après un changement de projet de dernière minute et une confiance grandement ébranlée en mes capacités, il a su trouver les mots pour me motiver et me relancer dans la rédaction. Ses précieux conseils m'ont permis d'aborder l'écriture de *Le vent ne cesse jamais de souffler* d'une manière plus éclairée et mature. Sans ses corrections judicieuses, mon roman n'aurait pas pu devenir ce qu'il est aujourd'hui. J'ignore d'ailleurs si je serais parvenue à approfondir la question de l'altérité dans *L'Autre en soi* sans l'aide de M. Beaulieu. C'est avec patience et générosité qu'il m'a guidée à travers tout le processus créatif et réflexif. Je suis aussi reconnaissante envers mes premières lectrices qui ont gentiment souligné les faiblesses de ce projet pour que je puisse les corriger. Alors, merci à Madame Michèle Plomer, à Madame Lyne Richard et à Madame Valérie Côté.

# Le vent ne cesse jamais de souffler

roman

« Je t'aime! », répète le vent à tout ce qu'il fait vivre.  
Je t'aime et tu vis en moi.  
– René Char –

## SAUVER LE VENT

Bastien fouille les décombres de l'immeuble où résidait madame Wangsu, la tante de Vent. Depuis quatre heures, il s'acharne sur cet amas de béton, de fils de métal et de verre brisé. Des briques dégringolent de l'amoncellement de gravats. Des meubles se fracassent lorsqu'ils atteignent le sol, vingt mètres plus bas. Des pans de murs basculent dans le vide, dégagant peu à peu l'accès aux étages inférieurs. Ici et là, quelques objets restés intacts : des baguettes de cuisine, un album de photos et un ours en peluche. Bastien les jette par-dessus son épaule, sans égard pour les survivants qui voudront peut-être les récupérer. Il racle l'épaisse couche de poussière ; ses ongles se rognent, ses doigts s'écorchent et ses mains s'engourdissent. Il sonde les profondeurs, l'ouïe en alerte. Il espère entendre une voix : celle de sa copine.

– Le vent ne cesse jamais de souffler, disait-elle quand son cerf-volant perdait brusquement de l'altitude.

Cette incantation prononcée, une bourrasque soulevait la grue aux ailes de papier jusque dans les nuages. Bastien était amoureux d'une charmeuse de vent.

– Il se repose, ajoutait-elle. Il reprendra sa course le moment venu.

Chaque jeune femme découverte sous les débris a revêtu, sous le coup de la panique, les traits de sa compagne. Il a extirpé ces poupées désarticulées de leur tombeau, la respiration suspendue, l'estomac noué et les jambes chancelantes. Il a lavé d'un t-shirt humide leur visage ensanglanté et blanchi par le plâtre. Aucune ne ressemblait vraiment à Vent ; l'une arborait un nez proéminent, l'autre une bouche charnue... L'oxygène

retrouvait alors son chemin jusqu'aux poumons de Bastien. Abandonnant leur cadavre aux secouristes, il se remettait à creuser.

À ses côtés, une dizaine de soldats déblaient les ruines en l'observant à la dérobée. Il s'efforce de ne jamais croiser leur regard de pitié résignée. Plus personne ne lui pose de questions. Au début, ils l'ont cru fou quand il leur a dit avoir quitté le Canada dans les heures qui ont suivi le tremblement de terre. Il y a trois jours, une pluie de béton s'est abattue sur le Sichuan. Dans les édifices, les gens qui se trouvaient au rez-de-chaussée ont couru à l'extérieur. Ceux des étages supérieurs ont été ensevelis sous les décombres. Deux minutes, le temps nécessaire pour que le séisme vole la vie de milliers d'individus et assombrisse celle des survivants. Les stades sont devenus des refuges, les taxis des ambulances et les rues des crématoires. Depuis lors, le chaos règne au cœur de la Chine. Comment un étranger est-il parvenu à Dujiangyan, après que les routes se sont fracturées, les chemins de fer soulevés et les barrages rompus? D'innombrables kilomètres de terres montagneuses séparent les Dujiangyannais de l'aéroport de Shanghai. Comme les militaires prenaient Bastien pour un journaliste, ils l'ont d'abord empêché de s'approcher des gravats. Dans un mandarin approximatif, il leur a expliqué que son amoureuse logeait chez sa tante quand la ville s'est écroulée.

– Vent est là-dessous, leur a-t-il dit en pointant l'immeuble écrasé.

Ils ont douté de sa parole.

– Laissez-le tranquille! a gueulé madame Wangsu d'un air outré. Il m'a promis de retrouver ma nièce. Alors, qu'il creuse!

Les soldats ont acquiescé, n'osant pas contrarier une telle matrone.

Vent flotte au-dessus des décombres.



Vêtue d'un t-shirt blanc et d'un jean, elle lui apparaît telle qu'à leur première rencontre. Ce jour-là, elle portait le bracelet que sa défunte grand-mère lui avait offert pour son seizième anniversaire. Bastien revoit le moment où, moins d'un mois plus tôt, il a projeté ce bijou sur le carrelage de leur cuisine. Le jade s'est éparpillé à travers l'appartement dans un tintement de cœur brisé. Son amoureuse aurait dû l'injurier, le maudire, le quitter... Avant de s'enfermer dans la salle de bain, elle a ramassé les morceaux en gardant les lèvres pincées. A-t-elle pleuré, les sanglots étouffés par le couinement du robinet? Bastien lui en voulait de lui avoir prodigué des conseils. Pourquoi appuyait-elle la décision des éditeurs de ne pas le publier?

– Arrête d'écrire des histoires aussi idéalistes, s'est-elle exclamée après lui avoir rendu les planches de sa dernière bande dessinée. Tu veux faire rêver tes lecteurs? Soit! Mais tu dois leur raconter le monde tel qu'il est.

– Tu ne me soutiens jamais, lui a-t-il reproché.

Il a lancé ses dessins sur la table ; le bracelet qui s'y trouvait s'est envolé... Bastien a juré ne pas l'avoir brisé intentionnellement.

Son hallucination ne se dissipe pas ; Vent se tient sur les décombres, ses yeux de vieux tigre en captivité posés sur lui. Elle glisse ses cheveux derrière ses oreilles et lève le menton. Comme si elle attendait qu'il avance vers elle. Dès qu'il tend la main, elle se volatilise.

*Allais-tu rompre avec moi, Vent?*

En hissant une poutre cloutée sur ses épaules, Bastien s'entaille l'avant-bras ; un filament rouge jaillit de la coupure, sillonne sa chair et goutte sur le sol.

*Mon sang se mêlera-t-il au tien si je le laisse couler?*

Saisi d'un vertige, Bastien jette sa charge, empoigne sa bouteille d'eau et s'asperge le visage. Sa respiration saccadée et ses muscles épuisés le forcent à s'asseoir. Il repose son dos contre un tas de briques, luttant contre la nausée qui lui tiraille l'estomac. Quelques mètres en amont, une femme sanglote en pliant l'échine.

– Où es-tu, mon enfant? Maman est venue te chercher, répète-t-elle depuis des heures.

Ses gémissements exaspèrent les militaires, qui lui adressent un regard de plus en plus agacé. Quelques-uns ont proposé de la chasser, mais personne n'a osé s'approcher d'elle. Ses vêtements souillés et son odeur fétide les ont tenus à distance. Les secouristes ont continué leurs fouilles en l'ignorant du mieux qu'ils le pouvaient. La cadence des premiers jours les a abandonnés ; ils ont perdu espoir de trouver des survivants. Ils ne soulèvent plus que des charges légères, laissant les plus lourdes aux grues de chantier qui sillonnent la ville. Les soldats ressemblent à des automates mal huilés : leur tête ballote, leurs épaules s'affaissent sous le poids de leur bras et leur mémoire parasitée d'atrocités les rend muets. Certains fument des cigarettes les unes après les autres. D'autres retirent leurs masques pour cracher des boules de sécrétion noirâtre – la poussière s'est infiltrée dans leur nez, leur gorge et leurs poumons. Plusieurs mangent du riz froid ou se sont assoupis au coin d'une rue, non loin des cadavres emmaillotés dans des toiles de plastique. Aucun ne croit qu'il vaille la peine de poursuivre les recherches. Bastien mord l'intérieur de ses joues. Il se relève, hisse un bloc de pierre et l'envoie valser au bas de la pente.

*Je vais te sauver, Vent.*

## L'APPEL DU DRAGON

Un rayon de lumière traverse les rideaux de la chambre ; les murs rosissent à mesure que le jour se lève. Bastien plisse les yeux pour échapper à cette attaque. Il enfonce sa tête dans l'oreiller et tire la couverture jusqu'à son menton. Sur la commode, le réveil indique 5 h 58. La sonnerie le forcera bientôt à quitter la chaleur des draps. Il se retourne dans le lit, sans aucune envie d'en sortir. Dans la cuisine, la machine à café ronronne en embaumant l'appartement d'effluves corsés qui chatouillent ses narines. Il s'attriste de n'entendre aucune omelette grésiller dans le poêle tandis que son estomac gronde. Vent lui préparait toujours son déjeuner en sifflotant *La vie en rose* ou, si elle se sentait nostalgique, *Wen Bie*. Pourtant, elle ne mangeait jamais le matin – sa mère l'avait obligée à ingurgiter du concombre mariné durant toute son enfance.

– Si j'avale quelque chose, je vais avoir mal à la tête, grimaçait-elle quand il lui proposait des rôties.

Bastien adorait la regarder cuisiner vêtue d'une chemise et d'un caleçon qu'elle lui avait empruntés. Aucune tenue ne la rendait plus désirable, même pas son *qipao* du Nouvel An. Ses cheveux ébouriffés et ses jambes de ballerine lui donnaient un air éthéré. À cette époque, il la surnommait « Petit Phénix ». C'était avant qu'ils n'emménagent ensemble. Tout s'est alors compliqué entre eux.

Dès que l'alarme du réveil se déclenche, Bastien frotte ses paupières gonflées par le manque de sommeil. Il s'assoit dans le lit, étire les bras et fixe la place vide à côté de lui ; l'oreiller de Vent est resté bombé depuis son départ. Deux semaines plus tôt, il l'a conduite à l'aéroport et a porté ses bagages jusqu'au comptoir d'enregistrement. Quand elle s'est

avancée vers les contrôles de sécurité, il l'a saluée d'un geste de la main. Elle a esquissé un sourire et a murmuré un « Zaijian » presque inaudible. Elle lui a ensuite tourné le dos et a longé le couloir menant aux douanes. C'est ainsi que la charmeuse de vent s'est envolée pour l'Empire du Milieu, délaissant son copain des trois dernières années. À l'origine, ils devaient passer dix jours à Shanghai en amoureux, puis visiter sa tante au Sichuan.

– J'aimerais que nous cessions de nous voir pour un temps, lui a-t-elle annoncé, la voix tremblante, après leur plus récente querelle.

– Tu me quittes ? a demandé Bastien sur un ton affolé.

Bien qu'ils se soient souvent disputés les mois précédents, il n'avait jamais remis leur couple en question.

– J'en sais rien, a-t-elle répondu en haussant les épaules. J'ai besoin de réfléchir.

Elle est donc partie seule à Dujiangyan.

Bastien donne un coup de poing à l'oreiller bouffi dans une vaine tentative pour l'aplatir. Il sort du lit et se dirige vers la salle de bain en se grattant l'estomac. Panthère bondit de sous le divan et le poursuit en miaulant.

Bastien n'ouvre pas la lumière. Il préfère ignorer l'étendue des dégâts – il a négligé le ménage depuis le départ de Vent. Il lève le siège de la toilette à tâtons, sort son sexe de son caleçon et envoie un long jet d'urine dans la cuvette. Il soupire de soulagement ; les résidus des litres de bière qu'il a ingurgités la veille avaient gonflé sa vessie. Avant qu'il ait terminé, le téléphone se met à sonner. Qui ose le déranger à une heure aussi matinale? Depuis qu'il travaille à son compte comme traducteur, Bastien n'est plus jamais rentré d'urgence au boulot. Surpris que la personne au bout du fil n'ait pas raccroché après dix sonneries, il se dépêche d'en finir, se lave les mains rapidement et accourt à la cuisine.

– Oui? grommelle-t-il dans le combiné.

– Monsieur Lamoureux? demande une voix à l’accent du Sichuan.

Bastien reconnaît son beau-père ; monsieur Shuo ne l’a jamais appelé par son prénom. Au début, il croyait que la politesse chinoise empêchait l’épicier de lui parler avec familiarité. Il attendait le jour où ce dernier s’adresserait à lui par un « mon fils » affectueux, signe de son acceptation dans la famille. En vérité, depuis trois ans, ce dragon au visage ridé a érigé une barrière entre les siens et l’homme qui tente de lui ravir sa fille. À chacune de ses visites, Bastien a senti qu’il gênait sa belle-famille. Son beau-père tolérait sa présence et lui préparait un repas, mais le poussait ensuite vers la porte en espérant qu’il ne revienne pas. Monsieur Shuo veillait sur Vent à la manière d’un soldat impérial protégeant la princesse Wangsu Zhaojun. Bastien tenait le rôle du guerrier mongol qui allait devoir apprivoiser la bête s’il souhaitait épouser la belle. Il a appris à manger avec des baguettes, à cuisiner des plats sichuanais, à se débrouiller en mandarin... Malgré ses efforts, il n’a pas attendri l’épicier, qui le considère comme un chien errant. Selon ce dragon à la langue de feu, un fils qui ne s’occupe pas de son père n’a pas de foyer. Comme Bastien n’a pas adressé la parole au sien depuis des années...

– Je t’aimerais moins si tu étais Chinois, murmurait Vent à l’oreille de Bastien quand il s’inquiétait de toujours déplaire à ses beaux-parents.

La respiration sifflante de monsieur Shuo résonne au bout du fil.

– Oui, c’est moi, confirme Bastien.

– Avez-vous écouté le journal télévisé ce matin?

Les mots se sont précipités les uns sur les autres. Bastien n’a pas compris la question, mais a enregistré le ton paniqué de la voix de son beau-père.

– Que se passe-t-il?

Sa fatigue s'est dissipée.

– Ouvrez votre téléviseur.

Bastien saisit la télécommande sur la table basse, allume l'écran de la télévision et monte le son. Il pianote les numéros du poste des nouvelles. Avec en arrière-plan le drapeau chinois, des bâtiments écroulés et des gens en pleurs, une présentatrice annonce : «... Un tremblement de terre de huit sur l'échelle de Richter a frappé la province du Sichuan à 14 h 28 heure locale. Les secousses ont même été ressenties à Shanghai et à Pékin. Les autorités n'ont pas encore évalué l'étendue des dommages, mais des centaines de milliers d'individus seraient touchés par cette catastrophe. Le bilan des morts s'alourdit d'heure en heure... » L'information pénètre comme une onde de choc dans le cœur de Bastien : les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki y explosent simultanément. Sa main laisse tomber la télécommande et ses genoux fléchissent.

Des souvenirs lui reviennent de la première année passée auprès de sa copine. Comme elle croyait qu'ils pouvaient lui dérober son âme d'un seul regard, la charmeuse de vent fuyait les chats – mais Bastien l'avait convaincue que Panthère ne lui voulait aucun mal. Elle mangeait sans cesse des biscuits aux pépites de chocolat. Quand elle dansait, des ailes poussaient dans son dos et lui permettaient de s'envoler. C'est cette Vent qui gît peut-être sous une tonne de béton.

– Allo, êtes-vous toujours là? hurle monsieur Shuo dans le combiné en cherchant à enterrer la télévision.

Bastien ramasse la télécommande et baisse le son. Tandis que la nouvelle continue de le ravager de l'intérieur, il balbutie :

– Avez-vous essayé d'appeler Vent?

– Je viens de passer la dernière heure à tenter de la joindre sur son cellulaire. Personne ne répond non plus chez ma sœur. Je voudrais réserver un vol pour Shanghai, mais je n'ai pas de visa. Je pense me rendre à Ottawa pour m'en procurer un, mais je crains que ça ne prenne des jours. Tous les Canadiens d'origine chinoise ayant de la famille au Sichuan vont se bousculer aux portes de l'ambassade.

Bastien possède un visa ; il en a sollicité un huit semaines plus tôt, en même temps que Vent. À la sixième page de son passeport, un autocollant représentant la Grande Muraille lui permet de rester trois mois en Chine. Il ferme les yeux, inspire lentement et décide :

– J'irai.

– Quoi?

– Je pars pour Shanghai.

## LA FILLE CERF-VOLANT

Assis, le dos appuyé contre un arbre, Bastien contemple un cerf-volant et la jeune femme qui le dirige. À quelques mètres en aval, elle s'agite dans tous les sens pour mieux capter les courants d'air. La grue aux ailes de papier s'élève dans le ciel, redescend en piqué et décrit des arcs de cercle. L'oiseau ondoie au gré des mouvements de sa maîtresse. Une telle chimie les unit qu'il suffirait d'une bourrasque pour que la charmeuse de vent s'envole à son tour. Tout près d'elle, deux enfants s'exclament chaque fois que l'engin exécute une pirouette. Au déplaisir de leur mère, ils en oublient de manger leur pique-nique. Elle leur ordonne de fermer leur bouche pleine de nourriture à moitié mastiquée. La jeune femme est venue seule au Parc du Mont-Royal, où se réunissent les familles, les amis et les amoureux. « Une solitaire ? », se demande Bastien tandis que les pastels s'égrainent dans son cahier. Au fil des coups de crayon, une esquisse apparaît sur la page. Il s'attarde sur la chevelure flottante et le bracelet rutilant de son modèle. Les contours de son t-shirt et de ses jeans, qui laissent entrevoir son nombril, habillent petit à petit sa silhouette évanescence. Puis vient le tracé de ses lèvres, de son nez et de ses yeux.

Son regard se tourne vers Bastien.

La jeune femme lui adresse un salut militaire avant de s'esclaffer. Il referme précipitamment son cartable, honteux d'être pris en flagrant délit. Personne n'accepte de servir de modèle à un artiste sans en avoir donné la permission. Mais Bastien a succombé à l'envie d'immortaliser sur le papier une aussi jolie fille. Peut-être deviendra-t-elle l'héroïne de sa prochaine bande dessinée?

Le cerf-volant atterrit sur l'herbe. Elle le ramasse, à la grande déception des enfants.



– Madame, continuez le spectacle! chantent-ils en chœur.

La mère sort des *Ah Caramel!* d'un panier-repas gigantesque et les offre à ses fils pour qu'ils cessent de rechigner ; ne songeant plus qu'au goût du chocolat, ils se détournent de la jeune femme. La mère s'excuse du comportement des garçons d'un hochement de tête mi-désolé mi-ennuyé. Nullement décontenancée par l'air revêche de sa spectatrice, la charmeuse de vent dit au revoir aux pique-niqueurs et s'avance vers Bastien. Les mains sur les hanches, elle s'arrête à un mètre de lui. Comme un élève surpris à écrire sur son pupitre, il range ses crayons en essayant vainement de cacher sa faute. Les muscles de ses épaules se crispent tant cette rencontre l'intimide. Il lève le regard vers le visage de son modèle, appréhendant d'y lire des reproches.

– Belle journée pour dessiner! s'exclame la jeune femme.

Son sourire rétrécit ses yeux en deux lignes fines.

– Pour faire voler un cerf-volant aussi, balbutie-t-il.

– Je peux voir ton croquis?

Bastien a l'impression d'avoir avalé une trop grosse lampée de soupe *Tum Yum* ; ses joues brûlent et ses paumes deviennent moites.

– Euh... Je...

La charmeuse de vent lui adresse une moue malicieuse.

– Si quelqu'un fait mon portrait, j'espère que son travail vaut le coup d'œil. Allez, montre-moi.

Bastien lui tend son cartable ; elle s'en empare et en feuillette le contenu. Son air moqueur disparaît, tandis que l'étonnement arrondit ses traits. Elle observe longuement le dernier dessin.

– Je ne suis pas si jolie, proteste-t-elle en lui redonnant son cahier. Quelles drôles de nuances! Tu as coloré mes cheveux en bleu, ma peau en vert et mes lèvres en orange. Mais ça rend la scène vivante et lumineuse. T'es un artiste?

Le compliment enorgueillit Bastien ; son ton de voix s'affermit.

– Pas vraiment. Je n'ai encore rien publié.

– Ah, je parie que la bande dessinée t'intéresse?

– Exact. Comment...?

– Tu as parlé de publication et non d'exposition.

La jeune femme s'assoit à côté de lui ; Bastien ouvre sa glacière et en retire deux boissons gazeuses. Elle décapsule celle qu'il lui tend et la boit à grandes gorgées. Son t-shirt trempé de sueur colle contre sa poitrine et laisse entrevoir son soutien-gorge noir.

– Quel est ton nom? demande-t-il.

– Shun Feng.

– Sh...?

– Tu peux m'appeler Vent.

## SOUFFLE DE VIE

Non loin de l'immeuble de madame Wangsu, le propriétaire d'un hôtel effondré appelle un à un ses invités, comme si le registre des réservations était imprimé dans son esprit. Il se tient aussi droit qu'un soldat au garde-à-vous devant l'ancien emplacement de la porte d'entrée. Malgré la chaleur écrasante de l'après-midi, il reste immobile à observer les secouristes fouiller les décombres. « Pourquoi se préoccupe-t-il du sort de ses clients? », se demande Bastien en s'assoiant sur les gravats pour reprendre son souffle. « N'a-t-il aucune famille à pleurer? » L'homme d'une cinquantaine d'années continue à énumérer les noms des résidants de son établissement. « Se sent-il encore responsable de leur bien-être alors que la moitié des immeubles de la province se sont écroulés? » Plusieurs de ses employés devaient travailler dans l'édifice quand la terre a tremblé. Il les chérissait peut-être comme des amis. Probablement que les siens occupaient différents postes dans l'entreprise familiale. Peut-être que sa solitude de vieux garçon l'a fait considérer ses clients comme des proches?

– Dans cette bâtisse, commente un jeune soldat qui a aidé Bastien à déplacer d'immenses blocs de béton, nous n'avons sauvé personne à ce jour. Seuls des morceaux de cadavres ont été retirés des débris. L'hôtel s'élevait sur dix étages.

Bastien grimace en songeant à toutes ces personnes qui ont achevé leur vie démembrées ou réduites en poussière. Quelle atroce façon de mourir! Sa charmeuse de vent ne peut pas avoir subi le même sort. Les décombres ont certainement formé autour d'elle un nid protecteur, lui laissant suffisamment d'oxygène pour survivre jusqu'à l'arrivée des

secours. Bastien craint toutefois que les membres de son amoureuse se soient coincés sous les gravats. Souffre-t-elle au point de souhaiter la mort? Bastien avale de travers tandis qu'une image de Vent hurlant de douleur envahit son esprit ; il préférerait se trouver sous les décombres à sa place ou, du moins, à ses côtés. Remarquant le trouble du Canadien, le militaire s'empresse de le rassurer :

– L'immeuble de votre copine est beaucoup plus petit. Elle a de meilleures chances de s'en être sortie.

Bastien se remet debout péniblement; il chancelle alors que des étoiles noires voilent son champ de vision. Les trois derniers jours l'ont affaibli au point où il peine à se déplacer et à soulever les débris. Avec le manque de sommeil et un estomac presque vide, il lutte pour ne pas perdre connaissance. Des secousses incontrôlables agitent ses mains. Loin de chez lui, Bastien se sent si démuni. Il regrette la présence rassurante de la tante de son amoureuse. Elle part régulièrement à la recherche de son fils et de son mari ; ils se trouvaient à l'école et au bureau lorsque la terre a tremblé. La matrone et Vent cuisinaient à l'appartement cette après-midi-là. Comme il manquait des œufs, madame Wangsu était sortie pour en acheter à l'épicerie. Elle revient aux décombres de son immeuble toutes les quatre heures dans l'espoir de revoir sa nièce. À cette heure, elle s'en est allée chercher son garçon.

– Quelqu'un appelle à l'aide! s'exclame un homme allongé sur les gravats de l'hôtel.

Les secouristes, y compris celui qui se tenait au côté de Bastien, se précipitent au secours du survivant. Bastien aurait bien voulu réquisitionner le soldat pour que ce dernier continue de lui prêter main-forte. Les recherches avancent avec une lenteur enrageante quand il déblaie seul les décombres. Mais il y a tant de bâtiments démolis et de gens ensevelis que Bastien n'espère aucun soutien des militaires. Ils risquent de le chasser du

site s'il commence à leur donner des ordres. En se mordant l'intérieur des joues, il se rappelle sa place qui, loin d'être celle d'un chef, est inférieure à celle de tous les habitants de la ville. Les secouristes forment une chaîne autour de l'hôtel ; les blocs de béton passent de mains en mains. Un soldat agite frénétiquement les bras pour appeler le chauffeur d'une grue de chantier. Le véhicule lourd se met alors à rouler vers l'immeuble dans un bruit de métal rouillé. Le propriétaire de l'hôtel gravit la montagne de débris pour entendre la voix de la victime.

Le cœur de Bastien s'emballe ; il n'a vu personne sortir vivant des gravats depuis son arrivée à Dujiangyan. Seuls des cadavres grisâtres ont été délivrés de leur prison. Même si la survie de Vent dépend de la rapidité avec laquelle il la retirera des décombres, Bastien suspend ses recherches et se dresse comme un chien aux aguets. Car s'il y a encore des gens qui respirent sous terre, il gardera espoir de revoir sa charmeuse de vent. Après une vingtaine de minutes d'efforts soutenus, les soldats hissent une jeune femme hors des débris et l'installent sur un brancard. Ses bras et ses jambes sont couverts de contusions. Son uniforme blanc de ménagère est taché de sang. Mais la survivante sourit quand le propriétaire lui serre la main et l'appelle par son nom.

– Merci de m'avoir donné une seconde existence! clame-t-elle aux secouristes alors qu'ils la transportent vers une ambulance de fortune.

## LE SERMENT

Bastien n'aura pas à cogner à la porte du logement de ses beaux-parents ; sa belle-mère la lui ouvre dès qu'il descend de sa voiture. Il gravit l'escalier, ignorant les habitués du Poisson doré. Une pancarte « Fermé pour la journée », accrochée dans la vitrine de l'épicerie en contrebas, les empêche d'acheter leurs provisions et les fait rouspéter haut et fort leur mécontentement. Vêtue d'une robe de chambre en soie, les traits tirés sous ses cheveux permanentés, madame Shuo salue son gendre d'un hochement de tête. Dans sa cage de transport, Panthère miaule pour qu'on la laisse sortir. Puisque Bastien s'apprête à quitter le pays pour une période indéterminée, la chatte ne pouvait pas rester seule à l'appartement. Malgré sa réticence, monsieur Shuo a accepté de s'occuper de l'animal. L'épicière débarrasse son beau-fils de son fardeau. Elle porte la boîte grillagée jusqu'au couloir et en déverrouille le loquet. La minette déguerpit et va se cacher dans un recoin du salon. Bastien retourne à son véhicule, ramasse un sac de nourriture pour félin et une litière portative. Il les dépose dans l'entrée en espérant n'avoir rien oublié chez lui. Sa belle-mère l'escorte ensuite à la cuisine.

Un cendrier plein de mégots et trois bouteilles de *Tsing Tao* vides reposent sur la table devant monsieur Shuo. Le cadran du four à micro-ondes indique 6 h 52. Bastien a mis moins d'une heure pour préparer son bagage, attraper Panthère et conduire à toute vitesse sa *Honda* jusqu'au quartier chinois.

Accoudé au comptoir, Shaosu sourit à l'arrivée de Bastien.

À quinze ans, le frère cadet de Vent est bien le seul à l'accepter comme un membre de sa famille. Depuis leur première rencontre, ils ont participé à des activités communes. Ils

ont joué au soccer, ont visionné des *animes* et ont discuté de leurs bandes dessinées favorites. Pour son treizième anniversaire, Shaosu a assisté à son premier concert de *Dream Theater* en compagnie de Bastien. Celui-ci avait acheté les billets sans en demander la permission à son beau-père qui, devant le fait accompli, avait donné son accord. Monsieur Shuo a longtemps regretté d'avoir laissé son garçon y aller ; Shaosu ne parle désormais plus que de devenir musicien et a même convaincu sa sœur de lui offrir une guitare électrique. Ne refusant rien à son frère, même si elle devait flamber toutes ses économies, Vent s'est empressé de lui dénicher une *Gibson* d'occasion. Avec ses cheveux hérissés, ses chandails noirs et ses bijoux gothiques, il ne répond pas aux attentes de son père, qui espère le voir faire carrière en médecine.

La charmeuse de vent a raconté à Bastien que les Shuo ont immigré au Canada dans le but d'agrandir leur famille. La politique de l'enfant unique primant en Chine, ils ont attendu plusieurs années et dépensé beaucoup d'argent pour obtenir leurs papiers. Quand son garçon est né, un jour de tempête de neige où le mercure frisait les moins vingt-cinq degrés, monsieur Shuo s'était cru récompensé pour ses nombreux sacrifices. S'arracher aux siens et à son pays lui avait gâché la santé. Mais si son fils devenait un grand érudit, toutes ses souffrances en auront valu la peine.

Aujourd'hui, vêtu de son uniforme d'étudiant, Shaosu semble prêt à partir. Malgré les coûts exorbitants, ses parents l'envoient dans un pensionnat privé pour qu'il se concentre sur ses études. Ayant passé ses six premières années de vie au Sichuan, Vent n'a pas pu intégrer un tel établissement faute de parler français correctement.

– J'ai quand même réussi à entrer à l'UQAM, a-t-elle répondu quand Bastien lui demandait si elle trouvait cette situation injuste. D'ailleurs, l'école publique me plaisait

bien. Je jouais avec les autres enfants du quartier. C'est plutôt mon frère que je plains. Il fréquente des snobs à longueur de journée.

Même malade ou avec une jambe dans le plâtre, Shaosu a toujours monté dans l'autobus de son collègue. Sinon, il aurait subi le courroux de ses parents, qui travaillent quinze heures par jour pour payer ses études. Mais au moment où sa sœur a disparu au cœur d'un tremblement de terre, monsieur et madame Shuo le forceront-ils à y aller? Comme chaque fois qu'il est nerveux, Shaosu se gratte l'arrière des oreilles.

– Monsieur Lamoureux, gronde le dragon, la voix embrumée par l'alcool, assoyez-vous un instant.

Craignant de mettre son beau-père en colère, Bastien n'insiste pas sur l'urgence de se rendre à l'aéroport. Les billets de dernières minutes pour la Chine risquent pourtant de s'envoler. Il s'installe devant monsieur Shuo, en évitant son regard.

– Vous aurez besoin de ceci, déclare-t-il en ordonnant à sa femme d'apporter une enveloppe de papier brun.

Bastien la décachette et y découvre une liasse de cent dollars et deux feuilles brochées. L'une est couverte de sinogrammes, l'autre est écrite dans la langue de Molière.

– C'est moi qui ai rédigé la version française, précise Shaosu en s'approchant de la table. Il y a une lettre expliquant la raison de ton voyage au cas où les autorités te poseraient des questions. L'adresse de ma tante Wangsu est inscrite dans le bas de la page. Tu pourras demander aux gens de t'aider à retrouver sa maison.

– Merci, répond Bastien, ça me sera certainement utile.

– J'aurais souhaité vous remettre davantage d'argent, regrette monsieur Shuo. Les banques n'ouvrent malheureusement pas avant neuf heures.

– Ne vous inquiétez pas, j'ai des économies.



Les yeux cernés et la barbe mal rasée, l'épicier ressemble à un dragon à qui on viendrait de couper les ailes. Il écrase une énième cigarette dans le cendrier en se mordillant les lèvres, puis fixe son beau-fils comme si l'avenir se dévoilait dans les traits de son visage.

– Monsieur Lamoureux, j'aimerais que vous me promettiez une chose.

– Tout ce que vous voudrez.

La voix de monsieur Shuo s'affaiblit lorsqu'il dit :

– Ramenez-moi ma fille.

Bastien s'incline devant son beau-père.

– Je vous le jure.

## DANSER COMME LE VENT

– Tu crois que j’ai toujours envie de manger du chinois? rigole Vent.

Bastien l’a invitée au Rubis Rouge, après avoir longtemps hésité quant au choix du restaurant. Il ignorait tout des goûts de la charmeuse de vent. Il s’imaginait avoir opté pour une valeur sûre en réservant une table sur la rue Clark. Après leur rencontre au Parc du Mont-Royal, Vent avait griffonné son numéro dans le cartable de Bastien.

– Appelle-moi, lui avait-elle dit en lui lançant un clin d’œil. On sortira tous les deux.

Pour ne pas avoir l’air trop intéressé, Bastien avait attendu deux jours avant de lui téléphoner. Mais sa voix tremblait quand il l’avait conviée à souper.

– On peut changer d’endroit si ça ne te convient pas.

Comme l’averse tombe, ils se tiennent sous le porche. Leur réservation de huit heures est déjà passée, mais ils n’osent pas entrer. Des clients en habits de soirée défilent à un rythme régulier. L’atmosphère chic du Rubis Rouge intimide Bastien. Il se sent mal à l’aise dans son jean et son t-shirt. D’autant plus qu’avec sa robe blanche, la charmeuse de vent est habillée pour la circonstance.

– Viens, dit-elle et le prenant par le bras, je t’emmène dans l’un de mes restos favoris.

Elle ouvre son parapluie pour qu’ils s’y abritent.

– On ne retourne pas à la voiture?

– Ce n’est pas loin.

Ils marchent pendant une vingtaine de minutes dans les rues de Montréal, longeant le Musée d’art contemporain. Vent lui raconte les nombreuses fois où elle s’y est rendue

quand elle était au cégep. Elle le préfère à celui des beaux-arts, à cause d'un luminaire en morceaux de verre multicolores qui l'a toujours fascinée.

– Si je pouvais, j'irais le voler pendant la nuit.

– Qu'est-ce que tu ferais avec?

– Je l'accrocherais dans le ciel au-dessus de la ville. Comme ça, ses étoiles colorées veilleraient sur nous dès le coucher du soleil.

Ils arrivent devant le Carlos & Pepes, non loin de l'Université McGill. L'enseigne amuse Bastien : revêtus de sombreros, des piments forts jouent de la trompette, de la guitare et des maracas.

– T'aimes la bouffe mexicaine? demande-t-il à la charmeuse de vent sur un ton incrédule.

– Les burritos, les tacos et les nachos, c'est la vie! T'as de drôles d'idée à propos des immigrants chinois. Pourquoi faudrait-il que j'adore les dumplings et la soupe won ton? Ma mère ne cuisine que ça. J'en ai marre.

– Excuse-moi.

Le restaurant est animé en ce vendredi soir ; des discussions bruyantes et des rires gras s'élèvent de la salle. Des universitaires s'empiffrent de malbouffe avant de sortir dans les bars des alentours. Des parents essaient de calmer leurs enfants surexcités. Des amoureux se dévorent des yeux. Le décor pastel et l'éclairage tamisé détendent Bastien. Les muscles de son cou se relâchent tandis qu'il soupire de soulagement. Avec un sourire entendu, le serveur guide le couple à une table en retrait.

风风风

Après avoir englouti des enchiladas et bu des mojitos, Vent et Bastien s'apprêtent à quitter le Carlos & Pepes. Durant le repas, leurs conversations ont tourné autour de leurs études, de leurs passe-temps et de leurs rêves. À l'automne, elle commencera son baccalauréat en histoire de l'art tandis qu'il entamera sa troisième année en traduction. Ils vénèrent tous les deux Benjamin, leur auteur de *manhua* favori. Parmi les œuvres de cet artiste, ils ont un faible pour « Personne n'est capable de voler. Personne n'est capable de se souvenir. » de l'album *Remember*. Elle raffole des mets épicés et lui dévore toutes les sucreries qui passent sous son nez. Ils veulent visiter toutes les régions du monde, même la Sibérie. Elle suit des cours de danse classique et lui pratique le karaté. Elle adore Yiruma et lui Pink Floyd. Devant la caisse, Bastien insiste pour régler la facture malgré les protestations de Vent.

– T'es vieux jeu, le taquine-t-elle. Mais je préfère ça aux imbéciles qui vivent aux crochets de leur blonde.

Elle l'emmène ensuite au Copacabana, qui se trouve à un coin de rue. Bastien s'immobilise devant le lettrage en néon rosé.

– Je ne sais pas danser.

– C'est la gêne qui empêche les gens de bouger. Après quelques verres, tu y arriveras.

Le portier souhaite la bienvenue à Vent, qui lui répond en espagnol, à la surprise de Bastien. Le couple traverse la foule, qui se déhanche sur la piste de danse, et se rend directement au bar. La charmeuse de vent commande six shooters de tequila et paie avant que Bastien ait le temps de sortir son portefeuille.

– Allez, cul sec! s'exclame-t-elle.

Sous le regard amusé de la serveuse, ils enfilent leurs consommations les unes après les autres. L'effet est immédiat pour Bastien ; sa vision se brouille et son corps ramollit. Vent le prend par la main et l'entraîne au milieu des danseurs.

Bastien se trémousse maladroitement sur une chanson dont il ignore le titre, tandis que Vent tourne autour de lui. Joueuse et enjôleuse, elle danse comme le vent. Ses cheveux virevoltent, ses bras et ses jambes se meuvent avec une grâce aérienne. Ses hanches oscillent à droite et à gauche. Quand *La Tortura* se fait entendre, son ventre et ses fesses s'agitent au rythme de la musique. Elle glisse la main sur la taille de Bastien et lui caresse le dos. Il la serre contre lui.

Il ne la relâchera plus.

## BOL DE RIZ

Quand le soleil disparaît derrière les montagnes, Dujiangyan s'illumine aux lueurs des génératrices. Les résidants dont les logis ont résisté aux secousses offrent aux soldats de la soupe ou des dumplings. Des encouragements et des remerciements fusent de toutes parts. Dans la journée, les secouristes ont retiré quelques survivants des décombres. Chaque minute comptait pour les sortir de leur position précaire. Des médecins ont amputé des victimes dont les membres étaient demeurés coincés sous des débris impossibles à soulever. Des bras et des jambes, enveloppés dans du papier journal, ont encombré les rues déjà envahies par des rangées de cadavres. Puisque l'odeur de chair en décomposition empirait d'heure en heure, les habitants ont fui les quartiers les plus touchés. Comme des familles entières ont été décimées, aucun descendant n'incinérât leurs corps pour aider leur esprit à monter au ciel. Des voisins ou des amis s'acquittaient finalement de la tâche une fois les funérailles de leurs proches accomplies.

Pour contenir l'apparition d'épidémies, les soldats ont aspergé les édifices démolis de produits chimiques. À force d'inhaler des vapeurs toxiques, Bastien a insisté auprès d'une secouriste pour qu'elle lui donne un masque. Comme elle refusait d'accéder à sa demande, il lui a offert deux cents yuan en échange de sa marchandise. Madame Wangsu n'est pas toujours là pour effrayer les truands qui s'en prennent à lui.

L'horizon s'embrase et s'éteint, alors que la nuit descend sur la vallée. Jamais Bastien n'a-t-il ainsi maudit un coucher de soleil. Ses yeux, rougis par la fatigue et la déshydratation, versent des larmes sans qu'il le veuille. Aux alentours, les militaires abandonnent peu à peu les recherches pour la chaleur des tentes dressées dans les parcs de

la ville. Ils ont travaillé sans relâche depuis plus de soixante-douze heures, dormant seulement lorsque l'épuisement les faisait s'écrouler.

– Pas de fouille ce soir, ont déclaré les dirigeants des opérations.

Quand ils ont annoncé la nouvelle au mégaphone, Bastien a pensé : « Non, n'arrêtez pas de creuser! Aidez-moi à extirper Vent de sa prison. Elle attend que je la secoure. » Il s'est mordu la langue, craignant que les secouristes lui répondent : « Mon garçon, ta copine est décédée. » Cette phrase, il refuse de l'entendre. Personne n'a le droit de lui dire que ses efforts sont vains. Mais, sans aide ni lumière, il n'a aucune chance de retrouver son amoureuse. Seul, il n'arrivera pas à déplacer les débris les plus gros. Dans l'obscurité, il s'enfoncera dans les crevasses ou s'embrochera sur une tige de métal. Comment pourrait-il se reposer tandis que Vent lutte pour sa survie? Après trois jours passés dans les ténèbres, elle doit mourir de faim et de soif.

*Parviens-tu à respirer?*

Une brise fraîche caresse les épaules de Bastien ; ses vêtements trempés de sueur le font frissonner. Il s'assoit sur les gravats, car ses jambes épuisées ne le portent plus. Son estomac crie famine – il ne s'est pas alimenté de la journée. Madame Wangsu a déposé de la nourriture à son attention en début d'après-midi. Son empressement à sauver Vent lui a coupé l'appétit et l'a empêché de dîner.

Posé sur un tas de briques, un baluchon renferme les aliments qui redonneront des forces à Bastien. Il étire le bras pour attraper le ballot, dénoue la boucle qui le referme et y trouve un bol de porcelaine. Étrange qu'un objet aussi fragile ait survécu au séisme quand tant de gens ont été réduits en paquets d'os. Deux baguettes de bois et un thermos accompagnent le plat. Bastien soulève le couvercle et découvre un riz au sésame. Quelques *bok choy*, aubergines et champignons agrémentent le tout – un repas digne d'un empereur,

vu les circonstances. Madame Wangsu a certainement houspillé les secouristes qui distribuent les vivres aux sinistrés pour obtenir un tel festin. Bastien enfourne le dîner, remarquant à peine la sécheresse des grains et des légumes. Après s'être étouffé, il boit une lampée de thé froid. L'infusion a duré si longtemps que la boisson est devenue âpre. Son goût se compare aux bonbons à base de gingembre si populaires auprès des Chinois. Bastien se souvient de la fois où Vent lui en a offert une boîte. Il en a mis un dans sa bouche, pensant que son goût se rapprocherait des biscuits moelleux préparés autrefois par sa mère. Quelle erreur! Il a recraché la friandise tant l'épice lui avait décapé le palais. Son amoureuse a rigolé, en soulignant que ces bouchées amélioraient la digestion. Bastien lui a répondu qu'il s'abstiendrait à l'avenir des remèdes de la famille Shuo. Il préférerait s'abîmer le foie avec des douceurs sucrées plutôt que de manger à nouveau l'une de ces boules ignobles.

– Garçon, ordonne une femme sur un ton rauque, aide-moi à monter.

Bastien ne reconnaît pas la voix de son interlocutrice ; il dépose son bol de riz et se tourne vers elle. Vêtue d'un chandail gris, la taille forte et les cheveux coupés aux oreilles, madame Wangsu se tient quelques mètres plus bas. Son timbre s'est enroué au cours de la journée au point d'en devenir méconnaissable. Ce midi, ses cris et ses airs de patronne furieuse lui permettaient de tenir tête aux soldats. À présent, son ton chevrote comme celui d'une grand-mère. Les lèvres tordues sous l'effort, madame Wangsu hausse les sourcils pour dire à Bastien de se dépêcher. Il s'empresse de lui donner la main et de la tirer à ses côtés. La sœur cadette de monsieur Shuo paraît plus vieille que lui. Sa chevelure parsemée de fils blancs et sa peau légèrement troublée reflètent bien son âge. Mais maintenant que la nuit est tombée, ses épaules se sont voûtées, ses traits se sont étirés et ses yeux se sont



injectés d'encre. Bastien frissonne à la vue de ce regard qui lui rappelle celui de sa mère au moment de son trépas.

Madame Wangsu sort de son sac de toile un second baluchon.

– Je n'ai plus faim, proteste Bastien. Je viens d'engloutir le dîner que vous m'aviez laissé.

– Il faut manger.

Madame Wangsu le force à accepter le panier-repas et dépose une cuillère entre ses doigts. Bastien dévisse le couvercle d'un nouveau thermos. Une odeur de soupe aux tomates et aux œufs assaille ses narines. Il avale le bouillon, qui réchauffe son corps frigorifié. Silencieuse, la matrone s'assoit à côté de lui. Un incessant babillage déferlait pourtant de sa bouche quelques heures plus tôt, tandis qu'elle racontait à Bastien les événements entourant son arrivée à Dujiangyan.

Plus tôt dans la journée, des voisins ont rejoint madame Wangsu à l'école de son fils, alors qu'elle essayait de l'identifier parmi les victimes étendues dans la cour. Ils lui ont annoncé qu'un Occidental à l'air hagard cherchait sa nièce. Il arpentait les rues de la ville en criant le nom de Vent. Il s'agrippait aux passants en leur demandant où se trouvaient Shuo Shun Feng et sa tante Wangsu Yiyi. Il pestait contre l'impossibilité de localiser leur demeure, plusieurs numéros et panneaux s'étant écroulés en même temps que les bâtiments. Des secouristes l'ont amené dans une clinique de fortune, car il troublait les Dujiangyannais dans leurs activités. Une infirmière l'a forcé à s'allonger et lui a donné une injection.

– Il faut vous calmer, monsieur, lui a-t-elle intimé.

Comme Vent lui avait montré une photographie de Bastien où il apparaissait les cheveux châtain et les yeux bleus à l'image du héros de *L'Histoire sans fin II*, madame

Wangsu l'a immédiatement reconnu. Elle s'est précipitée à son chevet et a serré ses mains dans les siennes. La matrone a alors expliqué à Bastien en détachant chacune de ses syllabes qu'elle le guiderait jusqu'à son immeuble.

Le visage de madame Wangsu reste maintenant imperméable à la lune qui apparaît entre les nuages. Les grues de chantier ont arrêté leurs cliquetis et les soldats ont quitté les décombres. Seul le murmure du vent se fait entendre. Pourquoi la matrone ne ramène-t-elle pas les secouristes au travail? Ne s'est-elle pas juré de leur gueuler après jusqu'au moment où les siens seraient retrouvés? Toute la journée, elle s'est entêtée à chercher son fils et son mari, pendant que Bastien tenait sa promesse de secourir Vent.

– Madame Wangsu, que se passe-t-il?

L'air hébété, la matrone pose ses prunelles sombres sur lui.

– Garçon, je vais avoir besoin de toi.

Bastien retient son souffle ; il sait qu'une nouvelle atroce va franchir les lèvres de madame Wangsu. Ses épaules sont secouées des sanglots bien qu'aucune larme ne lui monte aux yeux.

– Mon fils... Ils ont déterré mon fils.

## SHANGHAI

– Shanghai, avait expliqué Vent à Bastien tandis qu'ils préparaient leur voyage dans l'Empire du Milieu, ça signifie *au-dessus de la mer* ou *partir en mer*.

Il s'était alors imaginé une ville flottante où ils auraient dégusté des poissons plus exquis les uns que les autres. À la nuit tombée, ils auraient marché sur la promenade longeant la rive, auraient chanté du karaoké dans un bar de la rue Nanjing et auraient navigué sur une jonque chinoise. Bastien tenait absolument à essayer l'un de ces fameux bateaux-restaurants. Comme ils auraient passé de belles vacances! Ils auraient pleinement profité de cette escapade romantique, avant de s'enfoncer dans les terres à la rencontre de la famille de Vent. Ils avaient même réservé une suite pour une nuitée à la Hengshan Moller Villa, malgré les sept cent cinquante dollars demandés. Même s'il n'en avait parlé à personne, Bastien avait acheté une bague de fiançailles pour cette soirée-là.

Bordé par la mer de Chine orientale, à l'embouchure du fleuve Yangzi, traversé par la rivière Huangpu, l'ancien village de pêcheurs de la dynastie Tang s'est transformé en une mégalopole de plus de vingt-trois millions d'habitants. À partir du dix-neuvième siècle, des étrangers s'y sont établis. Des quartiers britanniques, français et américains, autrefois exclusivement habités par des Occidentaux, sont apparus au cœur de la métropole pour en modifier le paysage, d'où son surnom de « Paris de l'Orient ». Elle a malgré tout conservé une atmosphère mélancolique, une empreinte du trafic d'opium, des années folles, des deux guerres sino-japonaises et de la Révolution culturelle. Seuls les visiteurs du Vieux Shanghai se remémorent que la ville a déjà compté une multitude de ruelles et de pavillons en bois. Avec son port immense et ses milliers de gratte-ciel, la Perle n'a rien à envier aux autres

capitales de la planète. Mais Bastien est immunisé contre les charmes si souvent louangés de cette cité. Il déambule dans les rues sans rien voir ni entendre.

Arrivé à l'aéroport de Pudong, il s'est précipité d'une compagnie aérienne à une autre pour se procurer un billet qui le rapprocherait de Dujiangyan. Une file monstrueuse s'allongeait devant chaque comptoir. Dans une mégapole aussi cosmopolite, personne ne s'étonnait de sa présence. Dans un anglais impeccable, de jeunes femmes en uniformes rouges lui ont toutes confirmé sur un ton désolé :

- Monsieur, les avions en direction du Sichuan affichent complet.
- Il doit bien rester une place quelque part!

Le premier vol ayant des sièges disponibles à destination de Chengdu, ville située à une heure de route de Dujiangyan, ne décollerait que dans trois jours. Les autorités chinoises se gardaient d'ailleurs le droit de réserver les avions sans préavis pour y faire voyager des secouristes et y transporter du matériel. Il en allait de même avec Chongqing, dont l'aéroport était aussi à proximité du lieu du sinistre. Bastien avait beau expliquer aux hôtesses que son amoureuse l'attendait, elles s'excusaient en rougissant de ne pas pouvoir l'aider. Elles n'étaient certainement pas habituées de voir un homme s'emporter ainsi pour la femme qu'il aime. Il lisait à la fois de la compassion et de l'envie dans leur regard. Chaque fois, Bastien ressortait de la file d'attente en alignant des jurons, reniflant pour retenir les larmes de découragement qui lui montaient aux yeux.

Épuisé, il s'est effondré sur un banc en se tenant la tête entre les mains ; une migraine lui grugeait le cerveau. Il avait l'impression que ses globes oculaires allaient sortir de leur orbite. Bastien croyait qu'il ne pourrait plus jamais se relever.

Comment pourra-t-il sauver Vent dans ces conditions?

Quittant le comptoir d'Air China, un septuagénaire en complet gris l'a alors interpellé en français. Quelle surprise!

– Jeune homme, a dit le vieil homme en s'assoyant à côté de lui, je vous ai entendu raconter votre histoire. Elle m'a beaucoup touché. Par le passé, j'ai moi aussi été séparé de ma femme sans savoir ce qui lui était arrivé...

Monsieur Li Wan Yu a conté à Bastien qu'il est né dans la Shanghai richissime et jazzée des années trente. Adolescent, il avait survécu aux bombardements qui avaient ravagé sa ville natale et aux attaques des Japonais. Quatre oncles, deux tantes, trois cousins, une cousine et son grand frère n'avaient pas eu cette chance. La famille de la sœur de sa mère avait connu un plus triste sort. Chacun de ses membres avait été torturé, puis massacré à Nanjing. Après la Seconde Guerre mondiale, Wan Yu avait entamé des études de droit international en France grâce à l'argent de son père. Son entreprise récupérait des obus, des carcasses d'avions et des balles pour les transformer en objets du quotidien. Les machines à coudre se vendaient très bien à l'époque. De retour en Chine, monsieur Li avait rencontré Dai Xu, une fille de la haute bourgeoisie. Même si leurs prénoms s'opposaient, l'un signifiant « pluie du soir » et l'autre « éclat du soleil levant », ils s'étaient tout de suite aimés. Malgré la désapprobation de la famille de la jeune femme, ils s'étaient mariés six mois après leur première rencontre. Wan Yu avait acheté une belle maison près du Huangpu pour qu'ils y vivent jusqu'à la fin de leurs jours. La venue de leur premier enfant tardait, mais ils ne se décourageaient pas. Monsieur Li se trouvait à Paris pour un procès d'envergure quand la Révolution culturelle a commencé et que la frontière de son pays s'est soudainement fermée.

– Mon épouse m’a appelé, en larmes, pour me dire que les Gardes rouges avaient arrêté ses parents, a poursuivi monsieur Li à mi-voix. Elle craignait qu’ils ne viennent la chercher elle aussi. Je ne me suis jamais pardonné de ne pas l’avoir emmenée avec moi.

– Ils l’ont tuée? s’est exclamé Bastien, ému.

Quelques passants se sont retournés en leur direction.

– Chut! a paniqué Wan Yu en mettant un doigt devant sa bouche. Monsieur Lamoureux, ne parlez pas trop fort. En Chine, il y a des sujets qu’il vaut mieux ne pas aborder à voix haute, même dans une langue étrangère.

Reprenant la conversation sur un ton plus posé, il a continué son récit :

– Bien que son père ait été exécuté et que sa mère n’ait pas survécu à une épidémie de choléra, Xu n’est pas morte. Mais elle a payé le prix d’être née dans une famille bourgeoise et d’avoir un mari droitiste. Elle a été envoyée à la campagne pendant plus de neuf ans avant que ses tortionnaires ne la relâchent. Des années de travaux agricoles, de famine et de... viols.

La langue du vieil homme a fourché sur le dernier mot. Il a toussé pour masquer son trouble.

– J’ai peu souffert de mon exil à Paris, excepté de la solitude et de l’angoisse. Des amis français m’ont engagé dans leur firme. J’ai ainsi pu gagner de l’argent et en envoyer à mes parents. Bien qu’eux aussi aient été rééduqués, ils ont survécu en se procurant des vivres supplémentaires sur le marché noir. Grâce à notre correspondance, j’ai appris que les miens étaient sans nouvelle de ma femme. J’ai craint le pire pendant de longues années. Dès que la frontière s’est rouverte, j’ai acheté mon billet de retour dans l’espoir de la revoir.

– Vous l’avez retrouvée? demande Bastien en esquissant un sourire.

– Oui et, malgré toutes les épreuves qu’elle avait traversées, Xu m’aimait encore.

À mesure que monsieur Li lui racontait son histoire, l'anxiété de Bastien diminuait. L'ancre de désespoir qui le retenait sur le banc s'est levée. Si le vieil homme ne s'est pas effondré dans l'adversité, il se devait de persévérer.

– Je vous offre mon billet pour Xi'an, a continué monsieur Li en le déposant dans la main de Bastien. C'est la ville où je me suis établi avec ma femme après nos retrouvailles. Je vais lui téléphoner pour l'avertir de mon retour tardif. Elle comprendra pourquoi je vous ai laissé partir à ma place. Arrivé là-bas, seulement dix heures de route vous sépareront de Dujiangyan. Le vol est à huit heures et demie demain matin. Je suis désolé, mais, même en déboursant des milliers de yuan, c'est ce que j'ai pu réserver de plus tôt. Jeune homme, votre amoureuse est peut-être toujours en vie. Comme les communications sont coupées dans les endroits les plus touchés par la catastrophe, elle n'a aucun moyen de vous rejoindre.

– Je vous remercie, a répondu Bastien, la voix enrouée, en serrant le précieux billet dans sa main.

Le vieil homme se levait pour prendre congé quand Bastien lui a demandé :

– Monsieur Li, avez-vous eu des enfants?

– Oui, a-t-il acquiescé en souriant. Ma femme et moi avons quarante ans passés quand notre fille est née. C'est le plus beau cadeau que l'existence nous a donné.

Bastien soupire en longeant la rue Suzhou, qui l'amène au Shanghai Soho International Youth Hostel. Une fois ses bagages déposés dans sa chambre, il se rend à un restaurant voisin et se force à manger des nouilles frites. Il a perdu l'appétit depuis que monsieur Shuo lui a appris la nouvelle du tremblement de terre. De retour à l'hôtel, après une douche bien méritée, il se couche dans un lit au matelas aussi mince et rigide qu'une couverture de livre. Il essaye de s'endormir, mais l'adrénaline le maintient éveillé et son

inaction le plonge dans l'abattement. S'il n'en tenait qu'à lui, Bastien n'aurait rien vu de Shanghai et se serait immédiatement envolé pour Chengdu. À cette heure, il serait déjà arrivé à Dujiangyan. Pour chasser les images de Vent morte et écrasée qui le hantent, il décide d'aller se promener.

Des vendeurs de rues et des prostituées tournent autour de lui comme des abeilles butinant une fleur. Excédé, il rejette leurs babioles ou leurs offres licencieuses du revers de la main. Même si Shanghai est devenue une capitale économique mondialement reconnue, tous ses habitants ne vivent pas dans le luxe. Entassés dans des immeubles surpeuplés, certains gagnent leur vie en accumulant des boulots précaires ou illicites. L'empathie de Bastien s'est toutefois effritée au cours des vingt-quatre dernières heures. Trop préoccupé, il n'arrive pas à plaindre ces travailleurs de la nuit. Son esprit est obnubilé par les souvenirs heureux, mais aussi malheureux qu'il partage avec son amoureuse. Au détour d'une ruelle, une jeune fille en minijupe et aux seins dévoilés par un chemisier transparent s'accroche à son bras pour lui proposer ses services. Il se dégage et lui répond dans un mandarin le plus grossier possible :

– Fous-moi la paix!



## QUARTIER CHINOIS

Une fois la *Honda* garée devant le Poisson doré, Bastien n'ose plus ouvrir la portière ; ses doigts restent crispés sur le volant. Plutôt que d'affronter la soirée à venir, il préférerait se cacher dans la pénombre des lampadaires. Des passants, surtout des immigrants et des touristes, défilent autour de lui. À l'extérieur de l'automobile, Vent l'attend en agitant les bras, l'air de dire : « Qu'est-ce que tu fabriques ? Sors de là ! » Mais la terreur paralyse ses membres et saccade sa respiration. Ce soir, il rencontrera ses beaux-parents pour la première fois.

En franchissant le portail du boulevard Saint-Laurent, Bastien a croisé le regard des deux lions en pierre qui défendent cette entrée du Quartier chinois. Il lui a semblé qu'ils le dévisageaient comme un intrus. Pourtant, il les a toujours trouvés sympathiques avec leurs oreilles pendantes et leur gueule entrouverte. Quand il a jeté un coup d'œil dans le rétroviseur, l'ombre des gardiens s'allongeait dans sa direction, comme s'ils allaient le dévorer. Heureusement, Vent était assise à côté de lui ; elle l'a sûrement protégé des malédictions que les deux félins voulaient lui lancer. Son amoureuse finit par entrebâiller la porte du conducteur.

– Mes parents te font si peur que ça? rigole-t-elle.

Comme Bastien refuse de voir son père et sa nouvelle conjointe, Vent ne connaîtra pas le stress engendré par la visite des Lamoureux. La vie est parfois si injuste! Il inspire profondément, grommelle quelques excuses et s'extirpe de l'automobile. Il lève les yeux vers l'appartement situé au-dessus de l'épicerie. Derrière une fenêtre, les rideaux se

referment subitement. Bastien avait donc raison de se sentir observé. « Aie-je déjà fait une mauvaise impression aux Shuo? », se demande-t-il. Son amoureuse l'entraîne en haut de l'escalier en colimaçon et le pousse devant elle.

– Arrête de t'inquiéter! Ils ne te mangeront pas.

La sonnette retentit.

– Mama! s'exclame la charmeuse de vent en sautant au cou de sa mère dès que la porte s'ouvre.

Gênée, madame Shuo repousse doucement les bras de sa fille.

– Ma chérie, répond-elle posément.

Resté derrière son épouse, monsieur Shuo s'avance vers Vent avec une démarche exagérément lente, comme celle d'un empereur qui daigne s'approcher de ses adorateurs. Le père et la fille se saluent mutuellement d'une courbette ; il hoche à peine la tête, tandis qu'elle courbe l'échine à demi. Une étincelle de fierté illumine les yeux de ce vieux dragon, sûrement l'effet de cette démonstration de piété filiale. Il tourne ensuite son regard vers son nouveau gendre ; les traits de monsieur Shuo se renfrognent immédiatement. Il lui tend la main à la manière occidentale.

– Monsieur Lamoureux, l'accueille-t-il d'une voix rêche, bienvenue chez nous.

Bastien serre la paume qui se présente à lui avec toute la fermeté dont il est capable. Est-ce la moiteur de ses doigts qui fait grimacer son beau-père? Ce dernier retire vivement sa main.

– Rentrez donc, ordonne madame Shuo. Nous allons bientôt souper. J'ai préparé du canard laqué à l'orange spécialement pour souligner cette rencontre.

– Où est mon petit frère? demande Vent.

– Il écoute de la musique dans sa chambre. Va le chercher s’il te plaît. Même si je lui crie de nous rejoindre à table, Shaosu ne m’entend jamais.

– J’y vais. Mama, occupe-toi de Bastien.

La charmeuse de vent file dans le couloir.

Madame Shuo invite son gendre à la suivre au salon.

– Voulez-vous boire une tasse de thé en attendant le repas?

### 风风风

De retour dans la voiture, Bastien boucle sa ceinture, démarre le moteur et appuie sur l’accélérateur. La *Honda* s’engage dans le boulevard René-Lévesque en direction de son appartement. Il habite un petit deux et demi du Plateau Mont-Royal, un logement dispendieux, mais près de l’UQAM et de son boulot de serveur au Quai des Brumes. Vent ouvre la fenêtre du côté passager ; ses cheveux volent sous la brise. Elle allume la radio et se met à fredonner *Summer of '69* en suivant la voix rocailleuse de Bryan Adams. À un feu rouge, Bastien arrête le véhicule et se tourne vers son amoureuse.

– Je crois que tes parents ne m’aiment pas.

La soirée chez les Shuo s’est déroulée dans la bonne humeur, grâce à Shaosu qui a détendu l’atmosphère avec ses blagues et ses grimaces. À douze ans, il conserve encore les traits ronds et l’attitude insouciant d’un enfant. Vent lui avait raconté que son amoureux

rêvait de devenir bédéiste. Tous les trois, ils ont parlé de leurs albums favoris jusqu'au moment où Bastien s'est dit en lui-même : « Quel idiot! Ce n'est pas un sujet à aborder devant ses beaux-parents. » En misant sur un métier artistique, il n'arrivera jamais à obtenir leur consentement pour sa relation avec Vent. Il souhaitait plutôt insister sur ses études en traduction, qui lui assureront un emploi stable et une rentrée d'argent honorable. Après avoir mangé une gelée à la mangue pour dessert, il a fait part de son plan de carrière aux Shuo. Ils l'ont écouté en hochant la tête, sans lui adresser ni réserves ni éloges. Seul le cliquettement de leurs baguettes résonnait dans la cuisine à mesure qu'ils engloutissaient leur ration de riz. Bastien s'est demandé s'il s'agissait d'un manque d'intérêt ou d'une forme de politesse lui étant inconnue. Puis, une question tranchante est venue de monsieur Shuo :

– Que font vos parents dans la vie?

Bastien a alors expliqué que sa mère était décédée et qu'il ne fréquentait plus son père, un ouvrier dans une usine, pour des raisons personnelles. À ce moment, un sourire narquois est apparu sur les lèvres du dragon.

– Bien sûr que mes parents ne peuvent pas t'apprécier, répond Vent à Bastien sur un ton désinvolte. Tu n'es pas Chinois.

## FEUX DE LARMES

À l'orée de la forêt qui borde Dujiangyan, Bastien ramasse des branches, les empile dans ses bras et les transforme petit à petit en un bûcher funéraire. Madame Wangsu éclaire le chemin avec une lampe de poche qui défaille dans la nuit. Quelques singes crachotent au passage des marcheurs qui dérangent leur sommeil. Les montagnes environnantes se dressent tels des gardiens millénaires. Ils rappellent aux survivants du tremblement de terre que la vie se poursuit, malgré le deuil et la peine. Un ruisseau coule non loin de là et va rejoindre le système d'irrigation en partie démoli qui découpe le cœur de la ville en contrebas. Le vent secoue les feuilles des arbres ; des gémissements retentissent. Bastien tressaille et imagine que les fantômes des victimes pleurent leur trépas hâtif.

– L'esprit de ceux dont l'existence s'achève brutalement s'accroche souvent au monde des vivants, lui avait raconté Vent. La maladie et l'hospitalisation prolongée de ta mère lui ont permis de se préparer à mourir. Elle a eu le temps de dire au revoir à ses proches. Je suis sûre qu'elle a trouvé rapidement la paix.

Ces paroles avaient consolé Bastien, qui se sentait toujours endeuillé malgré les années. Il avait perdu sa mère à douze ans et son père, un homme de peu de mots, n'avait pas été d'un grand réconfort.

La chaleur et l'humidité qui incommodaient Bastien durant la journée ont laissé place à une masse d'air froid. Il sort une veste en coton ouaté de son sac pour s'en revêtir, puis se tourne vers madame Wangsu pour lui offrir une couverture thermique qu'elle pourra enrouler autour de ses épaules. Il n'ose plus rien lui dire en l'entendant réciter des incantations.

– Pour chasser les mauvais esprits qui vivent dans les bois, lui explique-t-elle. Mais aussi pour faire fuir les animaux des alentours.

Il s'étonne encore qu'elle ne verse aucune larme.

Bastien l'a suivie jusqu'à l'école primaire de son garçon ; il reposait sur une toile de plastique aux côtés des dépouilles de centaines d'enfants. Certains étaient entourés de leur famille. D'autres avaient été abandonnés sur l'asphalte sans personne pour les pleurer. Des sacs d'écoles avaient été empilés dans un coin pour que les parents puissent les récupérer en souvenir de leurs progénitures. Âgé d'une dizaine d'années, le fils de madame Wangsu avait le teint noirci par les trois jours passés sous les décombres. Sa mère l'avait certainement lavé avant d'aller chercher Bastien. La peau du garçon avait été débarrassée de la poussière de ciment et du sang qui s'était écoulé de ses plaies ouvertes. Seuls ses vêtements étaient imbibés d'hémoglobine séchée. Ses cheveux avaient été brossés vers l'arrière et séparés au milieu. Une coiffure d'écolier sage. Ses paupières étaient fermées et ses traits étaient détendus. Une odeur de pourriture se dégageait de son corps, ce qui n'a pas empêché madame Wangsu de se blottir contre lui, de caresser sa chevelure et de le bercer comme un bébé.

– Lei, mon fils, ne reste pas auprès de maman, lui a-t-elle fredonné à l'oreille. Prends la main de tes camarades et de tes professeurs. Rejoignez ensemble le Paradis de l'ouest.

Bastien a argumenté avec une secouriste encore éveillée pour qu'elle lui prête une brouette ; il y a précautionneusement couché le cadavre raidi du garçon. En compagnie de madame Wangsu, qui marchait devant, il a sinué à travers les rues de Dujiangyan parsemées de débris et a gravi un sentier menant aux montagnes. Bastien poussait son fardeau avec la plus grande délicatesse, pour s'assurer que la dépouille ne tombe pas de son

véhicule de fortune. Des restes d'arbres carbonisés tapissaient le chemin, témoignant des cérémonies funéraires qui s'y étaient déroulées durant les derniers jours. Madame Wangsu montait sans prononcer un mot. Une fois arrivée devant un lopin de terre dégagé de toutes cendres, elle a simplement dit :

– Nous brûlerons le corps ici.

Le cœur serré, Bastien a acquiescé et a commencé à ramasser des branches.

Après deux heures d'efforts, Bastien a empilé suffisamment de bois pour que la dépouille de Lei puisse y reposer. Il le soulève, le porte jusqu'au bûcher comme un enfant endormi qu'un père amène au lit et l'allonge sur les branchages. Assise sur une pierre un peu plus loin, madame Wangsu se relève péniblement. Plus tôt, Bastien l'a envoyée reprendre son souffle. Il lui a semblé qu'elle était sur le point de s'effondrer. Elle marchait à petits pas comme si ses jambes allaient se dérober. Il a donc continué seul ses allers et retours dans la forêt à la lueur des étoiles.

La matrone s'approche de son garçon. Elle retire de son sac un paquet d'allumettes et un flacon de kérosène. Elle verse le produit inflammable sur les branches en prenant soin de ne pas arroser son fils. Elle caresse la joue de Lei et dépose un baiser sur son front. Bastien avait agi de la même façon quand sa mère était décédée. Il se trouvait près d'elle au moment où son cœur avait cessé de battre. Il avait passé la journée à lui tenir la main et à compter ses respirations. Dans le coma depuis trois jours, elle ne répondait à aucun geste de tendresse. Ses cheveux, habituellement bouclés, étaient depuis longtemps tombés. Son corps amaigri ressemblait à celui d'une victime de l'Holocauste. Mais Bastien se souvenait d'elle comme d'une femme aux courbes généreuses qui adorait porter des robes d'été. À douze ans, il se sentait à la fois un homme et un petit garçon. Il retenait ses larmes devant les infirmières, mais suppliait intérieurement sa maman de ne pas le quitter. Il avait encore

tant besoin d'elle. Son père, lui, ne restait guère plus d'une heure à l'hôpital. Le jour, il travaillait à la Dominion Textile de Magog et, le soir, il buvait sa peine au Liquor store en compagnie des autres ouvriers. Ce matin-là, Madeleine avait poussé un râlement et le moniteur cardiaque s'était emballé. Ses yeux s'étaient ouverts, mais ils étaient gris comme si son âme s'était déjà envolée. Le médecin lui avait prescrit une dose de morphine si forte qu'il n'était pas étonnant de voir son cœur flancher. Elle avait signé un papier ordonnant aux membres du personnel de lui prodiguer seulement les soins de confort et de ne surtout pas la réanimer. Alors, ils l'avaient laissée partir sans insister. Bastien avait baisé la joue tiède de sa maman juste avant qu'un préposé n'emmène son corps à la morgue.

Madame Wangsu gratte une allumette ; Bastien fait quelques pas en arrière autant pour sa sécurité que par respect pour cette mère endeuillée. Le bout de bois dans sa main levée, elle se tient cérémonieusement aux côtés de son enfant. Étrange ordre du monde que celui d'incinérer son fils unique! Prête à s'éteindre à tout instant, la flamme vacille dans la brise. La brindille se consume si rapidement qu'elle risque de blesser les doigts de la matrone. Après plusieurs secondes d'hésitation, elle laisse tomber l'allumette. Le bûcher s'enflamme aussi haut qu'un feu de la Saint-Jean. Mais ce brasier n'inspire pas la joie, seulement le chagrin. Pour échapper à la chaleur intense qui s'en dégage, madame Wangsu recule à son tour, sans pour autant faire face à Bastien.

D'abord léché par l'incendie, le corps de Lei flotte au-dessus des bûches rougeoyantes. Puis vient le moment où ses vêtements, sa peau et ses cheveux s'embrasent. Une fumée épaisse s'élève dans la nuit. L'odeur de chair brûlée assaille les narines de Bastien. Il ne voit pas les larmes qui coulent sur les joues de la matrone, mais il entend ses sanglots retenus. Il s'avance vers elle et enserre ses épaules.



– En Chine, hoquette-t-elle, les funérailles des enfants se déroulent en silence. Car les aînés ne doivent pas rendre hommage à leurs cadets. Mais comment ne pas invoquer Bouddha pour qu’il veille sur le repos de mon fils?

La charmeuse de vent apparaît à côté du bûcher ; elle agite les mains près du feu comme si elle essayait de les réchauffer. Madame Wangsu fixe le brasier sans apercevoir sa nièce ; son esprit est-il trop occupé par les prières qu’elle murmure? Bastien frotte ses yeux, mais son hallucination ne s’évapore pas.

Son amoureuse tourne ses prunelles larmoyantes vers lui.

*Vent, es-tu venue dire au revoir à ton cousin?*

Elle sourit tristement avant de disparaître.

## XI'AN

Après deux heures et demie de vol, l'avion atterrit à Xi'an qui se situe dans la province du Shaanxi, voisine du Sichuan. Bastien ne connaît rien de cette ville, excepté son fameux mausolée érigé en l'honneur de l'empereur Qin Shi Huang, avec ses milliers de soldats et de chevaux en terre cuite. Vent lui en avait parlé après qu'ils aient visionné le film *Hero* de Zhang Yimou. Sans Nom, le personnage principal, a pour mission de tuer le roi du Qin. Ce dernier souhaite conquérir les six autres royaumes et verse beaucoup de sang pour réaliser son rêve. Grâce à la clairvoyance de Lame Brisée, l'un des plus grands guerriers du Zhao, l'assassin comprend finalement le projet de sa cible. Celui qui deviendra le premier empereur de Chine mettra fin aux guerres qui déchiraient les sept royaumes. Le seul moyen de transformer son vœu en réalité est de les unifier sous une bannière commune, la sienne. Sans Nom abandonne son funeste dessein même s'il pouvait arriver à ses fins ; le roi n'a d'autre choix que de le condamner à mort. Pour avoir protégé le projet d'une Chine unie, ses funérailles sont cependant celles d'un héros.

Les historiens affirment que le tombeau de l'empereur Qin reproduirait la carte de l'Empire du Milieu. Des fleuves et des rivières de mercure couleraient autour de la dépouille. Le plafond serait constellé de perles qui imiteraient la voûte étoilée. Ironie du sort, sans compter les ouvriers qui ont construit cette tombe, quarante-huit concubines auraient été enterrées vivantes avec leur monarque. Dire que Vent se trouve dans la même situation : une jeune femme dans la fleur de l'âge emprisonnée sous terre. La coïncidence entre le destin de ses courtisanes et celle de la charmeuse de vent fait grimacer Bastien. Cet arrêt à Xi'an ne lui semble plus autant de bon augure.

Bastien sort du terminal après avoir récupéré son sac sur le carrousel et avoir converti un millier de dollars en yuan à un guichet de l'aéroport. Aller dans une banque serait une perte de temps, même si les frais de change y auraient été moins élevés. L'argent perd toute son importance quand la vie de votre amoureuse est menacée. Pourtant, depuis le début de ses études à Montréal, Bastien calcule chacune de ses dépenses. Vivre sans le soutien de sa famille l'a rendu économe du moindre dollar gagné. Mais il se fiche à présent de se ruiner. Tout ce qui lui importe, c'est de ramener Vent. Dès qu'il traverse les portes coulissantes, Bastien aperçoit une vieille femme vêtue d'un tailleur élégant et d'un châle en soie. Elle tient une pancarte sur laquelle il est inscrit : « M. Lamoureux ». D'abord surpris, il s'approche de la dame et lui demande dans son mandarin le plus poli :

– Vous êtes madame Li Xu?

Elle acquiesce d'un hochement de tête affable.

– Jeune homme, je suis enchantée de vous rencontrer. Mon mari m'a prévenue de votre arrivée et m'a expliqué la raison de votre venue. Je vous ai donc trouvé un moyen de transport pour vous rendre le plus près possible de Dujiangyan. Plusieurs routes sont à présent fermées, dues aux débris qui empêchent les véhicules de passer.

Bastien s'est trompé ; son passage à Xi'an est béni par Guan Yin, la déesse de la miséricorde. Les Li prennent tant soin de lui qu'il reste sans voix devant leur gentillesse. Il ne s'attendait pas à être si bien reçu en Chine. Au contraire, il craignait de croiser des gens aussi terrifiants que son beau-père ou de se retrouver dans un milieu hostile où personne n'aurait voulu l'aider.

– Je vous remercie, madame.

C'est tout ce que Bastien parvient à articuler. Il doit avoir l'air perdu, car Xu le prend par la main, comme un petit garçon.

– Venez, nous allons dîner ensemble tous les deux.

– Mais je dois partir immédiatement pour le Sichuan!

– Jeune homme, il faut vous nourrir. Quand les choses vont pour le pire, remplir son estomac reste une priorité. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. Vous n’accomplirez pas grand-chose si vous mourez de faim. Vous êtes déjà tout pâle et maigre. Nous devons d’ailleurs amasser des provisions pour les jours à venir. Plus vous approcherez du cœur du sinistre, moins vous trouverez d’eau et de nourriture. De toute façon, le seul chauffeur qui a accepté de vous conduire au Sichuan prendra la route à treize heures. Même si vous cherchez, personne d’autre n’ira aussi loin à un moment pareil.

Bastien se souvient alors que la vieille femme qui se tient devant lui a survécu aux camps de travail de la Révolution culturelle. Elle a enduré les pires tortures sans abandonner l’espoir de revoir son mari. Il serait donc sage d’écouter ses conseils. Car Bastien espère que Vent, à l’image de madame Li, attende sa venue.

– Vous avez raison. Allons manger.

风风风

Bastien referme la valise du taxi après y avoir déposé des caisses de bouteilles d’eau, de la nourriture en conserve et des *ramens*. Il ne comprend presque rien à la conversation entre Xu et le chauffeur tant ils parlent vite. La dame faisait visiblement des efforts pour ralentir le débit de ses paroles quand elle s’adressait à Bastien. Il se demande ce qui motive un homme dans la trentaine à quitter sa ville natale et ses proches pour conduire un étranger aussi loin. Au Canada, personne n’accepterait d’abandonner ainsi sa zone de service et le

confort de sa maison. Madame Li tend une enveloppe bien garnie à son interlocuteur. Ce dernier l'ouvre et en tire plusieurs billets de mille yuan. Bastien rougit de voir sa bienfaitrice payer à sa place son voyage vers le Sichuan. Il n'ose pas protester, sachant qu'il lui manquerait de respect. Les aînés, les gens bien nantis et les personnes en position d'autorité s'occupent toujours de la facture. Dès que le chauffeur s'assoit derrière son volant, elle revient vers Bastien et lui dit :

– Monsieur Lamoureux, je vous souhaite bonne chance. J'espère que nous nous reverrons bientôt. Mon mari vous envoie tous ses souhaits de succès. Vous êtes le bienvenu dans notre demeure à votre retour. Tenez, je vous laisse ma carte de visite. Contactez-moi si vous avez besoin d'aide.

En posant une main sur son cœur, Bastien la remercie d'une courbette.

– Madame, dès que je retrouve Vent, je l'emmène à Xi'an pour vous la présenter.

– Qu'il en soit ainsi, répond Xu en s'inclinant légèrement.

## LE FIL ROUGE

Encastrés l'un dans l'autre, Bastien et Vent sont allongés sur le lit de l'appartement du Plateau Mont-Royal. Le vent hurle à l'extérieur tandis qu'une tempête de neige se déchaîne. Bien au chaud sous la couette, ils échangent encore quelques baisers et caresses coquines. Même s'ils viennent de faire l'amour, la fatigue qui envahit leurs membres ne réfrène pas leur élan de tendresse. Le cadran indique 1 h 38 du matin, mais ils ne se résolvent pas à s'endormir. Ils discutent de leur avenir commun, bien que leurs cours à l'université commencent tôt en matinée. Vent souhaite amener Bastien visiter le pays où elle est née. Ils promettent d'y aller ensemble à la fin du baccalauréat de la charmeuse de vent. Tandis qu'ils choisissent leur itinéraire, il glisse ses doigts dans les cheveux de son amoureuse, ne se lassant pas de leur texture soyeuse. Fidèle à son habitude, elle pose la main sur le torse de son compagnon pour sentir son cœur battre, comme Manech dans *Un long dimanche de fiançailles*.

- Je devais être une Française dans une vie antérieure.
- Et moi un Gaulois, blague Bastien.
- Tu ne ressembles ni à Astérix ni à Obélix.
- Non, mais j'adore manger du sanglier.
- N'importe quoi!

Ils rigolent comme deux gamins qui lisent une bande dessinée de Goscinny pour la première fois. Avec Vent, Bastien a renoué avec le côté farceur qui le démarquait des autres enfants avant le décès de Madeleine. Son existence ne lui paraît soudain plus aussi morne et rangée. C'est peut-être ça, l'amour? Une personne qui te rend meilleur et embellit ta vie.

– Tu le vois? demande la charmeuse de vent.

– Quoi?

– Le fil rouge qui relie ton auriculaire au mien.

Bastien connaît cette croyance répandue en Chine où les amoureux destinés l'un à l'autre sont liés par une attache qui les réunit, peu importe le temps, l'endroit et les circonstances. Le cordon peut s'emmêler ou s'étirer, mais il ne se brise jamais.

– Non...

– Oh, commente-t-elle, dépitée, moi je le perçois très bien.

Bastien roule sur le flanc et plonge son regard dans les prunelles attristées de Vent. Le fil de ses pensées se reflète dans ses yeux : elle aimerait l'entendre dire qu'un lien indestructible les unit. Il rougit d'embarras, car il sait que son silence la déçoit. Il ne peut pas répondre aux attentes de sa compagne, même pour la consoler. Ça irait à l'encontre de ses principes. Si une telle attache existait, celle qui reliait ses parents aurait résisté à la maladie de sa mère. Quel homme abandonnerait ainsi son épouse au moment où elle a le plus besoin de lui? Trop de divorces, d'infidélités et de laisser-aller caractérisent les couples québécois. Plusieurs de ses amis déclament sans cesse : « Je ne pourrais jamais me contenter d'une seule fille pour le reste de mes jours. » Des anciennes copines de Bastien, plus d'une l'ont trompé. Si sa relation avec la charmeuse de vent se porte bien, il en va de leurs efforts respectifs plutôt que d'un hypothétique fil rouge. Si un cordon incassable les réunissait, leur intimité ne ressemblerait pas à un cœur de jade si facile à casser. Au contraire des gens de sa génération, Bastien souhaite se montrer courageux et chérir sa compagne malgré les difficultés. L'idée de vieillir à ses côtés lui plaît énormément. Il glisse une mèche rebelle derrière l'oreille de Vent. Cette marque d'affection la fait sourire à demi.

– Okay, tu ne crois pas en ce genre de choses. Mais j’aime ta sincérité. Je déteste qu’on me mente juste pour me faire plaisir.

Bastien embrasse le front de son amoureuse.

– Ça ne change rien à mon désir de rester près de toi, Petit Phénix.

– Je sais, répond-elle en déposant un baiser sur les lèvres de Bastien.

Vent se blottit contre lui et ferme les yeux tandis que Bastien lui caresse le dos pour l’aider à s’endormir. Il songe à ses parents ; ils devaient être amoureux pour se marier et fonder une famille. À quel moment son père a-t-il arrêté de se soucier du bonheur de sa mère? Même s’il ne le dira jamais à voix haute, Bastien espère encore que son paternel tente de le contacter. Il est lui-même trop orgueilleux pour faire les premiers pas. Alors, il attend impatiemment le coup de fil qui les rapprochera. Mais cet appel ne vient pas. « Papa, m’as-tu rayé de ta vie? », se demande-t-il avant que le sommeil ne l’emporte lui aussi.



## LUNE SILENCIEUSE

Bastien se réveille en sursaut ; le vent secoue violemment la toile de plastique de l'abri et fait vaciller les lampes. Plus d'une cinquantaine de survivants dorment autour de lui sur un morceau de carton ou, pour les plus chanceux, un drap fourni par les secouristes. Certains ronflent aussi fort que des dragons furieux, tandis que d'autres grommèlent comme des agonisants. Des cauchemars les empêchent de profiter d'un sommeil qui panserait leurs plaies. Trop de fantômes les visitent en cette quatrième nuit de deuil. Les dormeurs les plus effrayants sont ceux qui restent immobiles, la bouche grimaçante et les yeux entrouverts, tels des cadavres. Des relents de sueurs et de flatulences assaillent les narines de Bastien. Il s'assoit pour ralentir sa respiration. Allongée à un mètre de lui, madame Wangsu tourne d'un côté et de l'autre. La couverture thermique dont il l'a recouverte crisse à chacun de ses mouvements. Malgré son désir de prier jusqu'à l'aube pour le repos de son fils, elle a fini par s'endormir après que ses larmes et les funérailles de Lei l'ont plongée dans un état comateux. À leur retour de la montagne, Bastien a porté la matrone sur son dos puisqu'elle n'arrivait plus à avancer. Son échine est à présent si courbée et ses traits si ravagés. Ne tolérant plus cette tente surpeuplée et hantée par la souffrance, il se lève, enjambe les réfugiés et sort dans l'obscurité.

Soulagé, il inspire l'air frais et s'éloigne de l'abri.

Le clair de lune éclaire son chemin.

Une fois assis sur un banc de parc, Bastien entend à son grand étonnement un *erhu*. Malgré leur provenance lointaine, les notes vibrent dans la brume printanière. Il reconnaît avec stupeur la mélodie : *Silent Moon* de Jia Peng Fang. Vent adorait cet air et faisait jouer

l'album *River* sans arrêt à l'appartement. Même s'il aimait lui aussi le son du violon chinois, Bastien avait rouspété que cet instrument ne se prêtait pas à toutes les occasions. Quel individu voudrait écouter une musique qui évoque les difficultés de la vie en pliant son linge un dimanche matin? Le *erhu* réveillait en Bastien trop de mauvais souvenirs. Il se remémorait les vendredis soirs où, au retour du pensionnat, il retrouvait son paternel complètement ivre sur le plancher de la cuisine. Les fins de semaine, elles, se résumaient à engloutir des plats surgelés et à la lire des bandes dessinées. *Silent Moon* lui rappelait la solitude de cette époque où sa mère avait disparu. Bastien avait protesté pour que son amoureuse cesse de faire tourner le disque en sa présence. Vent lui avait répondu :

– Le *erhu* n'est pas responsable du chagrin que tu éprouves. De nos jours, les gens ne savent pas comment évacuer leur peine. Alors, ils construisent des boîtes de pandore où ils enferment leur douleur. Ils ont si peur de souffrir. Le *erhu* est comme une perceuse qui ouvre leurs coffres-forts et les délivre de leur mal-être. Au début, ils ne ressentent que de l'affliction. Mais après, ils se calment et deviennent sereins. Cette musique est une véritable thérapie pour ceux qui refoulent leurs sentiments. Un jour, tu verras, tu t'endormiras paisiblement grâce à cet air.

*Vent, tu entends, un musicien joue ta mélodie préférée?*

Bastien se demande s'il doit aller à la rencontre de la personne qui fait glisser avec tant d'émotions l'archet sur les cordes du *erhu*. Probablement un survivant insomniaque qui pleure à sa façon un ou plusieurs proches décédés. Ses nombreuses hésitations transforment la pièce en oraison funèbre. Bastien ferme les yeux ; son cœur oscille entre le réconfort d'entendre cette mélodie familière et la mélancolie de son ancienne vie avec son amoureuse. Une existence où les bâtiments ne s'écroulent pas sur les gens qui ont tout leur avenir devant eux. À partir de maintenant, Vent écouterà en paix les chansons qu'elle désire.

Quand il la ramènera au Canada, Bastien l'encouragera même à peser sur le bouton *replay* autant de fois qu'elle le voudra.

*Silent Moon ne sera pas ton requiem, Vent.*

Il rouvre les paupières en soupirant.

Comme la température a baissé de plusieurs degrés depuis la tombée de la nuit, Bastien grelotte en regrettant son manteau *North Face*, oublié à Montréal. Sa montre lui indique 4 h 30 du matin. Dès que le soleil réapparaîtra, il reprendra les recherches. Il devrait retourner au refuge pour dormir encore un peu. Mais maintenant qu'il est réveillé, Bastien n'y arrivera plus. Déjà que l'idée de se reposer quand son amoureuse étouffe sous les décombres le répugne. Il observe l'astre qui pâlit dans l'aube naissante.

– Vais-je trouver Vent aujourd'hui? lui demande-t-il tout haut.

Mais la lune reste silencieuse.

## LE CHEMIN DU SICHUAN

Un proverbe chinois dit : « Le chemin du Sichuan est plus difficile que de monter au ciel. » Bastien se demande si les victimes du tremblement de terre approuvent encore un tel adage. Leur mort subite ne les a certainement pas aidés à rejoindre le Paradis de l'ouest. Il comprend néanmoins le sens de cette expression ; le véhicule dans lequel il prend place zigzague sur une route cahoteuse entourée de hauts sommets. Vent parlait souvent des montagnes granitiques de sa région natale et les comparait aux Rocheuses canadiennes – les Shuo visitaient au deux ans des cousins vivant en Alberta. Mêmes cimes pointues et, quand elles atteignent des milliers de mètres, enneigées. Seulement, celles du Sichuan sont généralement deux fois plus élevées que celles du Canada. En aval des sommets, une végétation dense envahit chaque recoin du paysage. Elle cache en son coeur des forêts de bambou où s'abritent les derniers pandas sauvages du pays. Le Mékong, le Yangzi, le Huang He et la Salouen sillonnent le territoire. Ils ont donné à cette province son nom qui signifie : « Quatre fleuves ». Le grenier à blé chinois est aussi alimenté par des lacs et des rivières. Pour se déplacer d'un district à l'autre, les habitants ont été obligés d'ériger de nombreux ponts. Comme l'annonce le commentateur à la radio du taxi, ils n'ont toutefois pas tous résisté aux secousses d'il y a deux jours. Près de l'épicentre, Bastien devra certainement marcher les kilomètres le séparant de Dujiangyan.

– Vous voulez une cigarette? demande le chauffeur en la lui agitant sous le nez.

Même s'il a cessé de fumer peu après que Vent est devenue son amoureuse, Bastien accepte d'un hochement de tête. Elle détestait cette vilaine habitude qui empestait l'appartement et les vêtements de son copain. Il avait donc jeté ses cigarettes pour faire

plaisir à sa charmeuse de vent. À cette époque pourtant pas si lointaine, il était prêt à tout pour qu'elle se sente confortable auprès de lui.

Il aspire une bouffée et l'expire par la fenêtre entrouverte ; la nicotine détend ses muscles et son esprit, qui ont été mis à rude épreuve depuis les quarante-huit dernières heures. Bastien lutte contre ses paupières tombantes. Il se frotte les yeux et boit une gorgée de thé. Le chauffeur chantonne l'air qui joue à la radio en mâchant de la gomme.

– Comment vous appelez-vous? lui demande Bastien.

Le chauffeur lui jette un coup d'œil surpris ; il ne s'attendait pas à ce qu'un étranger connaisse la langue du pays – un détail que madame Li ne lui a pas révélé. Avant de prendre la route, Bastien a compris quelques bribes de la conversation entre sa bienfaitrice et le conducteur. Elle lui a expliqué que ce jeune Canadien recherchait son amoureuse disparue dans le tremblement de terre. La dame n'a néanmoins pas spécifié qu'il se débrouillait en mandarin. Depuis le début du voyage, il y a cinq heures, Bastien a dormi la moitié du temps. Une fois réveillé, il est resté silencieux à regarder le paysage s'assombrir jusqu'au coucher du soleil. Une torpeur l'a empêché de discuter avec le chauffeur, qui semble pourtant bien sympathique. Ce dernier ne lui a pas adressé la parole non plus, croyant qu'il ne pouvait pas communiquer avec lui.

– Park Min, répond celui-ci en s'allumant une nouvelle cigarette.

Un petit sourire se dessine sur les lèvres du conducteur ; les Chinois adorent entendre les étrangers parler leur langue. Chaque fois que Bastien lui disait un mot en mandarin avec la bonne intonation, Vent l'applaudissait. Elle le lui avait enseigné avec tant de patience et était si fière des progrès de son amoureux. Pour la charmeuse de vent, il s'agissait d'une preuve qu'il s'intéressait à la culture des habitants du Royaume du Milieu et, donc, à elle. Bastien se souvient des clients anglophones qu'il servait souvent au Quai des

Brumes. Quand ces derniers essayaient de commander leur repas en français, il éprouvait de la sympathie et du respect pour eux. Il se dépêchait de prendre leur commande, de leur apporter leurs plats et de remplir leurs verres. Apprendre la langue d'autrui est un bon moyen pour s'en faire apprécier. Cette tactique n'avait toutefois pas fonctionné avec monsieur Shuo.

– Park, ce n'est pas un nom chinois, s'étonne Bastien.

Il dévisage le conducteur à la recherche de ses origines.

– Mon père est Sud-Coréen et ma mère Chinoise. J'ai vécu à Séoul jusqu'à mes quinze ans. Quand mes parents ont divorcé, je suis venu habiter au Shaanxi avec ma famille maternelle.

– Un mariage mixte. C'est plutôt rare, non?

S'il est effectivement dans la trentaine, monsieur Park est né dans les années soixante-dix, quand de telles unions n'étaient pas bien acceptées – elles ne le sont toujours pas. Depuis des millénaires, il existe beaucoup de tensions entre l'Empire du Milieu et le Pays du Matin calme. Leur relation s'est toutefois envenimée à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dès l'arrivée des troupes américaines, qui avaient pour mission de chasser les envahisseurs japonais, la Corée a été séparée en deux états indépendants. Le Sud s'est trop occidentalisé au goût des dirigeants de l'URSS et de plusieurs membres du Parti chinois. Ces derniers souhaitaient conserver leur bonne entente avec Kim Il-sung, un communiste et un anti-américaniste de renom. La Chine a donc privilégié son alliance avec le Nord, voisin de la Maudchourie. Le mariage d'un Sud-Coréen et d'une Chinoise en déconcerterait plusieurs.

– Oui, acquiesce monsieur Park, ce n'est pas très commun. Heureusement, ma mère m'avait appris à parler, à lire et à écrire le mandarin. J'ai pu m'adapter un peu plus facilement à ma nouvelle vie...

Bastien écoute avec beaucoup d'attention le chauffeur lui raconter ses mésaventures à son arrivée dans le Royaume du Milieu. Sa nationalité ne lui avait pas permis de bien s'intégrer. Les gens le traitaient de « sale Sud-Coréen » et lui disaient de retourner dans son pays. Si, à Séoul, ses compagnons se moquaient parfois de ses origines chinoises, ils se taisaient rapidement puisque son père était le fils aîné d'une famille richissime. Mais, en Chine, Min n'arrivait pas à se faire des amis. Le clan maternel le voyait plus comme un fardeau à nourrir que comme un des leurs. Son père nouvellement remarié ne lui donnait guère de nouvelles. À l'âge adulte, monsieur Park avait essayé de poursuivre ses études aux cycles supérieurs. Les universités avaient néanmoins boudé ses demandes d'inscription et les employeurs ses candidatures. Sa mère pleurait souvent pour lui ; elle avait même tenté de le renvoyer en Corée. Préférant rester aux côtés de la belle Lian Hua, Min avait refusé de partir. Il avait d'abord travaillé comme interprète pour des investisseurs sud-coréens qui souhaitaient construire des hôtels dans la province. Puis la crise économique asiatique avait frappé et les magnats s'étaient retirés. Pour nourrir sa famille, qui comptait désormais un fils, monsieur Park s'était finalement retrouvé au volant d'un taxi.

– J'adore conduire, conclut-il, alors ça ne me dérange pas de gagner ma vie comme chauffeur.

Bastien se remémore une conversation avec Vent ; il lui avait demandé si elle espérait secrètement retourner vivre en Chine. Il lui avait promis qu'il la suivrait là-bas si elle le désirait vraiment. Rien ne le retenait au Québec dans la mesure où aucun proche ne pleurerait son départ. La charmeuse de vent lui avait répondu qu'elle souhaitait habiter au

Canada. Surtout que ses anciens voisins et amis la considèreraient maintenant comme une étrangère.

– Une fois perdue, avait-elle rétorqué, la citoyenneté chinoise ne se regagne jamais.

Elle avait même ajouté, sur un ton mélancolique :

– Tu aurais moins de difficulté à t'établir dans l'Empire du Milieu que moi. Tout serait nouveau pour toi. Moi, je voudrais redevenir celle que j'ai été. Mais je ne le pourrais pas. À chacune de mes visites en Chine, je deviens une touriste. Le Québec est mon chez-moi à présent.

Bastien avait lu *La Pivoine de Jade* et se souvenait qu'à l'époque de la Seconde Grande Guerre, les immigrants chinois de Vancouver avaient acheminé les os de leurs ancêtres décédés sur un paquebot pour qu'ils reposent au cœur de la mère patrie. Il l'avait alors questionnée :

– Tu préférerais qu'on envoie tes cendres là-bas ou qu'on les garde ici?

– Peu importe, avait-elle déclaré. Tant qu'elles sont dispersées au vent, je serais heureuse.

Le taxi sort de l'autoroute et s'engage dans un chemin de terre boueux.

– Où allons-nous? demande Bastien.

Monsieur Park se gratte la joue avant de lui répondre :

– C'est un raccourci... En fait, c'est une route plus longue, mais moins fréquentée. Nous risquons de tomber sur des embouteillages si nous suivons l'autoroute. Monsieur, vous n'êtes certainement pas le seul à essayer de rejoindre un proche au Sichuan. Si nous nous déplaçons d'une ville à l'autre, nous allons rester coincés. Si nous traversons les montagnes, seuls des paysans salueront notre passage.

– Et pour l'essence?



Monsieur Park rit en se roulant une nouvelle cigarette.

– Même à la campagne, il y a des stations-services. S’il y a une ressource dont les fermiers ont besoin, c’est bien le pétrole. Par contre, les épiceries sont peu nombreuses puisque les paysans cultivent leur propre nourriture et tirent leur eau du puits. Comme nous avons des provisions, nous ne manquerons de rien.

Malgré les paroles rassurantes du chauffeur, le cœur de Bastien se sert à mesure que le taxi s’enfonce dans la forêt.

## LA CITÉ DU VENT

Bastien et Vent marchent le long de la Promenade des Gouverneurs en observant le Saint-Laurent en contrebas. Deux bateaux de croisières sont accostés dans le Vieux-Port, septembre étant le mois choisi par bon nombre d'États-Uniens, d'Européens et d'Asiatiques pour découvrir Québec, la plus ancienne ville d'Amérique du Nord. Les couleurs d'automne commencent à poindre dans les arbres qui bordent le sentier. Le ciel est teinté de gris, mais le temps maussade n'inquiète pas les deux amoureux. Ils apprécient ce genre de température où la pluie risque de tomber à tout instant. Les touristes se réfugient dans les cafés au lieu d'envahir le Petit Champlain et les environs du Château Frontenac. Économisant leur argent pour leur futur voyage en Chine, Bastien et Vent ne passent qu'un week-end à Québec en guise de vacances. Ils logent à l'Auberge aux Deux Lions, près de la rue Cartier où ils ont déjeuné et magasiné ce matin.

Comme la charmeuse de vent a travaillé comme guide-interprète au Musée d'art contemporain tout l'été, ils n'ont pas quitté l'île de Montréal. Heureusement que la métropole s'est enrichie de festivités durant la saison chaude. Ils ont assisté au Festival de jazz et à l'International des Feux Loto-Québec. Ils sont allés à la Ronde, même si Bastien disait trouver cette activité complètement immature. Son amoureuse l'a supplié de la suivre dans le Monstre, le Boomerang et le Vampire. En sortant de ce dernier, le visage de Bastien est devenu livide et ses jambes se sont mises à trembler. En vérité, s'il ne voulait pas monter dans ces attractions, c'était pour ne pas s'humilier devant sa copine. Elle s'est moquée de la mine blême de son amoureux, mais s'est vite empressée de lui caresser le dos pour le reconforter.

– Tu n’as pas besoin d’être macho pour me plaire, au contraire, lui avait-elle murmuré à l’oreille avant de déposer un baiser sur sa joue.

Bastien accote ses avant-bras sur la rambarde de la promenade pour observer le dénivelé de la falaise. Des feuillus et des herbes folles en masquent la verticalité. Personne n’aimerait y tomber : ce serait la mort assurée. Peu de bateaux sont accostés à la marina en contrebas. Il commence à faire trop froid pour naviguer sur le fleuve.

– Il vente fort aujourd’hui, commente-t-il alors qu’une bourrasque envoie des feuilles valser autour d’eux.

Près du fleuve et à la hauteur du Cap Diamant, la Haute-Ville pourrait bien être surnommée la Cité du vent. De l’endroit où ils se trouvent, les murs de la Citadelle ne les protègent pas des rafales.

– Oui, répond son amoureuse, je pourrais aisément faire voler mon cerf-volant ici. Je voudrais que nous revenions l’été prochain pour pique-niquer sur les Plaines.

Bastien avance sur le Promenade sans attendre Vent. Elle s’attarde sur chaque détail du paysage. Tout l’émerveille : le Saint-Laurent, les arbres, les plantes... La fougue des Anglais, qui ont réussi à gravir la falaise menant au Parc des Champs-de-Bataille, l’a fait siffler. Elle n’est venue qu’une fois à Québec, lors d’un voyage scolaire à la fin du secondaire. Outre leur escapade à Calgary, les Shuo sortent rarement de Montréal. Voilà pourquoi la charmeuse de vent rêve tant d’explorer le monde. Mais sa fascination pour les exploits militaires de leurs anciens ennemis tique Bastien. Il déteste se rappeler que son pays est né sous le lys et a été vaincu par la rose.

– Si seulement ils nous avaient laissés tranquilles, grogne-t-il.

– Ce que tu peux être grincheux! On ne peut rien changer au passé. J’aurais bien aimé que les Chinois n’aient pas vécu les horreurs des deux Grandes Guerres et de la

Révolution culturelle. Et puis, si on remonte dans l'histoire, les terres des Amérindiens ont été volées par les Français. Ils auraient dû leur ficher la paix eux aussi. Dans le fond, il n'y a que le futur qui importe.

Bastien lui jette un coup d'œil agacé ; sa manie de le sermonner le fatigue. Vent parle toujours comme si elle connaissait tous les secrets de l'existence. L'esprit d'une vieille femme résiderait-il dans son corps? Elle a pourtant fêté ses vingt ans au printemps. Devinant les pensées de son amoureux, elle blague :

– Je suis sage parce que je me souviens de mes vies antérieures. J'ai accumulé des connaissances pendant un millénaire. Alors, tu devrais écouter mes bons conseils, n'est-ce pas?

Les plaisanteries de la charmeuse de vent énervent parfois Bastien.

– Non, répond-il sèchement, je ne crois pas.

Depuis qu'ils habitent ensemble, Bastien n'apprécie plus autant l'assurance inébranlable de son amoureuse. Comme si sa manière de concevoir le monde surpassait celle des autres. Elle aime que tout soit fait à sa façon : le ménage, la cuisine, leur budget... Bien que ses parents maltraitent régulièrement son amoureux – avec finesse, souvent de biais –, elle ne leur reproche jamais rien. Seul Shaosu fronce les sourcils quand le dragon cracheur d'acide plaint les vieillards québécois. Il répète sans cesse qu'il faut être un fils égoïste ou une fille ingrate pour abandonner ceux qui nous ont donné la vie. Il trouve que les jeunes de ce pays s'occupent mal de leurs aînés. Sans parler directement du père de Bastien, monsieur Shuo transmet le fond de sa pensée à qui sait décoder ses dires. Pourquoi Vent ne défend-elle pas son copain? Elle le console après-coup, lui disant qu'il ne tient qu'à lui de parler à son paternel ou pas. Mais il se sent trahi par l'inaction de sa compagne.

Bastien file en direction des Plaines.

– Hey, ne te fâche pas comme ça. Attends-moi!

Tandis qu'elle le poursuit, la pluie et le vent se déchaînent.

## REMORDS

Après une nuit étoilée, le jour se lève sans que Bastien aperçoive le bleu du ciel recouvert d'une brume grisâtre. Au Canada, chaque fois que son amoureux se plaignait d'un été trop pluvieux, Vent riait et lui disait :

– Au Sichuan, il existe un dicton : « le chien jappe quand le soleil apparaît ».

Le temps s'illumine si rarement dans cette province que le soleil y est perçu comme un étranger. Au cœur de l'Empire du Milieu, les précipitations abondent plusieurs mois par année, surtout pendant la saison estivale.

Bastien s'aligne derrière la file de ceux qui attendent patiemment leur déjeuner. Des secouristes, dont certains sont à peine sortis de l'adolescence, distribuent les vivres avec une lenteur qui l'enrage. S'il n'en tenait qu'à lui, Bastien recommencerait les recherches sans manger. Mais il se sent désormais responsable du bien-être de madame Wangsu.

Après avoir observé la lune pendant une heure, Bastien est finalement rentré dans l'abri. Il a dû faire du bruit par inadvertance, car la matrone s'est réveillée en sursaut. Elle a demandé :

– Lei, c'est toi?

Madame Wangsu s'est assise en ne sachant visiblement plus ni où elle se trouvait ni ce qui s'était passé la veille. Puis un éclair de compréhension a traversé ses yeux : son fils s'est transformé en cendres. Une plainte de grue blessée s'est élevée de ses lèvres. Elle l'a rapidement étouffée de la paume de sa main, par crainte d'éveiller les autres réfugiés. Bastien lui a conseillé de se recoucher, mais elle a secoué la tête à la négative.

– Le matin est déjà arrivé. Nous allons pouvoir reprendre les fouilles. Peut-être retrouverons-nous mon mari et ma nièce aujourd’hui?

Bastien s’est forcé à sourire malgré les doutes qui commençaient à infiltrer son esprit. Des pensées sombres l’ont assailli quand la matrone a prononcé le nom de Lei et l’a imaginé encore en vie. Il s’est questionné lui-même : « Suis-je moi aussi en train de nier la réalité? » Il préfère chasser loin de son cœur cette hypothèse affolante.

*Vent, que vais-je devenir si tu es morte?*

*Comment vais-je pouvoir te demander pardon?*

– Oui, nous serons bientôt réunis.

Bastien et madame Wangsu ont ramassé leurs affaires – rien n’indique qu’ils passeront la nuit suivante à cet endroit – et sont sortis de la tente. Ils se sont mis à marcher en direction de l’immeuble sous lequel Vent repose. Bastien se précipitait à nouveau au secours de son amoureuse. À mi-chemin, il s’est rendu compte que la matrone titubait derrière lui.

– Ça va, madame Wangsu? l’a-t-il interrogé, inquiet.

À ce moment, il a finalement remarqué son teint livide et ses lèvres desséchées.

– Garçon, a-t-elle répondu, à bout de force, je souffre d’anémie. J’ai besoin de manger quelque chose. Retourne creuser, je vais faire la queue pour avoir des vivres. Je t’apporterai ton déjeuner dès que je le pourrai.

Une montagne de culpabilité s’abat sur les épaules de Bastien. Dans ce pays où les cadets vénèrent leurs aînés, son insensibilité envers cette femme qui prend soin de lui comme d’un fils mériterait d’être châtiée. Enfant unique, Bastien n’a pas appris à s’occuper des gens qui l’entourent. À la mort de sa mère, il s’était débrouillé seul pour survivre. Son père ne ramenait que peu d’argent dans leur foyer. À quatorze ans, il était devenu pompiste

dans une station-service en mentant sur son âge. Une fois inscrit au cégep, il avait quitté la maison familiale et coupé tout contact avec son paternel. Se soucier d'autrui est une tâche trop difficile à accomplir quand nos proches nous négligent. Sans le vouloir, il se montrait parfois égocentrique.

À cause de ce défaut, la relation de Bastien avec Vent s'était petit à petit dégradée. Quand il avait terminé l'université, il avait consacré toute son énergie à écrire et à dessiner, travaillant comme traducteur seulement à temps partiel. Chaque planche refusée l'avait rendu plus irritable. Il pensait malgré tout avoir le talent nécessaire pour réussir. La charmeuse de vent l'avait consolé, puis l'avait encouragé à continuer. Elle s'était ensuite proposée pour commenter ses œuvres. Mais dès qu'elle émettait un avis négatif, il se sentait attaqué. Pourtant, elle essayait uniquement de l'aider. Si son rêve artistique ne se réalisait pas, Bastien croyait ne plus avoir de raison d'exister. Il s'était mis à cracher ses angoisses sur son amoureuse, l'accusant de ne pas le supporter comme elle le devait. Au début de leur relation, il s'était néanmoins promis de la chérir. Il refusait de se conduire comme son père. Après un an de fréquentation, la routine s'était installée entre Bastien et Vent. Il avait cessé de faire des efforts pour le bien-être de la charmeuse de vent. Être bédéiste lui importait plus que tout. Il s'était alors permis de malmener la personne qu'il aimait le plus au monde. Le cœur en jade avait commencé à se fissurer. Et voilà que Bastien se montrait ingrat avec madame Wangsu.

– Pardonnez-moi, c'est moi qui vais aller nous chercher à déjeuner. Asseyez-vous, je reviens bientôt.

La matrone sort deux bols de son sac et les confie à Bastien. Il l'installe dos contre un mur, la recouvre d'une couverture et dépose une bouteille d'eau près d'elle.



– Garçon, dit-elle en lui saisissant la main, tu es vraiment bon. Je suis chanceuse de t'avoir près de moi.

Il avale de travers.

– Non, c'est moi...

Il ne peut terminer sa phrase tant les remords l'étouffent.

Quand il arrive au bout de la file d'attente, les secouristes l'observent curieusement, comme pour lui signifier qu'il n'a pas sa place parmi les nécessiteux. Pourquoi devraient-ils donner de la nourriture à cet étranger tandis que tant des leurs souffrent? Une jeune femme finit par prendre les deux bols qu'il lui tend. Elle les remplit de riz et recouvre le tout de légumes. Bastien incline la tête pour la remercier de sa générosité, mais aussi pour fuir son regard. Il se sent honteux de dépendre d'autrui pour s'alimenter. Il a bien essayé d'acheter des vivres dans les différents magasins encore ouverts, mais les rayons ont été vidés depuis longtemps. Les milliers de yuan qu'il possède ne lui servent à rien.

## PHOTO DE FAMILLE

Le taxi de monsieur Park est stationné sur le bord du chemin ; les phares sont éteints et le moteur a depuis longtemps refroidi. Allongé sur le siège arrière, Bastien essaie de se réchauffer en se couvrant de sa couverture thermique. Il grelotte des pieds jusqu'à la racine des cheveux. La variation de température entre le jour et la nuit est trop importante pour que son corps s'y habitue. La tête appuyée contre la vitre du conducteur, Min ronfle depuis un long moment déjà. Après avoir conduit pendant plus de dix heures, il s'est effondré de sommeil. Il ne voulait pas lâcher le volant avant d'avoir mené son client à Dujiangyan. Mais ils se sont retrouvés devant un cul-de-sac : un pont enjambant une rivière au fort torrent s'était écroulé deux jours plus tôt, les empêchant de poursuivre leur route. Ils ne sont pas les seuls à être restés coincés ; d'autres ont passé par les chemins secondaires pour se rendre au cœur du Sichuan. Ils ne reviendront pas sur leurs pas, car ils perdraient ainsi un temps précieux qui pourrait avoir raison du dernier souffle de leurs proches ensevelis. D'ailleurs, rien n'indique que les autres routes ne se seront pas effondrées elles aussi.

Plusieurs véhicules entourent celui de monsieur Park.

À cette heure tardive, tout le monde s'est couché pour la nuit. Il a été décidé qu'ils traverseront dès l'aube le cours d'eau grâce à une tyrolienne improvisée. Un homme nommé Ping, qui s'est dit très bon nageur, s'est proposé pour aller attacher la corde sur la rive opposée. Des habitants d'un village voisin, miraculeusement épargné par le séisme, leur ont fourni les câbles dont ils avaient besoin. Évidemment, ils abandonneront tous le confort de leur voiture pour continuer leur chemin à pied. Bastien regrettera la compagnie de Min, qui rentrera à Xi'an.

Il était presque minuit quand ils ont mangé leur souper ; les voyageurs arrivés avant eux avaient allumé un feu sur lequel Bastien a pu chauffer de l'eau pour les *ramens* et faire cuire des haricots. Monsieur Park discutait avec les autres pour qu'ils emmènent l'étranger à Dujiangyan ou l'aident du moins à trouver sa route. Après avoir paqueté des vivres et des bouteilles dans son sac, Bastien a distribué les denrées restantes aux Chinois encore réveillés. Madame Li avait acheté tellement de nourriture qu'il aurait pu survivre pendant deux semaines sans devoir se réapprovisionner. Tout le monde s'est mis à lui adresser un sourire compatissant au moment où Min leur a raconté son histoire. Les voyageurs ont accepté de lui montrer le chemin pour se rendre à la ville où réside sa copine. Monsieur Ping lui a même offert une carte de la région et une boussole. Les Chinois sont ensuite retournés dans leur voiture pour se reposer.

Bastien pèse sur le bouton de sa montre à la fonction luminescente : le cadran indique 1 h 57. Dans trois heures, il devra se lever pour aider les autres à installer la tyrolienne. Il espère qu'elle tiendra sinon ceux qui l'utiliseront risquent de se noyer, emportés par le courant de la rivière. Même s'il a grandi près du lac Memphrémagog, Bastien n'a jamais été un bon nageur. Il a toujours refusé que sa mère l'inscrive à des cours de natation. Jamais il n'atteindra la rive opposée si le câble se casse. Il soupire d'appréhension à l'idée de confier sa vie à un fil. Mais il n'existe aucune autre solution s'il souhaite sauver Vent.

À en croire la carte, à peine une quinzaine de kilomètres le sépare de sa douce. Si le pont ne s'était pas effondré, il se trouverait déjà à Dujiangyan. Il aurait peut-être retrouvé son amoureuse parmi les survivants. Bastien l'aurait serrée dans ses bras, l'aurait suppliée de ne plus jamais le quitter et lui aurait demandé pardon pour les mois d'enfer qu'il lui a

fait vivre. Acceptera-t-elle de l'épouser après toutes les paroles méchantes qu'il lui a dites? Sa venue au Sichuan excusera-t-elle ses fautes ?

Bastien roule d'un côté et de l'autre ; sa position est si inconfortable que ses jambes et ses fesses sont engourdies. Il finit par s'allonger sur le ventre alors que ses pensées sont toutes tournées vers sa copine. Il l'imagine vêtue d'une robe vaporeuse pour le jour de leur noce. Comme elle déteste les événements pompeux, Vent refusera de se marier à l'église. Alors, ils se rendront à la mairie en compagnie de Shaosu et de Maria, la meilleure amie de la charmeuse de vent. Ces derniers tiendront les rôles de garçon et de demoiselle d'honneur. Évidemment, les parents de son amoureuse n'assisteront pas à la cérémonie. Une fois que Bastien et sa copine se seront unis devant la loi, il croit que les Shuo accepteront leur couple malgré leurs convictions. Il offrira à sa fiancée un bouquet de lys et elle portera à son doigt la bague de Madeleine ; elle aurait sûrement souhaité qu'il en soit ainsi. Bastien et Vent partiront en voyage de noces en France, à Paris plus précisément. Il trouve cette destination clichée, mais sa charmeuse de vent raffole de ce pays et de son histoire. Ils courront les musées et les cathédrales de la capitale, mangeront des tonnes de pâtisseries, marcheront main dans la main sur le bord de la Seine et danseront toutes les nuits.

Bastien plisse les yeux pour apercevoir la photographie qui pend au rétroviseur de la voiture. Comme un rayon de lune perce les épais nuages sichuanais, il voit les visages souriants de monsieur Park, de sa femme et de son fils. Ils semblent si heureux sur cette image ; Min enlace son épouse tandis que leur garçon prend une pose de superhéros. Ils auraient pu poser pour une publicité n'eut été leurs habits rapiécés. Quelle chance pour le chauffeur d'avoir une telle famille! Bastien comprend mieux pourquoi monsieur Park a accepté de sortir de son territoire de travail. Pour l'argent, bien sûr, mais aussi pour l'aider : il est facile de venir en aide aux autres quand des proches nous entourent. Impossible,

toutefois, d'offrir l'affection que nous n'avons pas reçue au préalable. Bastien ne possède aucune photo de lui et de ses parents. En déménageant à Montréal, il n'a presque rien apporté de sa vie d'avant, à peine un sac de vêtements et quelques-unes de ses bandes dessinées favorites. La bague de sa mère est le seul souvenir qu'il a conservé d'elle. Il la lui avait retirée du doigt le jour de son trépas. Cet anneau avait appartenu à son arrière-grand-mère ; il avait traversé le siècle de génération en génération. Il ornerait magnifiquement la main de la charmeuse de vent le jour de ses noces. Si une fille naît de leur union, elle portera ladite bague à son tour. Bastien et Vent apparaîtront rieurs sur les photographies de leur mariage. Shaosu jouera certainement les photographes amateurs.

*Nous formerons une famille heureuse.*

## SAISIR LE VENT

Dans une galerie d'art contemporain du centre-ville de Montréal, Bastien détaille chaque mouvement de Vent. Vêtue d'une robe ajustée et de talons aiguilles, elle discute avec l'artiste qui expose aujourd'hui ses œuvres les plus récentes, des peintures aux thèmes futuristes. Ici, des arbres métalliques aux feuilles de verre, un labyrinthe de gratte-ciel et un vaisseau spatial en forme de papillon. Là, des robots à l'allure canine, festoyant dans un paysage urbain. Pour pimenter l'atmosphère, le fameux Alex a demandé à ce qu'une musique techno accompagne le lancement de son exposition. Les invités sont tous habillés en blanc et ressemblent aux figurants d'un film de science-fiction. Quelques chevelures teintées en orange, en bleu ou en rouge colorent la foule. En ajoutant de la nudité et du sang, on se serait retrouvé dans l'univers d'Enki Bilal. Dans son habituel t-shirt et jean, Bastien ne se sent pas à sa place. Assis au minibar, il boude en enfilant des vodkas. Il avait d'abord refusé de suivre Vent à cette soirée et avait exigé qu'elle reste auprès de lui.

– Je dois encourager mon ami, avait-elle déclaré. Si tu ne viens pas, j'y vais seule.

Bastien s'était retenu de lui dire que cet Alex accapare beaucoup trop ses temps libres.

– C'est un artiste de génie, répétait-elle sans arrêt à son propos.

Depuis quelques mois, elle passait tous ses week-ends à organiser cette exposition. Si Bastien avait finalement décidé d'assister au lancement, c'était seulement pour surveiller les faits et gestes de son amoureuse.

Elle rit en posant une main dans le dos d'Alex.

Bastien fulmine ; il en a marre de la voir flirter avec cet énergumène en complet. Le peintre lance à Vent un clin d'œil malicieux tandis que Bastien s'approche d'eux et empoigne l'avant-bras de sa copine.

– J'aimerais te parler une minute.

Sans qu'elle puisse répondre, il l'entraîne à l'extérieur de la galerie.

– Revenez vite! s'exclame Alex, tout sourire.

Dehors, l'hiver les mord de ses bourrasques glaciales.

La charmeuse de vent frissonne puisque Bastien ne lui a même pas laissé le temps de récupérer son manteau au vestiaire. Lui ne ressent pas le froid tant sa fureur est grande : ses joues brûlent, sa respiration siffle et sa mâchoire se serre. Quelques flocons de neige tombent sur les cheveux de jais de son amoureuse, qui enroule ses bras autour de ses épaules. Un petit pincement de culpabilité assaille le cœur de Bastien.

– Tu couches avec lui? lui crache-t-il quand même à la figure.

– Mais de quoi tu parles?

– Alex, je suis sûr que tu baisses avec lui. T'arrêtes pas de te pâmer devant lui comme une groupie en chaleur.

Vent fronce les sourcils et hausse le ton :

– Écoute, on a déjà discuté de ça. Ce n'est pas parce que tes anciennes blondes t'ont trompé que je vais faire la même chose.

– Foutaise!

– T'es con, Bastien! Alex est un ami. Et il est gay. Il me félicitait à l'instant d'avoir déniché un si beau copain. Ton supposé rival te trouve pas mal de son goût. C'est moi qui devrais m'inquiéter, pas toi!

Bastien reste stupéfait par ce qu'il vient d'entendre ; ses traits finissent par se détendre tandis que son regard fuit celui de son amoureuse. Ses yeux d'eau trouble et le tremblement de sa lèvre inférieure prouvent sa sincérité. « Elle n'a pas tort, se dit-il. Je suis vraiment un idiot. » Il se reproche d'agir comme un mari jaloux refusant à sa femme d'avoir une vie en dehors de la maison. Mais le vent est insaisissable : il s'échappe entre nos doigts et se pose seulement là où il le souhaite.

– Je suis désolé.

Le visage de Vent s'adoucit.

– Excuse acceptée, soupire-t-elle. C'est vrai, je t'ai négligé ces derniers temps. Mais ce n'est pas une raison pour douter de moi. J'ai le droit de côtoyer d'autres garçons sans que tu sautes aux conclusions.

– T'es quasiment jamais à l'appart, sauf pour y dormir, rechigne Bastien comme un gamin. Et on ne sort presque plus tous les deux.

– Je suis occupée! J'ai les études, le travail et l'exposition à gérer. Tu sais très bien que le lancement d'Alex est mon projet de formation pratique pour l'université.

Bastien avait oublié que la charmeuse de vent lui en avait glissé un mot. Il dessinait quand elle lui en avait parlé.

– Je ne suis pas ta mère, ni ta baby-sitter, continue Vent. Et puis tu passes tout ton temps à la maison. Tu ne vois même plus tes amis. Si tu les fréquentais plus souvent, tu t'ennuierais moins.

– Tu as raison... admet Bastien.

Son amoureuse s'approche de lui et scelle ses lèvres sur les siennes ; ils échangent un baiser tendre qui le rassure. Maintenant que leur dispute est terminée, il se sent minable de l'avoir blessée.



– Bon, on rentre, conclut-elle. Je suis certaine qu’Alex meurt d’envie de discuter avec toi.

Elle ajoute en rigolant :

– Attention, je t’interdis de me tromper avec lui.

## PETITE FLEUR

Bastien crie le prénom de son amoureuse dès qu'une ouverture se crée entre les blocs de ciment. Le silence reste la seule réponse à ses appels. Madame Wangsu estime qu'ils sont rendus au quatrième étage d'un immeuble à logements qui en comptait cinq. Vent se trouvait dans un appartement du troisième quand le séisme a frappé. Plus qu'un plancher la sépare des secours. Mais cette distance représente des tonnes de débris à déplacer. Après quatre heures de recherche, les bras de Bastien tremblent d'avoir soulevé tant de plâtre, de planches et de tiges de métal. La sueur plaque ses cheveux sur son front. Depuis le lever du jour, l'humidité écrasante du Sichuan l'empêche de respirer normalement. Pourtant, la matrone est habillée d'un chandail de laine et d'un jean épais, qu'elle porte depuis quatre jours. Bastien surchauffe dans son t-shirt jauni et son short déchiré ; il rêve de retrouver la température clémente du printemps canadien. Assise sur une poutre à moitié brisée, madame Wangsu lui tend une bouteille d'eau.

– Merci.

Bastien en avale goulûment le contenu ; le liquide apaise sa bouche desséchée et sa gorge brûlante. La matrone s'inquiète pour lui. Elle lui offre la nourriture et les boissons qu'une amie lui a données. Madame Wangsu était partie à l'entreprise de son mari située de l'autre côté de la ville dès qu'ils avaient fini de déjeuner. Le pas lourd, elle était revenue deux heures plus tard sans dire un mot. Dès lors, elle n'a plus insisté pour y retourner. Il n'a pas osé lui demander pourquoi et espère seulement qu'elle n'a pas retrouvé le corps de son époux décédé. Elle semble si fragile, sur le point de sombrer. Bastien la ménage et refuse qu'elle participe aux recherches. De toute façon, elle serait incapable de soulever quoi que

ce soit. Il lui rend la bouteille vide et reprend les fouilles ; il n'arrêtera pas de creuser aujourd'hui.

Soudain, une petite main grisâtre apparaît sous la poussière.

Bastien avale de travers.

Il y a à peine quatre jours, il ne se serait jamais imaginé en train de déterrer les dépouilles des victimes d'un séisme, et encore moins celles d'enfants. Cette paume tournée vers lui doit appartenir à un bambin. Une fois sa stupeur passée, Bastien se jette sur la main et s'empresse de la tenir ; il cherche la chaleur, un mouvement ou un pouls. Les doigts sont raides et froids. Sa tête bascule vers l'avant et son échine se plie. Son front s'appuie contre ses avant-bras, l'horreur l'empêche de se redresser. Ce n'est pas le premier corps qu'il découvre parmi les gravats. Mais il ne se sent pas prêt à y trouver un bébé. Il respire bruyamment pour étouffer le sanglot qui lui monte à la gorge. Pourquoi des êtres humains n'ayant même pas eu le temps de vivre s'éteignent-ils ainsi? Les enfants naissent pour grandir, pas pour mourir. Et en voilà un qui ne connaîtra jamais la chance d'aller à l'école, de tomber amoureux et de se marier. Une existence soufflée par une terre qui a trop tremblé.

– Garçon, que se passe-t-il? s'alarme la matrone.

Elle aperçoit alors la main qui dépasse des débris.

– Oh, c'est Xiao Hua...

Bastien lève les yeux vers madame Wangsu.

– Comment le savez-vous?

Elle couvre son nez d'un mouchoir et s'approche du cadavre ; l'odeur de pourriture court partout dans la ville.

– Seuls mes voisins du dessus, les Tang, avaient une fillette aussi jeune. Elle n'avait que deux ans.

Bastien frissonne en entendant la matrone désigner ces gens au passé. Il détestait que ses amis du secondaire évoquent sa mère dans ces termes-là. En continuant de parler d'elle au présent, il croyait que sa maman ne le quitterait pas définitivement.

– Déterrions ce petit cœur, vous voulez bien?

Bastien acquiesce.

Il creuse autour de la main en prenant soin de ne pas érafler davantage la peau du bébé ; elle est déjà tout écorchée. Madame Wangsu l'aide en récoltant les gravats et en les jetant en bas du monticule. Bastien dégage la tête et les épaules de la petite. Sa chevelure nouée en deux couettes le fait s'imaginer la scène de ce matin-là : celle d'une mère qui coiffe sa fille pour la journée. Les parents de la fillette doivent reposer quelque part dans les décombres. À moins que l'un d'entre eux se soit retrouvé enseveli dans un immeuble à bureaux. Les jambes de Xiao Hua sont coincées sous un bloc de béton. Bastien le soulève à grande peine ; ses muscles se contractent au maximum alors qu'il le pousse. Il sort finalement l'enfant de sa prison de débris et le prend dans ses bras. Il n'ose pas regarder les mollets déchiquetés et sanguinolents qui pendent dans le vide, retenus par des lambeaux de chair. Il remarque ses habits : un ensemble de coton blanc orné d'une pivoine.

Cette fillette portait définitivement bien son prénom de « Petite Fleur ».

La matrone entonne une berceuse ou une prière que Bastien ne connaît pas. Il tient longtemps Xiao Hua contre lui, sans prendre garde à la fin de la chanson. D'un geste à la fois doux et ferme, madame Wangsu s'approprie la minuscule dépouille en lui faisant relâcher sa prise. Elle enroule la fillette dans la couverture thermique et la descend du monticule en interpellant les secouristes.

Bastien reste immobile à contempler ses bras vides.

## LA TRAVERSÉE

Bastien retient son souffle quand il s'élance sur la tyrolienne ; les remous de la rivière grondent sous ses pieds. Un pincement qui frise la crise cardiaque assaille sa poitrine. Ses paupières papillotent devant le danger. Menaçant d'être emportées, ses chaussures frôlent les vagues. Comme un chat hérissé au contact de l'eau, il fléchit les genoux. Puis vient la main salvatrice de monsieur Ping qui empoigne le t-shirt de Bastien. Le Chinois le tire jusqu'à la berge et défait le cordage qui l'encerclait dans un harnais protecteur. Il respire à nouveau une fois que ses jambes encore tremblantes se dégourdissent sur la terre ferme. Sa réaction amuse une jeune fille qui l'observe du coin de l'œil, un grand sourire aux lèvres. Elle ressemble un peu à Vent avec son visage en forme de cœur et ses mimiques moqueuses. Autrefois, ce genre de filles lui donnait envie de faire le pitre, juste pour attirer leur attention. Mais sa timidité l'empêchait de les aborder. Bastien n'avait jamais cessé de regarder les autres filles, même quand il avait commencé à sortir avec sa charmeuse de vent. Mais il avait vite compris qu'aucune ne l'aimerait autant qu'elle.

Sur la rive opposée, monsieur Park le salut une dernière fois avant de reprendre la route. Il retourne auprès de sa femme et de son fils, qui doivent l'attendre impatiemment. Le sac à dos de Bastien lui paraît soudain intransportable. Depuis le début de son voyage en Chine, une personne bienveillante s'est toujours occupée de lui. Wan Yu, Xu, Min se sont tous relayé pour le soutenir dans sa mission de sauvetage. Se trouvant à présent en compagnie d'un groupe de voyageurs qui l'abandonneront tôt ou tard à son sort, Bastien a envie de vomir. Il repense à cet après-midi où, âgé de six ans, il s'était égaré dans la foule après un match des Expos. La panique d'être confronté à un lieu inconnu, la peur d'avoir

été oublié par son père, la colère que ce dernier l'ait perdu de vue pour s'acheter une autre bière, tous ses sentiments l'assaillent à nouveau.

– C'est effrayant de sortir de chez soi, disait Vent quand il lui demandait si elle ne craignait pas qu'il leur arrive malheur pendant leurs futurs voyages. Mais il n'y a rien de plus grisant que de lutter contre ses démons intérieurs. Dans ma vie, j'aimerais faire des choses qui me terrifient. Comme ça, j'aurais vraiment l'impression d'avoir existé.

Quand son papa l'avait retrouvé parmi les partisans, après une heure de recherche, Bastien s'était senti si soulagé et si choyé. Son paternel l'avait engueulé, lui avait saisi le poignet et l'avait traîné jusqu'au stationnement. Mais le gamin qu'il était alors avait compris que, sous cette bourrade, son père manifestait son inquiétude et, donc, son amour. Il pouvait le traiter de « sale p'tit vlimeux », Bastien s'en fichait. Son papa avait sillonné la foule et crié son nom pour le ramener auprès de lui. Ce soir-là, sur le chemin de Magog, son paternel s'était arrêté dans un *truck-stop*. Il lui avait acheté un *Pepsi* et un sac de croustilles *Yum Yum* pour se faire pardonner de s'être emporté contre lui. L'enfance avait été la meilleure période de la vie de Bastien. Son père jouait le rôle d'Hercule et roulait dans une vieille décapotable aussi chouette que la Batmobile. À cette époque, les bouteilles d'alcool ne s'empilaient pas autant sur le comptoir de la cuisine.

Dès que tous les voyageurs sont arrivés sains et saufs sur la berge, monsieur Ping déclare :

– Allons-y!

Avec ses épaules carrées et sa barbe de trois jours, il ressemble à un chef de guerre menant ses soldats au combat. Bastien se demande comment, lorsqu'une tragédie frappe, certains se lèvent pour guider les autres. Ceux qui le connaissent ne diraient jamais de lui qu'il agit comme un *leader*. S'il n'était pas un gagnant, alors on le déclasserait

immédiatement au rang des perdants. Un bédéiste *looser* qui ne dessine et n'écrit rien de publiable. « Aucun compromis entre les deux ? » Dans la vie, Bastien souhaite juste faire de la bande dessinée. Il ne veut ni donner des ordres ni en recevoir. Pourtant, en ce moment, l'expérience de monsieur Ping lui est essentielle. Ce dernier s'approche de lui alors que les autres voyageurs se mettent en marche.

– Jeune homme, dit-il dans un anglais impeccable, je vais vous montrer le chemin que vous devez suivre sur la carte.

Bastien sort les instruments de son sac alors que monsieur Ping lui explique comment les utiliser. Un citadin comme lui n'a jamais appris à se repérer avec une boussole. Une route rejoint presque en ligne droite Dujiangyan, à peine doit-il faire un détour de quelques kilomètres au sud-est.

– Il vaut mieux que vous restiez sur le pavé, conseille monsieur Ping. Les montagnes sont dangereuses pour ceux qui ne les connaissent pas bien.

– Où vous rendez-vous ?

– À Beichuan...

Bastien tressaille à l'évocation de la ville maudite où le temps s'est arrêté ; l'horloge aux aiguilles figées du clocher a fait les manchettes partout dans le monde. Seul ce bâtiment a résisté au séisme ; les autres se sont presque tous effondrés ou ont été ensevelis par les collines environnantes. Les journalistes présents ont déjà confirmé que peu de Beichuanais ont survécu. Quelques chanceux – tout dépend de la façon dont on considère les choses –, qui travaillaient dans des villages voisins, sont revenus chez eux pour y découvrir une vallée de ruines. Leurs proches ont tous péri à 14 h 28, à de rares exceptions près. Une école où étudiaient plus d'un millier d'élèves a disparu sous les roches. Un panier de basket entouré de débris témoigne de jours plus cléments.

– Vous êtes natif de cet endroit?

– Oui, mais seule ma sœur vivait encore dans la région avec son mari et leur fille.

J'étais en voyage d'affaires à Taipei au moment où le tremblement de terre s'est produit. Je suis rentré d'urgence chez moi à Beijing pour essayer d'avoir de leurs nouvelles. Je leur ai téléphoné sans relâche, mais la ligne était hors fonction. Quand j'ai vu les images au journal télévisé, j'ai compris que mes appels n'obtiendraient pas de réponse. Si je me rends là-bas, c'est pour brûler des billets pour qu'ils soient heureux dans leur prochaine vie. Je sais que je ne les retrouverai pas.

Bastien reste sans voix.

Il perçoit le déchirement de monsieur Ping, mais ignore comment le consoler. Ils finissent par se séparer après une poignée de main à l'occidental et des souhaits de réussite. Payer ses respects aux défunts dans un cas et sauver son amoureuse dans l'autre. Monsieur Ping s'éloigne d'un pas de gymnaste en direction du nord tandis que Bastien emprunte le chemin du sud-est. La route sera longue jusqu'à Dujiangyan, maintenant que seul le vent lui tient compagnie.



## LES AMANTS CHENILLES

Bastien avait lu il y a longtemps, dans un recueil de contes asiatiques, un récit intitulé *Les amants papillons* dont nul ne peut identifier avec certitude l'origine. Il semble provenir autant du Japon que de la Chine. Après tout, dans ces deux pays, les amoureux qui ne peuvent pas rester ensemble se donnent traditionnellement la mort. Toutefois, le gouvernement chinois tente de le faire reconnaître auprès de l'UNESCO comme un élément du patrimoine oral du Royaume du Milieu. Il est supposé s'inspirer de la vie de Liang Sanbo et de Zhu Yingtai. Ces deux jeunes gens auraient vécu à l'époque de la dynastie orientale des Jin. Plusieurs chansons, opéras et pièces musicales racontent leur histoire. D'autres l'ont adaptée en films ou en séries télévisées. Certains l'ont chorégraphiée, en la transformant en ballet. Un Français l'a même illustrée en album pour les enfants ; il s'agit de la version de Benjamin Lacombe, que Bastien vient tout juste de s'acheter, époustoufflé par les dessins magnifiques.

Dans ce conte, une adolescente japonaise nommée Naoko s'en va à Kyoto pour y apprendre les bonnes manières. Avec l'aide de sa servante, elle se déguise en garçon et s'enrôle plutôt dans une école exclusivement masculine pour y étudier la littérature. Là, elle rencontre Kamo et ils deviennent amis. La belle ne tarde pas à tomber amoureuse de son compagnon de classe. Rappelée d'urgence à la maison, Naoko laisse un haïku à sa flamme pour lui avouer qu'elle est une fille. Quand il découvre le message, Kamo se rend chez sa douce pour la demander en mariage. Cependant, elle a été promise à un notable de la ville voisine. Son père l'a enfermée dans sa chambre, l'empêchant ainsi de revoir son amoureux. Le cœur brisé, celui-ci rebrousse chemin et meurt peu après. Dévastée par l'annonce du

décès, Naoko exige de se recueillir sur la tombe du jeune homme. Au cimetière, un orage se déclare et un éclair éventre le tombeau de Kamo. L'adolescente se lance à l'intérieur pour le rejoindre dans la mort. Deux papillons s'envolent d'une fêlure de la stèle. Ils symbolisent les amoureux en Chine et au Japon.

Bastien rentre à l'appartement pour y découvrir Vent en train de paqueter ses vêtements et ses livres dans des boîtes.

– Que se passe-t-il?

– Je m'en vais vivre chez Maria, rage-t-elle.

– Mais pourquoi? demande Bastien, affolé.

– Tu le sais très bien.

Il dépose ses achats sur le comptoir et s'approche de son amoureuse.

– J'ignore de quoi tu parles, susurre-t-il pour la calmer. Ma belle, je ne veux pas que tu t'en ailles. Explique-toi.

Elle jette un roman dans un carton pour lui dire :

– C'est l'enfer ces derniers temps. Tu déprimes au lieu de travailler. Tu ne traduis plus, ne dessines plus et n'écris plus. Tu passes tes journées à te plaindre et à écouter la télé. Tu n'es pas fichu de donner un coup de balai ou de laver la vaisselle. Tu dilapides toutes tes économies. Ça fait trois mois que tu payes ta part de loyer en retard. J'en ai marre de tout ramasser derrière toi.

Embarrassé, Bastien se gratte l'arrière de la tête ; il sait que la charmeuse de vent a raison. Mais il voyait plutôt son laisser-aller comme une pause qui lui permettrait de se remettre sur pied. Il se sent si fatigué ces temps-ci que le simple fait de sortir de son lit crispe ses muscles de douleur. Il est devenu un zombie qui erre dans la ville ; il y cherche un passe-temps qui engourdirait son envie de disparaître.

– Je suis désolé, Petit Phénix. Il s'agit d'une mauvaise période. Le dernier refus des Éditions de la Pastèque m'a jeté à terre. J'ignorais que tu souffrais autant de la situation. Je vais faire des efforts pour m'améliorer. Je te promets de redevenir celui que tu as rencontré au Mont-Royal.

Vent pose ses mains sur ses hanches.

– J'ai déjà entendu ça plusieurs fois, répond-elle en balayant ses excuses d'un geste du bras.

– Je t'en prie, murmure Bastien, des trémolos dans la voix. Ne me laisse pas tomber. Tu sais que je ne suis rien sans toi. Je t'aime, ma belle, reste avec moi.

Bastien baisse la tête et courbe le dos comme un enfant qui se repentit après avoir fait une bêtise. Sa charmeuse de vent ne lui résiste jamais longtemps quand il agit ainsi. Certains le traiteraient d'hypocrite, surtout Maria qui ne l'apprécie guère. Seulement, Bastien a perdu tant de gens importants dans sa vie. Une rupture l'achèverait ; plus personne ne le maintiendrait au-dessus des flots. Il finirait par se noyer dans sa solitude et son mal d'être. Vent est sa seule famille ; elle lui a offert le chez-soi qu'il désirait tant. Les traits crispés de son amoureuse s'adoucissent peu à peu ; Bastien la sent fléchir. La charmeuse de vent lâche la boîte qu'elle était en train de remplir. Elle soupire et s'avance vers lui.

– Tu recommences à travailler demain, exige-t-elle en pointant un index menaçant vers lui.

– Oui, chef! s'exclame-t-il en la saluant comme un militaire.

Une moue rieuse apparaît sur ses lèvres ; Vent s'empresse de la masquer de son regard exagérément sévère.

– Soldat Lamoureux, continue-t-elle en embarquant dans le jeu, je vous ordonne de nettoyer l'appartement au grand complet d'ici la fin de la journée.

– Oui, madame!

– Et pendant que vous y êtes, ajoute-t-elle en enroulant ses bras autour du cou de Bastien, embrassez-moi.

Il glisse les doigts sur la joue de son amoureuse, puis dépose un baiser humide sur sa nuque. Elle frémit sous les caresses et sa bouche trouve d'elle-même celle de Bastien. La tendresse qui suit la réconciliation est la plus vibrante de toutes.

– Je vous condamne aussi à me dire que vous m'aimez tous les jours, termine-t-elle à souffle rompu.

– Je t'adore, répond-il en lui pinçant le bout du nez.

Pendant qu'il la serre contre lui, Bastien se remémore l'album de contes qui traîne sur le comptoir. « Nous ne sommes pas encore des amants papillons », pense-t-il. Leur couple est trop fragile ; ils manquent de maturité. Il s'imagine toutefois qu'en vieillissant, les chenilles sortiront de leurs cocons et s'envoleront ensemble vers une existence harmonieuse.

– Je t'ai acheté quelque chose à la librairie.

– Une surprise! s'exclame son amoureuse.

Elle raffole des petits cadeaux qu'il lui rapporte parfois. Il n'attend pas une occasion spéciale pour les lui offrir. Il veut juste lui faire plaisir.

## L'ABANDON

Bastien essuie son front couvert de sueur et de poussière tandis que madame Wangsu lui fait signe de s'asseoir près d'elle. Il a fouillé dans les décombres pendant près de neuf heures et ne s'est arrêté que dix minutes pour manger des nouilles. Même après avoir déterré les parents de Xiao Hua, il n'a pas cessé de creuser. La matrone a confié leurs dépouilles aux secouristes. Elle leur a spécifié qu'ils devraient les incinérer en même temps que leur fille. Que la famille soit réunie dans la mort sous forme de cendre. Les soldats ont hoché la tête et ont adressé un salut reconnaissant à l'étranger pour avoir extirpé les Tang de leur prison. Avec un peu de chance, ils ne se transformeront pas en fantômes. Ils ne hanteront pas éternellement les rues de Dujiangyan. Bastien craint que le Sichuan ne devienne une province de spectres inquiétants.

La respiration sifflante, il s'installe aux côtés de madame Wangsu. Elle lui saisit les mains et verse de l'eau sur ses ampoules ensanglantées. Les recherches des derniers jours ont écorché ses doigts de dessinateur, qu'il soignait avec une obsession de violoniste. Sans gants ni pelle, il s'abîme les bras et le dos à force de soulever des débris. La matrone frictionne ses épaules endolories avec de l'alcool pour leur rendre de la vigueur. Il se sent si épuisé que ses paupières peinent à rester ouvertes. S'il ne tentait pas de secourir Vent, Bastien s'effondrerait dans une tente au centre-ville et dormirait une semaine entière. Quand ils rentreront au Canada, ils prendront de longues vacances.

– Madame Wangsu, demande timidement Bastien, vous ne retournez pas chercher votre mari?

Cette question tourne dans son esprit depuis des heures, mais il n'a pas osé la poser. Si la matrone perd espoir de retrouver son époux, qu'advient-il de la charmeuse de vent? Bastien ne la laissera pas pourrir sous le béton sous prétexte qu'elle a peut-être cessé de respirer. Il ne pourrait jamais se le pardonner. N'a-t-il pas juré à monsieur Shuo de lui ramener sa fille?

Madame Wangsu soupire et explique, la gorge serrée :

– Les soldats refusent désormais de déblayer les bureaux où sont enterrés mon mari et ses collègues. La moitié du bâtiment s'élève encore au-dessus du sol, mais il menace de s'écrouler sur les secouristes. Quand je leur ai annoncé que je fouillerais moi-même les débris, ils m'ont chassée du site. Pour ma propre sécurité, m'ont-ils dit.

– Monsieur Wangsu ne survivra pas bien longtemps s'il reste sous terre! s'exclame Bastien sur un ton accusateur.

Il reproche à la matrone de baisser les bras alors qu'elle avait promis de lutter jusqu'à ses retrouvailles avec son fils et son époux. Le décès de Lei a-t-il anesthésié sa volonté? Même s'il comprend la résignation de madame Wangsu, Bastien ne peut l'accepter. Il se sent trahi par celle qu'il considère comme sa seule alliée.

– Peut-être aurais-je dû insister pour que les soldats poursuivent les recherches? se demande-t-elle, la voix embrumée par la lassitude. Mais je ne le pouvais pas. Les mères de ces jeunes hommes ne me pardonneront pas s'ils se blessent ou meurent pour secourir de vieux travailleurs. Mon mari avait plus de trente-cinq ans quand nous nous sommes unis. Il a vécu plusieurs décennies. Son voyage terrestre est à présent terminé. Enfin, jusqu'à ce que son esprit renaisse. J'espère avoir la chance de le rencontrer à nouveau dans ma prochaine vie.

« La réincarnation, se dit Bastien, quel concept trompeur! Elle nous laisse croire que nos proches ne sont pas vraiment décédés alors que nous ne les reverrons jamais. » À la suite du décès de sa mère, il est devenu athée et s'est fermé à toutes croyances. Quand il était petit, sa maman le traînait à la messe tous les dimanches. L'Église Saint-Jean Bosco, avec son toit pointu et ses vitraux colorés, l'impressionnait énormément. Avec ses copains du primaire, il escaladait souvent le muret séparant le clocher des appartements du curé. L'hiver, les écoliers s'amusaient à sauter dans la neige deux mètres plus bas ; ils en avaient le souffle coupé. Madeleine murmurait à Bastien que les anges veillaient sur lui chaque fois qu'elle le bordait pour la nuit. Mais il n'avait jamais compris pourquoi une sainte comme sa mère avait pu être rongée par le cancer, tandis que son ivrogne de père profitait d'une bonne santé malgré ses excès. Après les funérailles de sa maman, il n'avait plus jamais remis les pieds dans une église.

– Madame Wangsu, se choque-t-il, comment pouvez-vous vous résigner?

– Parce que je n'ai pas le choix, répond-elle, piquée à vif. Détrompe-toi, garçon. J'adorais mon mari et l'idée de ne pas pouvoir apaiser son esprit m'est insupportable. Je crains que ses ancêtres ne viennent me le reprocher. Mais une telle tragédie me dépasse. J'ignore ce que je devrais faire...

La matrone renifle avant de poursuivre :

– Si je me morfonds, j'ai peur que mon époux s'attache à ce monde pour ne pas me quitter. Mais je souhaite qu'il rejoigne notre fils au Paradis de l'ouest.

– Mais monsieur Wangsu n'est peut-être pas mort! s'indigne Bastien.

– Garçon, quatre jours ont passé depuis le séisme! Qui pourrait survivre aussi longtemps sous terre sans eau et sans nourriture? Et qui sait si mon mari n'a pas été asphyxié ou tué par les débris?

– Je suis certain que Vent est toujours vivante, bégaye Bastien, qui s’apprête à éclater en sanglots.

La matrone lève vers lui un regard plein de pitié.

– Tu as raison, le rassure-t-elle en lui frottant le dos.

Son ton s’est adouci, comme si elle s’adressait à un enfant.

– Ma nièce attend que tu la secoues, ajoute-t-elle. Tu ne dois pas la décevoir.

Madame Wangsu entonne un chant dont Bastien perçoit la tristesse de la mélodie et des paroles. Une chanson d’amour où les amants meurent trop jeunes. Une histoire dont il se moquerait normalement en la qualifiant de « quétaine ». En sécurité au Canada, il ne se serait jamais imaginé vivre une telle tragédie. Le rôle de l’amoureux désespéré ne lui plaît pas du tout. Il fixe le sol pour cacher sa peine et se mord la langue pour détourner la douleur. Après de longues minutes à ravalier les larmes qu’il refuse de laisser couler, Bastien affronte l’horizon qui s’assombrit à nouveau. La Terre aspire lentement le soleil tandis que la lune réapparaît dans les cieux.

Vent se tient tout près de Bastien.

Après avoir fait tinter son bracelet avec ses ongles et replacé ses cheveux derrière ses oreilles, elle se met à genoux devant lui. Elle fronce les sourcils et une moue désolée se dessine sur sa bouche. Maintenant qu’il est habitué à ce genre d’hallucination ou d’apparition, Bastien ne s’étonne plus de la voir tendre le bras vers lui. Son amoureuse lui touche presque la joue, comme si elle souhaitait le consoler. Ses prunelles autrefois noires sont devenues grises. Ses cils battent aussi doucement que les ailes d’un papillon. Ses lèvres murmurent des mots qu’il ne parvient pas à déchiffrer.

*Tu me remercies d’être venue te chercher?*



Elle se redresse soudain et recule de trois pas sans le quitter des yeux. Avant qu'il ait le temps de faire un geste ou de dire quoi que ce soit, elle disparaît.

*Tu m'as pardonné, Vent?*

## VERS DUJIANGYAN

Monsieur Ping a conseillé à Bastien de rester sur le pavé pour se rendre jusqu'à Dujiangyan puisque les montagnes représentent un réel danger pour les non-initiés. « Où se trouve la route ? » se demande-t-il après deux heures de marche. Devant lui se dresse une terre boueuse où l'asphalte s'est soulevé ou a disparu sous les collines environnantes. Le terrain s'est effondré en de si nombreux endroits que Bastien n'a aucun autre choix : il doit s'engager dans la jungle, malgré les serpents qui y rampent. Il regarde constamment sa boussole pour s'assurer qu'il ne s'écarte pas de son chemin. Bien que la ville où réside la tante de son amoureuse soit considérée comme petite par les gens du coin, sa population dépasse celle de Québec. « Je ne peux quand même pas passer à côté d'une agglomération aussi importante », se rassure Bastien alors qu'il essuie les gouttes de pluie sur la carte. Il replie le papier détrempé et le met dans sa poche en espérant que les lignes ne s'y estomperont pas. Il se fraie une route à travers les arbres et les lianes. L'averse transforme le flanc de la montagne en une immense glissoire. Bastien trébuche plusieurs fois ; il tache son pantalon, déchire son t-shirt et s'égratigne la peau. Il s'agrippe aux branches et aux racines pour progresser dans sa montée.

Rendu au sommet, il aperçoit les nombreux monts qui parsèment le chemin à venir. Il reste tant d'heures de marche avant d'arriver à destination! Bastien sort de son sac une gourde contenant le thé qu'il a préparé très tôt en matinée. Le liquide tiède réchauffe son corps engourdi par la pluie. Il s'assoit sous un arbre, retire ses chaussures et frotte ses pieds gercés par l'humidité. Des ampoules violacées se sont formées sous chacun de ses orteils. Il

grimace lorsqu'elles explosent sous le pincement de ses ongles. Tant pis si ses blessures s'infectent! Ces boursouflures l'empêchaient d'avancer aussi vite qu'il le souhaitait.

La descente s'avère plus difficile que la montée ; Bastien tombe presque d'une falaise. Malgré ses précautions, il chute sans arrêt et se retient de justesse aux racines et aux branches. Comme la randonnée en forêt n'est pas l'une de ses activités habituelles, il ressent rapidement un élanement dans ses cuisses et son fessier. Essoufflé par tout cet exercice, il constate avec désespoir que son pas ralentit.



Après avoir dévoré un sac de fruits séchés, Bastien s'arrête à un ruisseau qui traverse une vallée pour y plonger sa gourde. La réserve empaquetée par madame Li s'est vite tarie puisqu'il l'a partagée avec les autres voyageurs. Il préfère boire une eau polluée plutôt que de se rabattre sur des boissons énergisantes qui augmenteront sa soif et lui donneront au final la nausée. Dans son état de fatigue actuel, Bastien craint que son rythme cardiaque s'affole jusqu'à l'évanouissement s'il consomme un tel poison. Il remplit une à une les bouteilles sans prêter attention aux alentours.

« Maudite pluie ! », peste-t-il en chassant une mèche de son front fiévreux. À force de sortir la carte de sa poche toutes les demi-heures, il l'a transformée en pâte à papier. Sans ce guide de la région, la boussole manque de précision quant à la route à suivre. Même s'il marche dans la bonne direction, Bastien risque de passer à côté de Dujiangyan. Comment trouvera-t-il la ville où réside son amoureuse à travers toutes ces montagnes et ces rivières? Déjà que sa vision se brouille à mesure qu'il avance vers l'ouest.

Des gémissements s'élèvent alors dans la jungle.

La salive de Bastien reste au travers de sa gorge et ses doigts échappent dans l'eau le contenant qu'il tenait à la main. Il cesse de respirer pendant de longues secondes. Il regarde autour de lui à la recherche de réfugiés ou d'animaux fuyants les terres dévastées. Des images de bêtes carnivores envahissent son esprit. « Vais-je avoir parcouru tout ce chemin pour me faire manger par l'un des derniers tigres sauvages du pays ? » Rien n'apparaît entre les fourrés, mais les plaintes s'intensifient. « C'est sûrement le vent », tente-t-il de se rassurer. « Ou alors c'est la fièvre qui me fait délirer. » Il rattrape sa gourde qui a dérivé quelques mètres plus bas. Quand il s'accroupit pour la ramasser, Bastien entrevoit une vieille femme dans le reflet de l'eau. De l'autre côté du ruisseau, elle le scrute de ses orbites vides.

Épouvanté par cette vision, les genoux de Bastien s'entrechoquent sous l'effet de la panique. Il se relève lentement, comme si un mouvement brusque de sa part encouragerait la dame grise – elle semble recouverte d'argile – à lui jeter un sort. Aucun vêtement ne cache la nudité de la vieille femme ; son corps est ridé et décharné comme une pomme pourrie. Sa chevelure hirsute masque la moitié de son visage. Ses ongles, telles des griffes, s'allongent sur plusieurs centimètres.

– Madame, balbutie Bastien. C'est le tremblement de terre qui vous a mise dans cet état?

D'un sourire, elle dévoile deux lignes de dents jaunes et acérées.

Les doigts de Bastien s'agrippent à sa gourde. Il cherche en vain une coutume chinoise qui expliquerait cette dentition pointue. D'ailleurs, comment cette dame a-t-elle perdu ses yeux? À cause d'un accident de travail dans une usine mal entretenue ou d'une torture inhumaine de la période maoïste? Dans les deux cas, Bastien n'ose pas imaginer la

douleur provoquée par la perte des globes oculaires. Il attend une réponse de la vieille femme, mais elle garde le silence. Un rictus déforme sa bouche de chair noircie, comme cancéreuse. « Peut-être a-t-elle perdu la raison ? », se dit-il en se remémorant sa propre torpeur lorsque sa mère est décédée. Rien d'étonnant à ce que les victimes d'un séisme divaguent. Le chagrin ravage souvent les facultés de penser et d'agir.

– Grand-mère, avez-vous besoin d'aide? J'ai des biscuits dans mon sac, si vous avez faim.

Elle oscille la tête en ricanant.

– Sauriez-vous où se trouver Dujiangyan ? désespère-t-il d'une voix tremblante.

La dame étend son bras noueux en direction de l'est.

Bastien se tourne vers l'orient ; seule une jungle touffue envahit son champ de vision, une forêt où les cris deviennent des hurlements sanguinaires, comme si une armée se précipitait vers lui. Effrayé, Bastien s'accroupit et enfouie son visage entre ses genoux. Il espère que les soldats furieux oublient sa présence.

Peu à peu, les râlements faiblissent.

Au moment où il rouvre les yeux, Bastien se rend compte que la vieille femme a disparu. Il n'ose plus bouger, de peur qu'elle réapparaisse sous son nez pour l'étrangler. Raides comme du bambou, ses jambes peinent à le relever. « Ce n'était qu'une hallucination », se répète Bastien en se frottant les paupières. Il ramasse précipitamment son bagage et reprend sa course. Il préfère s'éloigner le plus rapidement possible de cet endroit.

Mais il se dirige à présent vers l'est.

## 风风风

Bastien entend le grondement du système d'irrigation de Dujiangyan avant même d'apercevoir les premiers bâtiments. Au lieu de l'accueillir, l'eau rugissante lui rappelle la centrale hydroélectrique de Magog près de laquelle il a failli se noyer. À l'âge de huit ans, il avait quitté la piste cyclable pour grimper à un arbre puisque ses amis l'en avaient mis au défi. Presque couchée, une branche cherchait à atteindre l'eau de la rivière en contrebas. Bastien devait y marcher en équilibre ou manger de la terre. Plutôt que de jouer à « Vérité et conséquence », les garçons s'amusaient à « Conséquence et conséquence ». Il avait préféré se transformer en acrobate pour impressionner ses copains. Il était tombé à l'eau et avait été emporté par la crue printanière. Le cœur serré, Bastien avait coulé en se disant que la noirceur et le froid allaient l'engloutir. Si un cycliste n'était pas passé par là et ne s'était pas porté à son secours, il aurait culbuté dans la chute du barrage. Comme ses parents l'avaient grondé en venant le chercher à l'hôpital !

Les remous dujiangyanais le font frissonner.

Après plus de six heures de marche, Bastien titube jusqu'à un rocher où il s'assoit en se frottant les reins. Son dos s'est courbé après qu'il a longuement transporté son sac de plusieurs kilos. Quelques toitures endommagées pointent à travers les feuilles des arbres en contrebas. Plus qu'une montagne à descendre avant d'arriver en ville. Il approche de son but ; Vent doit l'attendre quelque part. Dès qu'il l'aura retrouvée, Bastien la serrera dans ses bras et ne la lâchera plus. Il anticipe de sentir la douceur de sa peau et de ses cheveux. Ils sont séparés depuis à peine trois semaines, mais il n'arrive plus à se remémorer l'odeur de son amoureuse. « Un parfum de fleurs ou d'agrumes ? », s'interroge-t-il. Il lui achète

pourtant le même flacon hors de prix à chacun de ses anniversaires. Il lui tarde de lui poser mille questions. Bastien l'a si négligée cette dernière année qu'il a l'impression de ne plus la connaître. À l'avenir, il se promet de discuter avec elle au lieu de passer tout son temps à dessiner.

Il se relève péniblement et se remet en marche.

## JADE IRRÉPARABLE

Le lendemain de la dispute pendant laquelle le bracelet de jade a été brisé, Bastien se réveille seul dans le lit. Les draps sont restés glacés à l'endroit où Vent s'allonge normalement. La pluie bat violemment contre la vitre de la chambre, troublant le silence de la matinée. Il se tourne pour regarder l'heure : le cadran indique 7 h 38. Comme Panthère miaule dans la cuisine, il se lève en grommelant pour la nourrir. Son amoureuse n'est pas venue le rejoindre cette nuit malgré ses nombreuses excuses et sa promesse de lui acheter un nouveau bijou pour remplacer l'ancien.

– Il est irremplaçable, a-t-elle déclaré en s'enfermant dans la salle de bain.

Recouverte d'une couverture de laine, la charmeuse de vent dort sur le divan. Son sommeil est agité de cauchemars ; elle roule d'un côté et de l'autre. Il n'ose pas s'approcher d'elle par peur de l'éveiller. Bastien verse de la nourriture pour chat dans un bol et flatte Panthère, qui avale déjà goulûment ses croquettes. Il démarre la cafetière, beurre deux tranches de pain et s'assoit à la table. Il regarde son déjeuner avec dégoût et repousse finalement son assiette loin de lui. Il prend sa tête entre ses mains en jetant un coup d'œil au visage tourmenté de sa copine. « Je vais la perdre », se dit-il avec désespoir. Elle sait qu'il a projeté le manuscrit sur le bijou avec l'intention de la blesser. Voilà la raison pour laquelle elle a refusé de lui pardonner malgré ses allégations d'innocence. Ce bracelet représentait tant pour elle : son pays natal, ses ancêtres et sa grand-mère adorée. Bastien ignore pourquoi il a cassé le bijou, mais il comprend à quel point son geste était cruel. Voulait-il se venger des commentaires négatifs de Vent? Si oui, il craint d'être devenu un lâche qui passe sa frustration sur ceux qui l'entourent.



– T’es debout? constate son amoureuse d’une voix brisée.

Bastien relève la tête et croise les prunelles sombres de la charmeuse de vent. Ses yeux sont injectés de sang et ses cheveux en désordre. Assise sur le divan, elle plie la couverture qui la recouvrait et secoue son oreiller.

– Oui, répond-il simplement en baissant le regard.

Bastien croyait avoir le temps de préparer un plaidoyer ; il souhaite la convaincre de rester auprès de lui. Il est prêt à s’amender et à exaucer tous ses souhaits. Il lui a sorti ce genre d’excuse à de nombreuses reprises, mais il s’y appliquera vraiment cette fois. Il ouvre la bouche pour implorer son pardon, mais son amoureuse l’interrompt.

– Je ne veux entendre aucun de tes prétextes, ordonne-t-elle d’un ton sans réplique. Aujourd’hui, c’est moi qui parle.

Déstabilisé par ces propos qui lui font craindre le pire, Bastien avale de travers. Il finit néanmoins par acquiescer à la demande.

– J’en ai marre, commence-t-elle en soupirant. Cette dernière année, tu es devenu impatient et colérique. Je ne te reconnais plus. Où est passé l’homme timide et maladroit que j’ai rencontré? Celui qui prenait du plaisir à dessiner et à écrire. T’es si obsédé par la publication que tu as perdu ta sincérité. Sans elle, ton travail ne vaut plus rien. J’ai tout fait pour t’aider, mais tu me repousses comme si j’étais une idiote. Tu ne t’intéresses plus à mes projets ni à mes rêves. Si nous ne nous soutenons pas mutuellement, nous n’avons plus aucune raison d’être ensemble. Ça fait des mois que tu ne m’envoies que des piques. Celui que j’aimais prenait soin de moi, tandis que toi, tu brises volontairement mon trésor le plus précieux. Et tu souhaites que je t’excuse encore? Pas question!

– Mais...

– Tais-toi!

Ses lèvres pincées et son menton relevé trahissent une irritation digne de l'impératrice Cixi.

– J'aimerais que nous cessions de nous voir pour un temps, continue-t-elle, la voix lasse et légèrement tremblante. Je ne veux plus que tu viennes avec moi en Chine. Je vais partir seule me reposer chez ma tante. Cette séparation me permettra d'y voir plus clair. Quand je reviendrai, nous rediscuterons de tout cela.

– Tu me quittes ? demande-t-il sur un ton affolé.

– J'en sais rien, a-t-elle répondu en haussant les épaules. J'ai besoin de réfléchir.

Soufflé par cette annonce, Bastien s'incline devant la tristesse courroucée de la charmeuse de vent. Il ressemble à un général accusé d'avoir failli au combat et d'avoir causé la perte de son pays. Son dégoût de lui-même et la honte engendrée par sa couardise l'accableront jusqu'à la fin de ses jours. Il sera maudit pour avoir ruiné le bonheur de sa vie. À moins qu'il ne trouve la rédemption en se faisant pardonner par celle qu'il aime. Dire qu'il y a dix jours, Bastien et Vent discutaient encore de leur itinéraire en sol chinois. « Si seulement je n'avais pas cassé le bracelet, regrette-t-il intérieurement, peut-être que nous n'en serions pas là. »

Mais un morceau de jade brisé ne se répare pas.

## LE VENT SOUFFLE EN TOI

Tandis qu'il déloge un à un les débris de l'immeuble, Bastien aperçoit un fil couleur rubis. Coincé entre deux blocs de béton, il s'élève dans le ciel jusqu'au firmament. La lueur du soleil couchant se reflète sur le cordon, lui donnant une allure métallique. Un frisson prémonitoire saisit Bastien et se propage dans chacune de ses vertèbres. Il titube jusqu'à l'endroit où se trouve l'attache. Il se tourne vers madame Wangsu pour lui demander si elle la distingue ou pas. S'agit-il d'une autre de ses hallucinations? Il se rappelle alors que la matrone s'en est allée rendre hommage à son fils et à son mari. Les funérailles durent trois jours dans le Royaume du Milieu. Elle est retournée au bûcher de Lei pour prier et allumer des bâtons d'encens. Au début, elle refusait de quitter Bastien jusqu'à ce qu'il retrouve Vent. Comme la noirceur approchait et qu'elle n'avait pas rempli les rites d'usages, madame Wangsu est partie en lui promettant de revenir rapidement. Elle a emporté avec elle quelques biens ayant appartenu à son garçon et à son époux. Bastien les avait déblayés plus tôt des gravats.

– Je dois brûler ces objets pour qu'ils suivent les miens dans l'autre monde, a-t-elle expliqué sur un ton désolé. Si j'attends plus longtemps, leurs esprits disparaîtront.

Bastien a grogné une réponse inintelligible ; le fait qu'il ait déterré des chaussures de basket et des romans aux couvertures racornis, mais pas son amoureuse, l'enrage. Vent doit pourtant se trouver là, tout près. Il s'époumone à crier le prénom de la charmeuse de vent, mais sa voix ressemble au chant d'un oiseau aux cordes vocales tranchées. Seuls des sons étouffés sortent de sa bouche.

Bastien se débarrasse frénétiquement des blocs de béton qui dégringolent du tas des débris. Il creuse à pleines poignées la poussière entourant le fil. Bien que visible, le cordon reste immatériel ; ses doigts n'arrivent pas à le saisir. Une pièce de bois de forme circulaire, fendue en de nombreux endroits, apparaît à travers les bouts de plâtre. « Il s'agit probablement de la table de la cuisine », se dit Bastien alors qu'il tente d'en casser les planches pour la retirer plus aisément. L'attache la traverse en son centre, lui indiquant, il en est convaincu, le chemin pour retrouver son amoureuse. « Se réfugier sous un meuble, pense-t-il le cœur battant, voilà un geste qu'elle aurait pu poser pour se protéger de la chute des gravats. » La table craque tandis qu'il en jette des morceaux par-dessus son épaule.

– Vent, s'exclame-t-il de sa voix brisée par le labeur, tu m'entends?

Bastien finit par dégager le meuble en le hissant de toutes ses forces ; la table bascule sur le côté, laissant à découvert ce qui se trouve en dessous. L'image d'une jeune femme couchée sur le ventre se grave progressivement dans l'esprit de Bastien. Il aperçoit d'abord les cheveux noués en une queue de cheval. Leur couleur d'encre transparait malgré la poussière qui les recouvre. La Chinoise est vêtue d'un short brun et d'un chemisier beige ; ses vêtements sont déchirés à de nombreux endroits. Ses bras aux os fracturés gisent près de sa tête. Ses jambes tachetées d'ecchymoses sont recourbées près de son torse. Sa peau s'est colorée de gris, comme celle de Lei et de Xiao Hua. Tant qu'il n'aura pas regardé le visage de la morte, Bastien refuse de reconnaître son amoureuse. Il retient sa respiration en lui saisissant les épaules.

– Non! gémit-il en la retournant.

Bastien a dessiné Vent si souvent qu'il connaît par cœur chacun de ses traits : ses yeux en demi-lune, son nez large et ses lèvres de poupée de porcelaine. Chaque détail concorde avec la jeune femme qu'il vient de déterrer. Sauf que son Petit phénix semblait

prête à s'envoler dès qu'elle agitait les mains. Elles sont à présent inertes et tordues. Aucun souffle ne soulève la poitrine de son amoureuse. Ses bras rigides n'ont donné aucun signe de vie lorsqu'il l'a allongée sur le dos. Ses paupières sont scellées pour l'éternité. Épouvanté, Bastien s'éloigne du corps en hurlant son désespoir. Il regrette de ne pas avoir empêché sa charmeuse de vent de partir, de ne pas avoir voyagé avec elle comme ils se l'étaient promis, de ne pas être décédé en même temps qu'elle... Il tombe à genoux alors qu'une crampe aiguë lui transperce le thorax. Il enfonce ses ongles dans ses joues et les strie de longues griffures. Sa respiration sifflante se transforme en râlements. Ses larmes le rendent aveugle. Il vomit son dernier repas pendant qu'une migraine lui mitraille les tempes.

Bastien voudrait nier les faits, se dire qu'il a confondu son amoureuse avec une autre. Une personne si jeune et enjouée que Vent ne peut pas mourir. Une fille qui dévore des biscuits chocolatés au milieu de la nuit mérite de vivre jusqu'à cent ans. Quelle grand-mère gâteau elle aurait faite! Un avenir lumineux se dessinait devant chacun de ses pas. Qui aurait pu refuser quoi que ce soit à une aussi jolie frimousse? Avec une détermination comme la sienne, la charmeuse de vent serait sûrement devenue une conservatrice de renom ou une critique d'art réputée. Elle aurait fini par le quitter, déménager en France et travailler au Louvre. Un peintre serait tombé amoureux d'elle et lui aurait offert des toiles magnifiques. Cet artiste l'aurait chérie comme Bastien n'a pas été en mesure de le faire. Voilà le genre de vie qu'elle aurait dû connaître. Pas une existence qui s'achève à vingt-deux ans dans un tremblement de terre. A-t-elle souffert longtemps sous les débris avant d'être asphyxiée? A-t-elle été tuée sur le coup? Ces questions risquent de le hanter jusqu'à la fin de ses jours.

Bastien s'essuie la bouche et se relève péniblement ; ses bras et ses jambes tremblent lorsqu'il se remet sur ses pieds. D'un pas incertain, il s'approche à nouveau de

son amoureuse. Il s'assoit près d'elle et contemple son visage de Belle au bois dormant. Ses traits n'ont miraculeusement pas été déformés par son trépas. La poussière rend ses cheveux crépus ; elle en tirait une grande fierté et en prenait soin à renfort de lotions capillaires. Bastien les lisse pour leur redonner leur éclat originel. Il sanglote :

– Pourquoi tu m'as pas attendu, Vent? Je venais te secourir. T'avais pas le droit de partir comme ça. Pas après tout ce que j'ai fait pour te retrouver.

Doit-il abandonner l'idée d'étreindre sa charmeuse de vent? Ne plus sentir la chaleur de son corps contre le sien? Se résoudre à ne plus jamais entendre son rire? Ne plus voir des étincelles taquines illuminées ses yeux? Bastien enlève son t-shirt et l'utilise pour nettoyer le masque de poussière qui la fait ressembler à une Geisha.

– Je suis désolé, Petit Phénix. Je n'ai pas réussi à t'aimer autant que tu l'aurais mérité. Je n'aurais pas dû te retenir à tout prix. Aurais-tu été plus heureuse sans moi? Je t'en prie, pardonne-moi.

Bastien prend la main glacée de son amoureuse dans la sienne ; il remarque alors le cordon écarlate noué à l'auriculaire de la charmeuse de vent. Au lieu de flotter dans le ciel, l'autre extrémité du lien est désormais attachée au doigt de Bastien.

– Le fil rouge! s'exclame-t-il, la voix pleine de regrets. Vent, tu avais raison. Il existe réellement. J'avais tort de ne pas y croire. Mais pourquoi le vois-je seulement maintenant? Il est beaucoup trop tard.

La brise caresse les cheveux de Bastien.

– Le vent souffle en toi, disait son amoureuse pour le réconforter lorsqu'il craignait de la perdre au début de leur relation. Il ne te quittera jamais.

Bastien s'allonge au côté de la charmeuse de vent ; il dépose la tête au creux de l'épaule de son amoureuse et une main sur son sein. Son cœur reste muet malgré les doigts

qui tâtent sa poitrine à la recherche d'un pouls. Bastien a espéré tout le long du chemin que Vent avait échappé à la catastrophe. Certaines personnes sont bénies par les dieux. Son Petit Phénix faisait partie de ces gens sur lesquels le mal n'avait aucune emprise. Elle était certainement en train de soigner les blessés avec le sang froid qui la caractérisait. Née l'année du tigre, elle faisait toujours preuve de bravoure lorsque tout allait pour le pire.

Bastien a-t-il manqué d'intuition?

Au moment où madame Wangsu lui a annoncé que sa nièce se trouvait sous les décombres, Bastien a compris au fond de lui qu'il ne sauverait pas son amoureuse. Comme tant d'autres, elle est morte étouffée sous des tonnes de débris. Cette pensée, il l'avait vite chassée de son esprit. Vivre sans sa charmeuse de vent lui semblait intolérable. Comment affronter une réalité où Vent n'existe plus? Ils n'auront jamais eu la chance de se changer en papillons. Pourtant, Bastien sentait qu'ils étaient sur le point de sortir de leur cocon. Épuisé par le chagrin, il ferme les yeux en serrant la dépouille de son amoureuse contre lui.

Une lune rouge les observe.

风风风

– Garçon? appelle madame Wangsu.

Ignorant combien de temps il a dormi, Bastien se réveille en sursaut en cherchant son amoureuse du regard. Elle se trouve à son côté, le visage blême et les lèvres vermeilles. Du sang s'est écoulé de sa bouche depuis qu'il l'a retirée des décombres ; une blessure interne s'est sûrement ouverte quand il a changé sa position. Il essuie le filet écarlate sur le menton de la charmeuse de vent pour que la mort n'entache pas sa beauté. Il enserre sa

prise autour des épaules de Vent et dépose un baiser dans son cou. Maintenant qu'il l'a retrouvée, Bastien a perdu toute envie de se relever, de voyager jusqu'à Shanghai et de rentrer au Canada. Sa promesse de retourner à Xi'an auprès des Li lui semble futile puisqu'il ne pourra pas leur présenter son amoureuse.

« Je veux rester auprès d'elle », se dit-il en enfouissant son visage contre le sien. La charmeuse de vent avait forcé son copain à visionner *The Lovers*, après qu'il lui avait offert le conte de Benjamin Lacombe. « Devenons des papillons qui s'envoleront au-dessus de milliers de montagnes », dit Zhu Yingtai avant de sombrer dans la tombe de Liang Shanbo. Mais Bastien ne rejoindra pas la personne qu'il aime dans l'au-delà. Pas tout de suite, en tout cas. « Vent serait furieuse si je m'enlevais la vie », pense-t-il. « Elle souhaite sûrement que je vive pour deux, en sa mémoire. »

La matrone pose une main sur le dos de Bastien.

– Lève-toi, ordonne-t-elle doucement. Tu dois la laisser reposer en paix.

– Non! refuse-t-il en s'agrippant à Vent.

Après une si longue route, il ne supporte pas l'idée de se séparer de sa charmeuse de vent à nouveau.

– Tu as tenu la promesse que tu m'avais faite, continue madame Wangsu en caressant la chevelure de Bastien. Je te remercie d'avoir retrouvé ma nièce. Je suis sûre qu'elle est comblée que tu aies sauvé sa dépouille des gravats. Nous allons pouvoir accompagner son esprit comme il se doit. Malgré ce drame, je suis heureuse, garçon. Bouddha m'a enlevé ma famille, mais il t'a envoyé à moi. Tu es digne d'être mon fils à présent. Relève-toi que je t'embrasse.

Bastien se détache petit à petit de son amoureuse, sans pour autant lui lâcher la main. Il se retourne vers la matrone aux joues couvertes de poussière. Le mot « fils » résonne en



lui comme la berceuse que lui chantait sa mère lorsqu'elle le bordait pour la nuit. Ses épaules s'abaissent de soulagement tandis qu'un sanglot lui noue la gorge. Agenouillée près de lui, madame Wangsu lui destine un sourire reconnaissant. Mais la lampe de poche qui éclaire son visage révèle aussi ses yeux embués par le chagrin. Ils ont tous les deux perdu ce qui leur était le plus précieux.

– Mama! pleure-t-il en la serrant contre lui.

Les bras charnus de madame Wangsu l'entourent de leur amour maternel.

## PARAPENTE

Au sommet du mont Sainte-Anne, Bastien observe les arbres aux feuilles à peine écloses de leurs bourgeons, les conifères toujours dodus et le Saint-Laurent aux eaux profondes. Son manteau le protège de la brise printanière encore froide à cette période de l'année, surtout à une telle hauteur. Heureusement que le soleil de l'après-midi réchauffe son visage et ses mains. Il recule de l'extrémité de la falaise, sort le parapente de son sac et étend la toile sur le sol. Ses doigts tremblent quand il vérifie l'état des élévateurs et des suspentes. Il s'assure également que la pochette ventrale installée par-dessus son *North Face* reste à la portée de sa poigne. Ce vol sera son premier en solo, après un entraînement où il était accompagné d'un instructeur. Un frein serré dans sa paume, Bastien se cale dans la sellette et s'avance vers la pente. Il tire le bord d'attaque ; l'aile se gonfle à mesure qu'elle s'élève. Une fois que la voile se trouve au-dessus de lui, il examine si elle est bien déployée. Les jambes molles, il observe une nouvelle fois le dénivelé en contrebas. En se mordant la lèvre, il commence à courir en direction de la falaise, puis s'envole dans les nuages.

Un long pincement au cœur l'empêche de respirer quand ses pieds quittent le sol. Bastien n'a pas appris à piloter un parapente par plaisir ; si certains adorent les sensations fortes et les sports extrêmes, lui les éviterait le plus souvent possible. Mais monsieur Shuo lui a donné une tâche et il ne peut l'accomplir qu'avec l'aide de cet engin.

– Tu sais pourquoi les cerfs-volants peuvent conquérir le ciel? lui avait demandé son amoureuse alors que l'un d'entre eux dansait sous la guidance de sa main. Ce n'est pas parce qu'ils volent librement, mais parce qu'ils sont retenus par une attache. Ils sont

heureux, car ils ont un endroit où revenir. Sans cela, ils erreraient sans but et leur envolée n'aurait aucun sens.

*Tu vois, Vent?*

*C'est moi le cerf-volant aujourd'hui.*

Il y a déjà un an jour pour jour que la charmeuse de vent est décédée dans le tremblement de terre du Sichuan. Près de cent mille personnes ont perdu la vie ce 12 mai 2008 et près de quatre cents milles ont été blessés. Bon nombre des victimes étaient des écoliers. Plusieurs familles endeuillées ont porté plainte contre le gouvernement chinois pour avoir mal bâti les établissements scolaires, surnommées les « écoles en tofu » depuis la catastrophe. Partout à travers la province, elles se sont effondrées alors que les bâtiments voisins sont demeurés intacts malgré les violentes secousses. L'activiste Huang Qi, qui était chargé de l'affaire, a été emprisonné par les autorités pour cause de possession illégale de secrets d'État et n'a pas été revu depuis le 10 juin. Nul ne sait ce qui est advenu de lui. « Est-ce que Vent, Lei et monsieur Wangsu auraient survécu si les immeubles où ils se trouvaient avaient été mieux construits? », se demande Bastien. Tant de questions resteront sans réponse pour ceux qui ont perdu des proches dans ce sinistre. Il ouvre la fermeture éclair de sa pochette ventrale. Sans lâcher les cordes qui lui permettent de diriger le parapente, il en retire un sac en soie dans lequel reposent les cendres de son amoureuse.

Bastien a partiellement tenu la promesse faite à son beau-père ; après de longues procédures aux douanes chinoises, il a rapporté les restes de Vent à Montréal. Aucun parent ne souhaite voir son enfant sous forme de poussière, mais les Shuo ont remercié leur beau-fils quand il leur a tendu l'urne funéraire de leur fille. Il valait mieux pour eux de retrouver ainsi leur Shun Feng adorée que de ne plus jamais la revoir. Leurs visages conservaient une allure stoïque, malgré le deuil qui les accablait. Mais Bastien a deviné que leurs véritables

sentiments se cachait sous cette réserve apparente. Ils attendaient certainement son départ pour pleurer Vent à leur manière. Seul Shaosu ne retenait pas ses larmes et restait obstinément aux côtés de sa sœur. Elle reposait sur l'autel des ancêtres devant lequel des bâtons d'encens ont été allumés et des fleurs ont été déposées. Bastien s'est excusé à genoux d'avoir failli à sa mission de sauvetage. Il a imploré le pardon des parents et du frère de son amoureuse. Le dragon a posé une main tremblante sur l'épaule de son beau-fils et lui a dit qu'aucune faute n'avait été commise. Les Shuo l'ont relevé, l'ont assis à la table de la cuisine et lui ont offert du thé. Ils lui ont demandé avec gentillesse de leur raconter son périple.

Bastien les avait appelés du Sichuan dès qu'il avait trouvé un téléphone en état de marche. La voix ravagée par le chagrin, il leur avait annoncé le décès de Vent, de Lei et de monsieur Wangsu. À l'autre bout du fil, madame Shuo était restée muette pendant plusieurs secondes. C'était son époux qui avait finalement pris le combiné. Il avait alors compris que sa fille ne rentrerait pas vivante. La matrone s'était ensuite longuement entretenue avec son frère et lui avait déclaré qu'elle adoptait l'amoureux de Vent. Monsieur Shuo devrait donc le considérer à l'avenir comme un neveu. Après avoir reconduit madame Wangsu chez l'une de ses amies à Chengdu – heureusement, cette dernière n'avait pas été touchée par la catastrophe et son logement avait été épargné par les secousses –, Bastien avait quitté sa bienfaitrice en lui promettant de venir la visiter le plus souvent possible. En tant que fils, il devait désormais prendre soin d'elle.

À l'approche du premier anniversaire du décès de leur fille, les Shuo ont confié ses restes à leur beau-fils. Ils souhaitaient que Bastien en dispose d'une manière qui aurait plu à Vent. Au début, il a refusé en alléguant que son amoureuse préférerait rester auprès des siens. Le dragon qui ne crache plus de feu a alors déclaré :

– Neveu, sans toi, nous n’aurions pas pu la pleurer convenablement. Maintenant qu’une année est passée et que notre peine s’est adoucie, nous sommes prêts à nous séparer d’elle. Tu étais la personne qu’elle aimait le plus au monde. Même si vous vous étiez disputé avant son départ, je crois sincèrement qu’elle te serait revenue.

Alors qu’il se trouve à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol, Bastien serre les restes de sa charmeuse de vent contre son cœur ; il anticipe péniblement cette seconde séparation. Inspirant longuement, il détache la boucle du sac en soie et verse son contenu dans le vide. La brise s’empare des cendres et les disperse dans les airs.

FIN

# L'Autre en soi : un parcours littéraire

essai

## Introduction

Dans cet essai, je me questionne sur les différentes facettes adoptées par les thèmes de l'identité et de l'altérité à l'intérieur de *Le vent ne cesse jamais de souffler*. Dans un premier temps, je me penche sur les expatriés qui luttent pour préserver leurs racines, mais doivent s'adapter à leur terre d'accueil. J'aborde ensuite la question du métissage puisque les immigrants de deuxième génération articulent leur identité sur plusieurs continents. Dans un second temps, je décortique l'étrangeté des Québécois qui se produit à plusieurs niveaux : dans leur pays natal, dans une contrée étrangère et au fond d'eux-mêmes. Dans un troisième temps, j'approfondis en quoi mon roman s'interroge davantage sur le sort des Québécois que sur celui des Chinois. À ma grande surprise, l'Empire du Milieu n'est que le paysage de l'oeuvre et c'est le Québec qui en est le cœur. J'ai utilisé le même procédé que Montesquieu dans *Lettres persanes*, alors que le regard de l'Autre m'a permis de mieux savoir qui nous sommes. Dans un quatrième temps, j'explore le concept anthropologique du terrain lié à une expérience de création littéraire. Dans ce cas-ci, je développe en quoi la littérature est un lieu de rencontre avec l'altérité et de connaissances. Finalement, j'explique en quoi mon voyage en Chine a été crucial pour la rédaction de *Le vent ne cesse jamais de souffler*, même si je suis consciente que plusieurs auteurs ont réussi avec brio l'écriture de fictions se déroulant dans un pays où ils n'ont jamais mis les pieds.

Mais avant d'aborder la question de l'Autre dans mon roman, il importe de cerner certaines notions fondamentales telles que l'identité, la différence et l'altérité. Selon moi, rien n'est plus difficile que de définir ce qu'est l'identité. Certains l'assimilent au concept de nationalité. Nous serions des Canadiens, des Français, des Chinois... Insatisfaisant, n'est-ce pas? Dans notre monde contemporain où plusieurs grandissent ou s'établissent dans une ville, une province ou un pays différents de celui où ils sont nés, l'identité prend un autre sens : celui de traits communs partagés par un groupe donné. Le multiculturalisme québécois est un bon exemple de la problématique posée par la définition de l'identité. Quelles similitudes pouvons-nous dresser entre les membres d'une société où se côtoient plusieurs cultures? Qui sont donc les Québécois? La série télévisée *Pure laine*, mettant en scène une famille où la conjointe vient des Îles-de-la-Madeleine, le conjoint est d'origine

haïtienne et la fille a été adoptée en Chine, est porteuse d'un message : tous ces « personnages » sont de vrais Québécois. C'est avec une pointe d'ironie que cette émission a été intitulée « Pure laine ». Plusieurs xénophobes considèrent que seuls les gens dont la famille vit au Québec depuis des générations sont des Québécois. Les plus extrémistes ajouteraient qu'il faut être caucasien et avoir le français comme langue maternelle. Certains clament encore que les immigrants devraient rentrer dans leur pays. Seulement, leur chez-soi, c'est ici. Bon nombre d'entre eux sont même nés en sol québécois. Mais à cause de leur couleur de peau, de leur accent ou de leur religion, ils sont perçus comme des étrangers. Pourtant, les « pures laines » devraient se rappeler que leurs ancêtres étaient des immigrants venus d'Europe.

Outre le sentiment d'appartenance à un groupe, l'identité est aussi individuelle. Qui suis-je par rapport à autrui? Qui suis-je comme être humain? Comment ma personnalité, mes valeurs et mes croyances me définissent-elles? Répondre à ces questions s'avère souvent difficile. Étrangement, il semblerait que les autres soient mieux placés que nous-mêmes pour nous connaître. Le regard externe – plus objectif – leur permet de nous cerner avec plus d'exactitude. Peut-être qu'à la fin de notre vie, saurons-nous davantage qui nous sommes?

La notion de différence, quant à elle, implique la mise en relation d'au moins deux individus. Janet Paterson, auteure de *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, nous indique : « Dire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes a et b et que a n'est pas b [...] Mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où a et b entrent dans un même système<sup>1</sup>. » Le concept de différence ne fonctionne que dans la mesure où a et b font partie d'un système appelé le groupe de référence. Paterson le définit ainsi : « [...] le groupe de référence, habituellement le groupe dominant, fixe l'inventaire des traits différentiels qui serviront à construire les « figures de l'Autre » ; construction qui produit souvent des systèmes de ségrégation<sup>2</sup>. » Ainsi, c'est ce groupe qui

---

<sup>1</sup> Janet M. Paterson, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, (Coll. Littérature(s)), 2004, p. 21.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 25.



marque, grâce à des procédés d'inclusion et d'exclusion, la différence et l'altérité en établissant les critères qui séparent le *Nous* des *Autres*. Mais comme Paterson le souligne : « [...] dans la fiction comme dans la vie, les différences abondent sans qu'elles engagent nécessairement la réalisation d'une altérité quelconque<sup>3</sup>. » Nous pouvons donc être différents du groupe dominant sans en être exclus. Un exemple donné par Paterson, dont j'ai pu moi-même constater l'exactitude lors de mon voyage en Thaïlande, est que les homosexuels et les travestis y sont perçus comme différents du reste de la société, mais pas comme une altérité<sup>4</sup>. Il n'y a pas de mouvement gai thaïlandais, car leurs droits ne sont pas en danger. Il est normal de croiser dans les rues de Bangkok des femmes barbues en minijupes ; personne ne s'en affole, sauf peut-être les touristes étrangers.

Une différence trop marquée d'avec le groupe de référence peut mener à un statut d'altérité, qui est régulièrement synonyme d'exclusion. Quand un individu devient un Autre, c'est souvent lorsqu'on le rejette. Paterson ajoute : « [...] tributaire d'un processus de construction idéologique et discursive, toute altérité est relationnelle, variable, mouvante et susceptible de modifications : n'importe quel personnage peut se voir attribuer un statut d'altérité dans un contexte particulier<sup>5</sup>. » On *construit* l'altérité ; ce n'est donc pas un état naturel et inaltérable. Cette théorie s'est avérée exacte dans mon roman. Tour à tour, chacun des personnages devient un Autre. Le contexte dans lequel les individus évoluent y joue pour beaucoup. Les exemples abondent dans la vie comme dans la fiction. Je pense à *La neige sur les cèdres* de David Guterson (États-Unis) et à *La pivoine de jade* de Choy Wayson (Canada) où, lors de la Seconde Guerre mondiale, les Nord-américains d'origine japonaise, autrefois intégrés au groupe de référence, ont été considérés comme une menace et ont été internés dans des camps.

Toutefois, comme le souligne Paterson : « [...] on peut attribuer à l'Autre, selon la manière dont on en objective l'altérité, des valeurs positives ou négatives<sup>6</sup>. » Ainsi, l'altérité peut être envisagée d'une manière « positive ». Personnellement, je crois que cette

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 21.

vision devient parfois de l'essentialisme, c'est-à-dire qu'un individu est entièrement déterminé par sa société et n'a donc aucun libre arbitre. Ce courant de pensée est malheureusement lui aussi porteur de violences et de souffrances. Le mythe du bon sauvage en est un bon exemple. Les Amérindiens sont encore vus aujourd'hui comme des chasseurs-cueilleurs en harmonie avec la nature et plusieurs les admirent pour cela. Néanmoins, le mauvais côté de ce romantisme est que les Autochtones sont enfermés dans ce stéréotype. La société accepte mal qu'ils puissent être différents. Quelle déception pour les touristes visitant le Canada quand ils découvrent que les Amérindiens n'habitent plus dans des tipis! Le gouvernement canadien, paternaliste à ses heures, semble avoir de la difficulté à les laisser prendre seuls des décisions concernant leur nation ou à les considérer comme des Canadiens à part entière. Qui d'autre tolérerait de vivre presque confiné sur une réserve (car, si les Autochtones la quittent, ils perdent tous leurs « privilèges ») où il n'y a ni électricité, ni eau courante?

Il faut aussi dire que l'altérité n'est pas juste une question d'ethnicité (traits physiques, vestimentaires et langagiers). Le sexe d'un individu, sa religion, son orientation sexuelle, sa santé physique ou mentale, sa situation familiale constituent des variables qui peuvent l'amener à être exclu. Dans *Le vent ne cesse jamais de souffler*, la désintégration du groupe familial de Bastien est en grande partie la cause de son altérité.

## Occident versus Orient

Le conflit entre l'Occident et l'Orient date de plusieurs millénaires et va certainement se poursuivre jusqu'à ce que les êtres humains cessent de se craindre les uns les autres – peut-être est-ce une utopie? Citant Éric Landowski, Paterson nous dit : « [...] il n'y a pas de frontières naturelles entre le Nous et les Autres, il n'y a que « les démarcations que nous construisons »<sup>7</sup>. » Ces démarcations, aussi artificielles soient-elles, causent beaucoup de conflits et de guerres. Mais toute cette peur cache souvent de l'admiration. Les Autres sont si impressionnants, si intéressants et si exotiques! Citant Thierry Hentsch, Ching Selao, auteure de *Le roman vietnamien francophone*, nous parle de la Chine en ces termes : « [...] « [...] cet Empire du Milieu, cette gigantesque parenthèse [...] qui n'a jamais été colonisée en profondeur par l'Occident », n'a jamais cessé de fasciner les Occidentaux<sup>8</sup>... » Cet intérêt marqué pour l'Asie, je le vois à travers la traduction d'auteurs orientaux, dans la parution de bandes dessinées (japonaises, coréennes et, parfois, chinoises), par l'apparition de films tel *Le Club de la chance*, la publication de romans québécois se déroulant ou mettant en scène les Autres comme *HKPQ* de Michèle Plomer. Soudain, on s'intéresse plus seulement aux siens, mais aussi à l'Autre. On veut le rencontrer et, surtout, le comprendre. Car il est devenu notre voisin, notre ami ou notre conjoint.

Néanmoins, il importe de ne pas amalgamer la Chine au Japon, la Corée du Sud à celle du Nord. Agir autrement serait aussi insultant que de dire à un Canadien qu'il n'y a pas de différence entre son pays et les États-Unis. Ou, encore, associer le Québec au reste du Canada. Appréhender l'Autre demande un effort intellectuel et beaucoup de bonne volonté. Citant Thierry Hentsch, Selao souligne : « [...] il y a plusieurs Orientes qu'on ne saurait confondre dans un tout homogène et immuable<sup>9</sup>... » Ainsi, l'Occident et l'Orient seraient des mythes. Ces termes engloberaient un trop grand territoire pour signifier autre

---

<sup>7</sup> Éric Landowski cité par Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 44.

<sup>8</sup> Thierry Hentsch cité par Ching Selao, *Le roman vietnamien francophone. Orientalisme, occidentalisme et hybridité*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, (Coll. Espace littéraire), 2011, p. 54.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 74.

chose qu'une simple division de la planète. Il y aurait plutôt des occidents et des orient. Nous est-il désormais interdit d'utiliser les termes Occident et Orient sous peine de généraliser? Paraphrasant Edward Saïd, Selao nous dit : « Dans un de ses derniers entretiens, Saïd rappelait pour sa part que les notions d'Occident et d'Orient sont des fictions idéologiques dont on devrait s'éloigner le plus souvent possible<sup>10</sup>. » Selao ajoute toutefois que, oui, il s'agit de « fictions », mais puisqu'elles sont présentes dans notre imaginaire, nous pouvons en user pour identifier l'Autre<sup>11</sup>.

## L'orientalisme

Qu'est-ce que l'orientalisme? Dans le domaine des sciences sociales, il s'agit de l'étude des cultures de l'Est par des chercheurs de l'Ouest. C'est aussi un courant littéraire et artistique du 19<sup>e</sup> siècle qui s'inspire de l'art oriental. Finalement, c'est le véhicule d'un discours essentialiste porté par les Occidentaux sur les Orientaux qui encouragent les clichés et les stéréotypes.

Dans son œuvre *L'orientalisme*, Edward Saïd nous explique que le regard posé sur les pays asiatiques et du bassin méditerranéen est biaisé<sup>12</sup>. Notre vision de l'Orient serait à la fois romantique (nous admirons son caractère exotique) et paranoïaque (peur de la domination). J'entends souvent les Québécois décrire les Chinois comme des sages, des génies aux grandes capacités intellectuelles et des industriels de mérite, mais aussi comme des malpropres sans manières, des profiteurs, des barbares... Il semblerait que l'être humain tend à craindre ce qui lui est inconnu. Même si la vision du monde des Chinois diffère de la nôtre, ils ne sont pas des « monstres » pour autant. André Chieng nous propose dans *La pratique de la Chine* de nous ouvrir à la culture chinoise et d'essayer de la

---

<sup>10</sup> Edward Saïd paraphrasé par Ching Selao, *op. cit.*, p. 106.

<sup>11</sup> Ching Selao, *op. cit.*, p. 106.

<sup>12</sup> Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, (Coll. La couleur des idées), 2005, 422 p.

comprendre<sup>13</sup>. S'ils savaient que les Chinois ne disent jamais non et que, pour eux, une décision n'est jamais finale (car si l'univers est toujours en mouvement, une entente entre deux parties doit l'être de même), les Occidentaux cesseraient peut-être de traiter ces gens de menteurs et d'hypocrites.

Les différents acteurs de l'orientalisme artistique du 19<sup>e</sup> siècle, des peintres, des musiciens et des auteurs, mettent eux aussi en scène un Orient entre réalité et fiction (tous les artistes en question n'ont pas voyagé en Orient). L'Afrique du Nord ou les pays à la limite de l'Europe et de l'Asie, telle la Turquie, ont été les destinations privilégiées de ces créateurs voyageurs. Des représentations de harems, de sultans et de déserts font leur apparition. En musique, soulignons le travail de Debussy, pianiste de la rêverie, et sa pièce *Poisson d'or*, symbole du bonheur en Asie. En littérature, des romanciers comme Myriam Harry (*Passage de Bédouins*) et Pierre Loti (*Aziyadé*) créent des romans se déroulant ou s'inspirant de l'Orient. S'il existe un orientalisme classique ou humaniste qui date de la fin du Moyen-Âge (les croisades et les voyages de Marco Polo ont fait découvrir l'Orient aux Européens), je crois personnellement qu'un tel mouvement se poursuit aujourd'hui. Plusieurs artistes actuels utilisent l'imaginaire oriental et/ou mettent en scène le Maghreb et l'Asie dans leurs œuvres.

Certains tombent toutefois dans les clichés, les stéréotypes et l'essentialisme critiqués par Saïd. Je pense au roman *Les cages humaines* d'Émilie Andrewes. Lors de ma lecture, je suis restée stupéfaite de voir les généralisations hâtives et les stéréotypes véhiculés dans cet ouvrage. Le personnage principal ne ressemble en rien à un Chinois (il s'agit plutôt d'un vrai Québécois déguisé en Oriental, costume qui ne lui convient guère). Ma surprise est passée quand j'ai appris que l'auteure n'a résidé que sept jours à Hong Kong (ce qui représente, selon moi, une expérience trop courte du terrain). D'ailleurs, j'estime que sa recherche sur le pays n'a pas été aussi exhaustive qu'elle l'aurait due. Voilà

---

<sup>13</sup> André Chieng, *La pratique de la Chine*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, (Coll. Biblio essais), 2006, 316 p.

pourquoi je n'écrirai jamais un roman se déroulant en Thaïlande alors que j'y ai voyagé seulement deux semaines et que je connais peu la culture thaïe. Mme Andrewes n'est pas la seule romancière à commettre ce genre d'erreurs. (Loin de moi l'idée de la blâmer ; après avoir rédigé *Le vent ne cesse jamais de souffler*, je comprends à quel point il est ardu de représenter l'Autre. De plus, le défi narratif de Mme Andrewes était plus élevé que le mien puisque son personnage principal est un Chinois, tandis que le mien est un Québécois.) Paraphrasant Lisa Lowe, Selao nous signale en quoi des auteurs comme Kristeva et Barthes posent un regard naïf envers l'Orient :

La critique [de Mme Lowe] montre comment Kristeva et Barthes présentent l'Extrême-Orient comme des antithèses de l'Occident, proposant chacun à sa façon une Chine et un Japon fantasmés qui reprennent les principaux éléments du discours orientaliste, c'est-à-dire la féminisation (Kristeva et Barthes), l'inaccessibilité (Kristeva et Barthes) et l'inertie ou la passivité de l'Orient (Barthes)<sup>14</sup>.

Où mon roman s'inscrit-il à l'intérieur de ce courant de pensée qu'est l'orientalisme? *Le vent ne cesse jamais de souffler* se veut un projet ni romantique, ni paranoïaque. Je refuse d'essentialiser les Chinois dans une vision exotique de leur culture. Et loin de moi l'idée de transformer ces gens en « mangeurs d'Occidentaux » ou en « monstres qui ne respectent pas les droits humains ». (Attention : je ne dis pas ici que j'approuve toutes les politiques chinoises.) Toutefois, comme tout le monde, je ne suis pas immunisée contre les stéréotypes, les clichés et l'exotisme. Après tout, je dois bien l'avouer : si j'adore l'Asie, c'est parce qu'elle me paraît *différente* de nous.

Mais est-ce que j'ai féminisé la Chine? Vent est peut-être une jeune femme désirable, mais plusieurs personnages tels M. Shuo et Mme Wangsu ont des personnalités fortes (un caractère qui effraie Bastien dans le premier cas et qui le supporte dans le second). De plus, c'est plutôt la charmeuse de vent qui est la personne la plus solide dans leur couple. Ai-je rendu l'Empire du Milieu et ses occupants inaccessibles? Je crois qu'il est au contraire possible de les saisir grâce à l'apprentissage du mandarin, à la politesse, au respect des coutumes... Fermée à l'intrusion d'étrangers aux premiers abords, la Chine

---

<sup>14</sup> Lisa Lowe paraphrasée par Ching Selao, *op. cit.*, p. 51.

s'ouvre lorsqu'on fait ses preuves. Est-elle inerte? Quand le tremblement de terre du Sichuan a frappé, les Chinois se sont précipités au secours des leurs et ont sauvé des milliers de gens. Rien à voir avec la supposée passivité des Orientaux.

Malgré tout, j'avoue que le métier d'épicier de M. Shuo est un peu cliché. Mais avec l'immigration, il arrive souvent que des individus éduqués soient confinés à des emplois de second ordre. Et les petits commerces abondent dans le Quartier chinois de Montréal. De plus, Vent est bel et bien la personne la plus mature dans son couple. Elle croit à toute sorte de choses qui paraissent d'abord farfelues à Bastien : la réincarnation, le fil rouge, les chats voleurs d'âmes... Ce qui rejoint la dichotomie orientaliste : Occident/pouvoir et savoirs, Orient/sagesse et superstitions. Néanmoins, si la charmeuse de vent comprend mieux la vie que son copain, c'est parce qu'une famille aimante l'entoure et non parce qu'elle est Chinoise.

Le réalisme merveilleux que l'on retrouve dans mon projet est-il une manière détournée de tomber dans l'exotisme? J'avoue être passionnée par l'Asie et, surtout, par ses côtés « étranges » du point de vue d'une Occidentale. Mais plus l'histoire de *Le vent ne cesse jamais de souffler* avance, plus Bastien s'immerge dans la culture chinoise. Par exemple, s'il ne croit pas aux fantômes et au fil rouge au début de sa relation avec la charmeuse de vent, il accepte finalement leur existence. Les Chinois ne sont donc pas des gens aux croyances bizarres. Ils possèdent simplement des connaissances différentes des nôtres. Bref, mes personnages sont des êtres humains avec des personnalités complexes qui ne se résument pas à leur nationalité (qu'ils soient Québécois, Chinois ou les deux). Et si, dans mon projet, il y a une rencontre entre des Occidentaux et des Orientaux, je ne veux pas que celle-ci devienne caricaturale. Je me pose comme une écrivaine débutante parmi tant d'autres qui ont fait preuve d'ouverture envers l'Autre (enfin, je l'espère). Comme le souligne Elizabeth Chalié Visuvalingam dans son article « Littérature et altérité. Penser l'autre », les Occidentaux, catégorie de gens dont je fais partie, n'ont pas toujours été de « méchants colonialistes » qui font fi du bien-être d'autrui :

Comme l'a montré Edward Saïd dans son livre *L'Orientalisme*, sous de multiples formes, la domination, l'exclusion de l'Autre a été une des tendances de la culture européenne. Mais l'Occident se définit aussi par son ouverture à l'Autre, par cette ambivalence entre universalisme et eurocentrisme, entre des composantes inclusives et exclusives qui sont indissociables. Ainsi l'Occident a été colonialiste, il a été également anticolonialiste. L'antiracisme, le dreyfusisme, etc. émanent de l'humanisme européen.<sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> Edward Saïd paraphrasé par Elizabeth Chaliier-Visuvalingam, « Littérature et altérité. Penser l'autre », *Revue d'Études Françaises*, (1996), p. 157, [en ligne], [http://cief.elte.hu/Espace\\_recherche/Budapest/REF1\\_articles/CHALIER\\_VISUVALINGAM.PDF](http://cief.elte.hu/Espace_recherche/Budapest/REF1_articles/CHALIER_VISUVALINGAM.PDF), [consulté le 8 mars 2011].



## Migrations et immigration

### Entre la préservation de son identité et la nécessité de s'adapter

Dans *Le vent ne cesse jamais de souffler*, les Shuo ont immigré au Canada dans le but d'agrandir leur famille. La politique de l'enfant unique, en vigueur depuis 1979, empêche les couples chinois d'avoir un deuxième bébé. Même s'il y a de plus en plus de mouvements féministes qui promulguent l'égalité des sexes, beaucoup de gens là-bas souhaitent tout de même avoir un garçon. La raison est simple : les femmes, une fois mariées, intègrent le groupe familial de leur mari tandis qu'un fils restera auprès de ses parents pour prendre soin d'eux dans leurs vieux jours. Dans l'Empire du Milieu, il n'y a pas de régime de pension de vieillesse et les jeunes dépendent financièrement de leurs aînés pour vivre jusqu'à la fin de leur scolarité (les étudiants n'occupent généralement pas d'emploi à temps partiel puisqu'ils se consacrent entièrement à leurs études). On imagine alors le drame pour un couple aux revenus moyens de donner naissance à une fille : non seulement ils devront investir une somme considérable, mais ils ne pourront espérer d'elle aucune contrepartie. Le problème s'atténue dans le cas d'une famille aisée et s'intensifie chez les paysans, où seuls les hommes peuvent travailler la terre et en hériter. (Il faut noter que l'écographie et l'avortement sont illégaux en Chine. Cette loi a été passée pour protéger les fœtus de sexe féminin.)

Les Shuo font partie de ces gens aux finances précaires qui ont mis au monde une fille. Comme tant de Chinois, ils ont préféré immigrer (malgré les coûts faramineux engagés) pour avoir un second enfant, le fils tant désiré. L'ailleurs allait peut-être devenir un meilleur endroit pour vivre que leur lieu d'origine? Leurs descendants auront certainement au Québec un avenir radieux. Le Canada, avec son système de santé et ses services sociaux, revêt souvent l'aspect d'une terre promise. Néanmoins, une fois arrivés, les immigrants de première génération déchantent vite : leur situation n'est pas aussi reluisante qu'ils le souhaiteraient. Ils ne maîtrisent pas toujours la langue, ont seulement

accès à des emplois de second ordre, sont victimes de racisme, etc. Pour se forger une place dans leur nouveau pays, ils travaillent d'arrache-pied (pensons à tous les travailleurs migrants chinois qui ont perdu la vie en construisant le chemin de fer transcanadien). Dans *Étranger à nous-même*, Julia Kristeva nous dit : « [...] vous reconnaîtrez l'étranger à ceci qu'il considère *encore* le travail comme une valeur<sup>16</sup>. » Aussi M. Shuo s'occupe-t-il de son commerce quinze heures par jour pour subvenir aux besoins de sa famille. Kristeva ajoute : « Puisqu'il [l'étranger] n'a rien, puisqu'il n'est rien, il peut tout sacrifier. Et le sacrifice commence par le travail : seul bien exportable sans douane, valeur refuge universelle en état d'errance<sup>17</sup>. »

Pour contrer le mal du pays et une existence rude, plusieurs se réfugient (s'enferment?) dans des ghettos<sup>18</sup>. Par exemple, dans le Quartier chinois de Montréal, les restaurants, les épiceries, les magasins... tout est chinois. On y publie même un journal en mandarin. Une fois passé l'un des portails, comme par magie, on se retrouve au cœur de l'Empire du Milieu. Je comprends ce qui pousse les membres d'une communauté exilée de leur terre natale à se regrouper dans un même endroit. Lors de mon voyage en Chine, mes compagnons et moi fréquentions souvent le quartier de *Wudaokou*, l'un des plus « occidentalisés » de Beijing. Après avoir mangé du riz, des concombres marinés et du porc pendant des semaines, nous avions envie de Big Macs et de pizzas. Ma vie durant, je n'ai jamais autant englouti de *fast food*. Le plus drôle dans cette histoire c'est que, normalement, j'évite ce genre de nourriture. De plus, comme les étudiants internationaux des universités environnantes fréquentent *Wudaokou*, nous pouvions y converser en anglais. Nous nous y sentions donc plus à l'aise qu'à aucun autre endroit de la ville. Éloignés de notre patrie, nous ressentions un désir exacerbé de renouer avec nos racines. De même, les immigrants se sentent moins isolés dans leur ghetto respectif. En tant que groupe, ils peuvent y revendiquer plus facilement leurs droits et y vivre de la manière qui leur plaît. Néanmoins, à la question de savoir si les étrangers sont heureux dans leur nouvelle contrée, Kristeva répond :

---

<sup>16</sup> Julia Kristeva, *Étranger à nous-même*, Paris, Gallimard, (Coll. Folio essais), 1988, p. 30.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>18</sup> Je précise que l'appellation ghetto ne revêt ici aucune connotation raciste. Il s'agit simplement d'un lieu habité par une minorité isolée du reste de la population.

Le bonheur semble l'emporter *malgré tout* [...] bonheur de l'arrachement, de la course, espace d'un infini promis. Bonheur cependant incurvé, d'une discrétion peureuse [...], puisque l'étranger continue de se sentir menacé par le territoire d'autrefois, happé par le rappel d'un bonheur ou d'un désastre toujours excessifs<sup>19</sup>.

La ghettoïsation comporte toutefois des aspects négatifs : certains résidents sortent rarement du Quartier chinois, ne parlent pas toujours le français ou l'anglais et fréquentent que des membres de leur propre communauté<sup>20</sup>. Ces individus vivent en rupture avec leur terre d'accueil. Malgré leur désir d'immigration, les personnes comme M. Shuo refusent de devenir des Canadiens à part entière<sup>21</sup>. Naturellement, les immigrants se doivent de préserver leur identité (en créant, comme à Québec par exemple, un centre de la culture chinoise où les jeunes apprennent gratuitement à écrire et à lire le mandarin). Mais ils doivent aussi s'adapter à leur nouveau pays. Sinon, ils s'excluent du groupe social en choisissant de ne pas s'y intégrer. La situation peut dégénérer à certains moments. Plusieurs anecdotes m'ont confirmé les revers de la ghettoïsation. D'abord, un ami dont les parents ont immigré d'Hong Kong vers les États-Unis a été mis à la porte de chez lui. Ses aînés avaient découvert qu'il sortait avec une Américaine non chinoise. Arrivée depuis deux ans au Québec, une amie sichuanaise refuse de fréquenter les jeunes hommes québécois. Selon elle, nous sommes trop différents ; un couple « mixte » serait voué à l'échec. Si parfois son point de vue vacille (je m'évertue à la convaincre que, malgré les difficultés engendrées par nos différences, nous pouvons malgré tout vivre harmonieusement les uns avec les autres, même dans l'intimité), ses compagnons de l'Empire du Milieu ont tôt fait de la rappeler à l'ordre. Ils lui déconseillent de se lier d'amitié avec des hommes d'ici et ne cessent de lui organiser des rencontres avec des étudiants chinois.

Dans mon roman, M. Shuo constitue un bon exemple de cette situation puisqu'il désapprouve la relation de sa fille avec Bastien. L'épicier a peur que l'identité chinoise des

---

<sup>19</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 13.

<sup>20</sup> Bien sûr, ce ne sont pas tous les immigrants qui agissent ainsi. Plusieurs s'adaptent à leur société d'accueil. D'autres voudraient s'y intégrer, mais se font rejeter par elle.

<sup>21</sup> Certains n'ont d'autre choix que d'intégrer le ghetto puisqu'ils ne sont pas les bienvenus en dehors de celui-ci. Les Amérindiens, par exemple, s'établissent rarement hors de leur réserve puisqu'ils perdraient ainsi leurs « privilèges ». Un cadeau empoisonné du gouvernement canadien.

siens soit assimilée à celle des Québécois. Bien sûr, s'il a immigré au Canada, c'était dans l'espoir d'y trouver une vie meilleure. Il lutte néanmoins contre l'invasion de la culture occidentale dans son quotidien. Il refuse de sortir du Quartier chinois, d'apprendre le français (en a-t-il seulement la chance?) et de voir ses enfants fréquenter des individus non chinois. Il craint par-dessus tout de perdre le contrôle sur sa fille si elle s'unit à un Québécois et sur son fils, qui n'accepte déjà plus l'avenir qu'on a tracé pour lui. De plus, Bastien n'a rien du bon gendre chinois : il a renié sa famille, n'occupe pas un métier de prestige et a une personnalité instable. Comme l'indique Janet M. Paterson :

[...] l'altérité peut également impliquer une construction de la part d'un sujet à l'égard d'un groupe de référence. Dans ce cas, c'est l'individu qui tient à se distinguer du groupe de référence auquel il ne veut pas appartenir, c'est lui ou elle qui marque sa différence de traits pertinents<sup>22</sup>.

M. Shuo opte donc pour un statut d'altérité puisqu'il désapprouve le mode de vie des Québécois où les aînés sont maltraités et où les jeunes sont irrespectueux. Paterson ajoute, au sujet de *Le pavillon des miroirs* de Sergio Kokis : « [...] le narrateur ne cherche pas à s'intégrer au groupe dominant [qu'il dénigre]. Au contraire, il ressent le besoin de s'en distinguer, d'établir une distance entre le « je » et le « nous », de lutter contre toute forme d'intégration<sup>23</sup>. » L'épicier agit de la même façon que cedit narrateur. Toutefois, est-ce que leur vision de la société québécoise est impartiale? Dans *Images de l'altérité*, André Combes, Anne-Marie Corbin et Irina Fougeron nous disent :

L'image déformée de l'autre : c'est bien souvent ainsi qu'elle est perçue. Déformations résultant des conditions dans lesquelles se trouve un individu ou un groupe social qui doit faire face à des difficultés sur lesquelles il n'a pas prise. La tentation est grande alors d'interpréter cette situation comme une menace venant d'ailleurs, de rejeter sur autrui la responsabilité de ses propres problèmes et de répondre aux difficultés rencontrées par le rejet de l'autre, le repli sur soi, le réflexe identitaire<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 25-26.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>24</sup> André Combes, Anne-Marie Corbin, et Irina Fougeron, (dir.), *Images de l'altérité*, Paris, Presses Universitaires Charles-de-Gaule-Lille 3, (Coll. UL3 travaux et recherches), 2002, p. 203.

M. Shuo ne craint ni ne déteste les Québécois ; il s'inquiète plutôt pour les siens. Il a peur que les membres de sa famille oublient d'où ils viennent et qui ils sont. Il se pose donc auprès d'eux en tant que gardien des traditions. En arrivant dans un nouveau pays, il est normal de se sentir déboussoler par les us et les coutumes d'autrui. Le repli sur soi est une manière de se défendre contre l'invasion d'une autre culture dans son quotidien. L'épicier souhaiterait que les siens vivent de la même manière qu'en Chine ; il voudrait que sa fille épouse un riche Chinois et que son fils étudie pour devenir médecin. Puisque les choix de ses enfants le déçoivent, il rejette la faute sur la société québécoise qui « pervertit » les siens (Bastien est donc son bouc émissaire). Kristeva indique : « Les tendances particularistes, le désir de s'ériger en valeur privée, l'attaque contre l'autre [...] ou le rejet du groupe sont inhérents à la dignité humaine si l'on admet que cette dignité humaine inclut l'étrangeté<sup>25</sup>. » Toutefois, lorsque deux ethnies se rencontrent, de telles approches posent inévitablement problème.

Comme la majorité des individus de notre planète, M. Shuo souffre d'ethnocentrisme. En effet, il est commun de croire que les coutumes de son peuple sont supérieures à celles des autres. L'inflexibilité de l'épicier et son refus d'accepter un gendre non chinois le mettent en marge de la société québécoise. Kristeva abonde en ce sens : « On connaît l'étranger qui survit tourné vers le pays perdu de ses larmes<sup>26</sup>. » M. Shuo fait partie de ces gens qui repensent à leur contrée d'origine avec mélancolie et regrette parfois de l'avoir quittée. Kristeva ajoute : « Orgueilleux, il [l'étranger] s'attache fièrement à ce qui lui manque, à l'absence, à quelques symboles<sup>27</sup>. » M. Shuo se rattache désespérément à son rôle de père autoritaire dans lequel il régent sa famille à l'image d'un empereur (j'ai littéralement utilisé cette métaphore au chapitre 9 lors de la première rencontre entre Bastien et son beau-père). Néanmoins, l'épicier n'a pas d'autre choix que de revoir ses convictions quand la tragédie frappe. Puisque son beau-fils prouve sa valeur en se portant au secours de Vent, il le considère enfin comme un membre de sa famille. M. Shuo ne lui accorde peut-être pas le titre de « fils », mais Bastien est désormais un « neveu. » Cet aspect du roman a été inspiré par une amie taïwanaise dont le père ne lui a pas adressé la

---

<sup>25</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 299.

<sup>26</sup> *Ibid*, p. 20.

<sup>27</sup> *Ibid*, p. 14.

parole pendant un an après qu'elle se soit fiancée à son amoureux canadien. Ce monsieur ne tolérerait pas que sa fille unique veuille épouser un étranger. Un jour, le père de mon amie est tombé gravement malade et a dû être hospitalisé. Devinez qui s'est chargé de veiller sur lui? Son beau-fils! Il n'a pu qu'accepter ce gendre qui prenait soin de lui comme un fils. *Le vent ne cesse jamais de souffler* se base aussi sur cette anecdote.

Au final, comme le souligne Paterson en citant Marco Micone : « L'immigré est tiraillé entre l'impossibilité de rester tel qu'il était et la difficulté de devenir autre<sup>28</sup>. » S'il ne s'adapte pas, l'étranger se condamne à être isolé du groupe de référence. Il n'est pas question de renier ses racines ou d'adopter entièrement les us et coutumes d'autrui. Dans les deux cas, c'est impossible. Il s'agit plutôt de reconsidérer certaines de ses valeurs et de ses croyances. Cela se passe dans les deux sens : les immigrants changent au contact de leur société d'accueil et cette dernière se modifie de l'intérieur par la présence de différentes cultures.

Mes amis provenant des quatre coins du globe et mes voyages en Asie m'ont beaucoup chamboulée sur le plan personnel. Par exemple, en Chine, les aînés et les instituteurs sont respectés et vus comme des sages. Je n'approuve peut-être pas le fait que les parents chinois décident arbitrairement de l'avenir de leur progéniture. Néanmoins, je trouve cruel de la part des Québécois d'abandonner les personnes âgées dans des centres où elles sont parfois maltraitées. De plus, il m'apparaît sain que les enfants traitent avec respect leurs parents et leurs enseignants. Les élèves québécois mènent souvent leur instructeur par le bout du nez. Même à l'université, certains étudiants sont plus qu'impolis avec leurs professeurs. Bref, j'apprécie grandement la politesse envers autrui qui est de mise dans l'Empire du Milieu (attention, elle ne l'est pas toujours envers les étrangers). De même, au contact des Québécois, mon amie sichuanaise me semble avoir pris de l'assurance. Ses proches lui ont répété qu'une fille ne devrait pas fréquenter les bars et les discothèques, se retrouver seule en présence d'un homme, sortir après le coucher du soleil... Après deux ans à vivre au Québec, elle s'est libérée de plusieurs de ses peurs. Elle se sent désormais plus

---

<sup>28</sup> Marco Micone cité par Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 159.

libre d'agir à sa guise et d'aller là où elle veut quand bon lui semble. Paraphrasant Canetti, André Combes, Anne-Marie Fougeron et Irina Fougeron rappellent toutefois que l'équilibre entre l'affirmation de soi et l'ouverture à l'autre est très fragile.<sup>29</sup>

---

<sup>29</sup> Canetti paraphrasé par André Combes, Anne-Marie Corbin et Irina Fougeron, *op. cit.*, p. 105.

## Métissage ou une identité qui s'articule sur plusieurs continents

Dans *Le vent ne cesse jamais de souffler*, la problématique de l'identité prend une autre tournure avec les personnages de Vent et de Shaosu. Sont-ils des Chinois, des Québécois, ou les deux? Dans un pays comme le Canada, où les gens viennent de partout sur la planète et voyagent allégrement, l'identité n'est plus monolithique. Elle est souple, mouvante et, surtout, complexe. Paraphrasant Hans-Jürgen Lüsebrink, Paterson ajoute :

En plus des migrations, on constate [...] une mise en relation généralisée des cultures à travers le tourisme de masse, la diffusion de la télévision, sans oublier les phénomènes de traduction et du livre de poche qui rendent accessibles des pans entiers de culture jadis inaccessibles<sup>30</sup>.

Sans des maisons d'édition comme Philippe Picquier qui publient des romans se déroulant en Orient, des traductions d'auteurs asiatiques et des essais à propos de l'Asie, il m'aurait été très difficile d'écrire mon roman et la présente réflexion sur le thème de l'altérité. Bref, nous devons désormais aborder la culture québécoise comme étant hétérogène. J'ajouterais qu'il serait raciste et xénophobe de souhaiter le contraire.

Dans le cas des enfants Shuo, leur identité et leur culture s'articulent sur deux continents : l'Amérique du Nord et l'Asie. Paraphrasant Harel, Paterson parle d'extraterritorialité où les immigrants, même s'ils habitent ici, se trouvent dans l'ailleurs<sup>31</sup>. Les résidents du Quartier chinois de Montréal vivraient donc à la fois au Canada, mais aussi en Chine puisqu'ils la recréent autour d'eux. Selao considère cela plutôt comme de l'hybridité ou de l'entre-deux. Il nous dit à ce sujet :

En Occident comme en (Extrême-) Orient, le regard sur les autres qui permettrait d'éviter les représentations manichéennes passe peut-être par une acceptation de l'hybridité culturelle et de la notion d'impureté. Car il ne suffit pas de dénoncer l'orientalisme ou l'occidentalisme, encore faut-il suggérer d'autres manières de voir et d'interpréter le monde et les livres<sup>32</sup>.

---

<sup>30</sup> Hans-Jürgen Lüsebrink, paraphrasé par Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 19.

<sup>31</sup> Harel paraphrasé par Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 29.

<sup>32</sup> Ching Selao, *op. cit.*, p. 151.



Selao précise d'ailleurs : « [...] aucune culture ou identité n'est totale en elle-même, n'est imperméable, que toutes sont contaminées, c'est-à-dire au sens étymologique de ce terme, « mises en contact »<sup>33</sup>. » C'est la mise en contact entre le Québec et l'Empire du Milieu que j'ai illustrée, sans véritablement en être consciente, dans *Le vent ne cesse jamais de souffler*. Il serait ridicule de vouloir enfermer notre culture dans un passé supposément « pur ». Après tout, dès ses débuts, l'Amérique du Nord a été peuplée par des gens de partout sur la planète. Les Amérindiens sont arrivés de Mongolie et de Sibérie en traversant le détroit de Béring. Les Vikings sont venus pêcher sur la côte Est bien avant le débarquement de Christophe Colomb. Les Européens ont colonisé l'ensemble du continent. Ils ont emmené de force bon nombre d'esclaves africains. Plusieurs immigrants asiatiques s'y sont installés pour fuir la pauvreté, la guerre et la dictature. Kristeva affirme à ce sujet :

[...] à partir du moment où le citoyen-individu cesse de se considérer comme uni et glorieux, mais découvre ses incohérences et ses abîmes, ses « étrangetés », en somme, que la question se pose à nouveau : non plus de l'accueil de l'étranger à l'intérieur d'un système qui l'annule, mais de la cohabitation de ces étrangers que nous reconnaissons tous être<sup>34</sup>.

Il importe donc de vivre harmonieusement les uns avec les autres, sans écraser les différences qui font ce que nous sommes. Néanmoins, est-ce qu'un tel mode de vie est utopique? Kristeva conclut que le cosmopolitisme et la xénophobie d'un peuple sont en balance.<sup>35</sup> Parfois, les circonstances amèneront les gens à écarter les Autres de leur existence (pensons seulement à la montée de l'islamophobie après les événements du 11 septembre 2001). D'autres fois, la même société accueillera les étrangers à bras ouverts.

Alors, qu'en est-il de l'identité de Vent et de Shaosu? Selon moi, ce sont des Québécois d'origine chinoise. De ce fait, ils *diffèrent* du groupe de référence sans pour autant devenir une altérité. Comme ils ont passé la majorité de (ou toute) leur vie au Canada, la Chine est la contrée de leurs ancêtres et non pas leur mère patrie. Il en va de même avec bon nombre de Canadiens francophones qui voient la France comme un pays

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>34</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 11.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 78.

cousin (après tout, nous partageons les mêmes ancêtres). Les enfants Shuo conservent évidemment un lien privilégié avec l'Empire du Milieu grâce à leur apprentissage du mandarin, à leur éducation à la chinoise et aux membres de leur famille restés là-bas. Toutefois, comme Vent l'indique à Bastien au chapitre 14 : « Une fois perdue, la citoyenneté chinoise ne se regagne jamais. » Mon amie sichuanaise me disait que les gens qui vivent en dehors de l'Empire du Milieu, même s'ils ont grandi en Chine ou ont des parents chinois, ne sont pas considérés comme des Chinois. C'est particulièrement le cas pour ceux qui résident en Amérique du Nord ; l'occidentalisation annihilerait supposément leur identité première. Leur manière de penser et d'agir serait trop différente de celles des « vrais » Chinois. L'Empire du Milieu est encore très fermé aux étrangers, surtout ceux provenant de l'Occident ou de pays capitalistes. Si les individus qui immigreront au Canada peuvent demander leur nationalité après trois ans de résidence, ceux qui s'installent en Chine ne seront jamais des Chinois. Le sort de M. Park dans le roman, dont la mère est Chinoise et le père Sud-coréen, révèle bien cet état des choses. Les métis et les minorités sont parfois maltraités et souvent repoussés par la population majoritairement Han.

Les membres de la famille Shuo sont donc des Québécois (particulièrement les enfants puisque l'épicier refuse de se reconnaître comme tel). Je n'ai donc pas prêté autant d'attention à leur donner une identité proche de celle des habitants de l'Empire du Milieu. Certains lecteurs trouveront peut-être que Vent et Shaosu sont trop « occidentalisés ». Or dans de nombreux romans chinois contemporains, les personnages ne ressemblent pas aux stéréotypes et aux clichés que les gens se font des Chinois. Mon adage lors de la rédaction de *Le vent ne cesse jamais de souffler* était : « Il ne faut pas être plus chinois que le Chinois ». *Shanghai baby* (Zhou Weihui), par exemple, nous plonge dans une métropole cosmopolite où une jeune femme décide de quitter son métier de journaliste, malgré la désapprobation parentale, pour écrire un roman. De plus, il existe un triangle amoureux entre Coco (la narratrice s'est surnommée ainsi en l'honneur de Coco Chanel, qu'elle admire), Tian Tian le peintre impuissant et Mark l'Allemand accro au sexe. L'histoire se déroule dans les bars et restaurants de la ville, où se mêlent consommation excessive d'alcool et d'héroïne. Bref, nous sommes loin d'un roman chinois du terroir mettant en

scène la classe populaire ou d'une œuvre historique et romantique mettant en scène une concubine.

Dans cet ordre d'idée, Vent et Shaosu parlent le français et étudient aussi dans cette langue. Fatiguée qu'on prononce mal son prénom Shun Feng, la charmeuse de vent a préféré le franciser. Elle ne renie pas ses racines pour autant : les jeunes Chinois d'aujourd'hui se choisissent un prénom anglais à l'adolescence qu'ils utilisent pour se nommer auprès des étrangers ou lorsqu'ils voyagent à l'extérieur du pays. Comme tous les noms et adjectifs en mandarin peuvent former un prénom, ils se retrouvent parfois avec des appellations comme Echo (c'est le nom anglais de mon amie sichuanaise) qui n'ont rien à voir avec les prénoms des gens d'ici. Personnellement, je trouve cela charmant. De plus, Vent a appris l'espagnol, raffole des mets mexicains et adore la danse latine. Même si elle est d'origine chinoise, la charmeuse de vent a des goûts variés comme la majorité des Québécois. Lors de mon stage à Beijing, j'ai rencontré une stagiaire canadienne d'origine chinoise. Elle occupait à temps partiel un poste de professeur de danses latines, ne connaissait que dix mots de mandarin et parlait couramment l'anglais et l'espagnol. Alors, quand le personnage de Vent m'est venu en tête, j'ai souhaité qu'elle ressemble à cette amie. Après tout, comme je l'ai précisé au début de cet essai, je tenais en écrivant *Le vent ne cesse jamais de souffler* à ne pas essentialiser les Chinois et les immigrants d'origine chinoise. Finalement, comme le souligne Kristeva : « Défi aux parents besogneux [...], les enfants d'étrangers sont souvent d'emblée dans le code de la *dolce vita*, du laisser-aller, voire de la délinquance<sup>36</sup>. » Tout adolescent qu'il est, Shaosu correspond bien à cette description. Il rêve de devenir musicien, adore le métal, adopte un style gothique... Bref, il lutte pour imposer son identité à ses aînés, qui préféreraient le voir se dévouer davantage à ses études.

Ma deuxième maxime lors de l'écriture de *Le vent ne cesse jamais de souffler* était : « Mais un Chinois reste un Chinois. » C'est-à-dire que les immigrants, autant ceux de première que de deuxième génération, conservent leur identité chinoise. Cela peut paraître

---

<sup>36</sup> *Ibid*, p. 31

contradictoire, mais la vie est complexe. Les êtres humains se contredisent sans arrêt ; ils affirment une chose et en font une autre. Selon les circonstances, les immigrants se sentiront parfois exclusivement Canadiens ou exclusivement Chinois. Notre identité change constamment puisque nous ne sommes plus aujourd'hui la personne que nous étions hier. Bien qu'elle se dise plus Québécoise que Chinoise, Vent croit au fil rouge qui unit les amoureux, adopte les croyances chinoises en ce qui a trait à la mort, respecte ses parents au point où elle ne défend pas son amoureux au moment où M. Shuo médite sur son compte (elle sait qu'il serait ingrat de sa part de faire perdre la face à un aîné, surtout quand il s'agit de son père), elle porte un *qipao* à chaque Nouvel An chinois, ne se sépare jamais du bracelet de jade de sa grand-mère, écoute avec nostalgie des chansons comme *Wen Bie*, retourne régulièrement en Chine pour revoir les membres de sa famille éloignée et pour renouer avec ses racines. Bref, même si elle semble parfois se détacher de sa contrée natale, Vent est une Chinoise. Puisque Shaosu est né au Québec, il se sent peut-être moins attiré par l'Empire du Milieu que sa sœur, mais son éducation le rapproche quand même du pays de ses ancêtres.

## L'étrangeté des Québécois

### Étranger chez soi

Bien qu'il soit un Québécois « pure laine », Bastien endosse le rôle d'étranger quand il fréquente les Shuo. Comme le souligne Paterson : « ... tout personnage fictif – comme tout être humain – peut se voir attribuer (ou s'attribuer soi-même) un statut d'altérité<sup>37</sup>. » L'épicier refuse fermement que son beau-fils fasse partie de la famille ; en tant que figure d'autorité, il est le seul qui puisse l'intégrer complètement dans le groupe de référence (même si Vent et Shaosu considèrent déjà le jeune homme comme l'un des leurs). Dès qu'il traverse la frontière du Quartier chinois, Bastien devient un Autre. Il fait beaucoup d'efforts pour amadouer M. Shuo : il a appris à maîtriser le mandarin, à cuisiner des plats sichuanais, à utiliser des baguettes... Bref, il s'est familiarisé aux us et coutumes des Chinois. Pourtant, sa présence n'est que *tolérée* chez l'épicier. Tout se joue autour d'un repas, lors de la rencontre entre la famille Shuo et Bastien (au chapitre 9). Une telle atmosphère pourrait sous-entendre qu'on fête sa venue. Au contraire, il ne s'agit que d'une amabilité passagère que Kristeva nous décrit en ces termes : « Le banquet de l'hospitalité est l'utopie des étrangers : cosmopolitisme d'un moment, fraternité de convives qui apaisent et oublient leurs différences, le banquet est hors temps<sup>38</sup>. » En effet, cette rencontre se situe hors du temps. Car une fois les convives rentrés chez eux, les choses n'ont guère changé. Bastien n'en est pas plus accepté par les Shuo. L'épicier lui signale plutôt, par ses manières et ses paroles acerbes, qu'il n'a pas sa place parmi eux. Kristeva nous explique : « La détestation vous signifie que vous êtes un gêneur, que vous agacez et qu'on va vous le montrer franchement et sans précautions<sup>39</sup>. » En ce sens, Bastien ressemble au personnage d'Archibald dans *Les anciens Canadiens* (de Philippe Aubert de Gaspé) qui est rejeté par ceux qu'ils voudraient considérer comme les siens.

---

<sup>37</sup> Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 17.

<sup>38</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 22-23.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 25.

Jeune orphelin écossais, Arché (un surnom francisé que ses proches lui ont donné) est d'abord accueilli à bras ouverts par les Canadiens français. Paterson nous dit à son sujet : « [...] à titre de fils adoptif et choyé d'une famille canadienne-française, témoigne-t-il [Archibald Cameron of Locheill] du libéralisme des Canadiens français et de leur capacité à accepter l'Autre, voire de l'intégrer au groupe de référence<sup>40</sup> ... » Arché se sent comme l'un des leurs durant toute sa jeunesse. Néanmoins, quand la guerre entre les Anglais et les Français éclate, ses origines écossaises l'obligent à prendre les armes contre ceux qu'il chérit. Comme l'indique Paterson, Archibald perd ainsi son statut de fils et endosse à contrecœur celui d'ennemi<sup>41</sup>. Tout cela est dû, en grande partie, au changement de mentalité du groupe de référence. Mais sa trahison envers sa famille canadienne le privera pendant longtemps de leur affection. Sa sœur adoptive, la femme qu'il aime, ne lui pardonnera jamais et refusera de l'épouser. Comme le souligne Paterson : « [...] le drame réside dans le fait qu'Arché ne fera jamais complètement partie du Même ou de l'Autre<sup>42</sup>. » À cette image, Bastien ne se sent pas à sa place ni auprès de Québécois, ni auprès des Shuo. Au contraire d'Archibald, mon narrateur arrive finalement à se forger une place autant en Chine qu'au Québec quand il se porte au secours de Vent et s'occupe de Mme Wangsu. Bastien gagne ainsi le droit d'appartenir à la famille Shuo en devenant le neveu de l'épicier et le fils adoptif de Mme Wangsu.

Une question se pose alors : pourquoi Bastien ne se sent-il pas à sa place dans son pays natal? Certains pourraient trouver étrange qu'il désire intégrer le clan des Shuo. Kristeva nous indique : « Une blessure secrète, souvent inconnue de lui-même, propulse l'étranger dans l'errance<sup>43</sup>. » Dans le cas de Bastien, cette blessure est grandement due à son entourage déficient. L'être humain tend à vouloir obtenir ce qui lui manque. Pour Bastien, il s'agit d'une famille aimante. Notre identité est liée à celle de nos proches. Quand ils nous quittent, une part de nous-mêmes s'en va avec eux. Pas étonnant que Bastien soit si dépressif et si dépendant de Vent. Il se raccroche désespérément à son amoureuse puisqu'elle est la seule personne qui donne un sens à sa vie. Au sujet de *L'Étranger* de

---

<sup>40</sup> Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 45.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 42-43.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>43</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 14.

Camus, Kristeva nous dit : « L'étranger, donc, a perdu sa mère. Camus l'a bien vu : son Étranger se révèle à la mort de sa mère<sup>44</sup>. » Suite au trépas de Madeleine, Bastien a eu l'impression qu'il n'avait plus de place en ce monde. Les orphelins ne vivent que pour eux-mêmes : personne ne s'occupe d'eux et ils ne s'occupent de personne. Sur le plan familial, ils ne sont « rien », jusqu'à ce qu'ils se trouvent un(e) conjoint(e) et aient des enfants. J'utilise le terme « orphelin », puisque, dès le décès de sa mère, Bastien a été abandonné par son père, ce qui l'a projeté dans l'errance.

Dès qu'il a atteint l'âge adulte, Bastien a fui la maison de son enfance où il ne ressentait que l'absence de ses parents. Il est parti des Cantons-de-l'Est et s'est égaré à Montréal. C'est seulement lorsqu'il a rencontré Vent que son existence a temporairement cessé de dériver. À cette époque, il n'avait pas encore quitté physiquement le Québec, mais son lien avec lui avait été tronqué. Cette rupture était intériorisée par un deuil qui s'éternisait depuis plus de dix ans. Sans Madeleine, Bastien a perdu le contact non seulement avec ses racines familiales, mais aussi avec sa patrie où il ne se sentait désormais plus chez lui. Kristeva ajoute : « L'étranger serait l'enfant d'un père dont l'existence ne fait aucun doute, mais dont la présence ne le retient pas<sup>45</sup>. » Bastien est prêt à partir vivre en Chine si son amoureuse le souhaite. Son père, avec qui il est en conflit, ne le convaincra certainement pas de rester. Il n'a donc aucune attache avec son pays d'origine. Comme Kristeva nous l'explique : « Libre d'attaches avec les siens, l'étranger se sent « complètement libre ». L'absolu de cette liberté s'appelle pourtant solitude<sup>46</sup>. » Toutefois, s'il devient un étranger à la mort de sa mère et que cette altérité grandit lorsqu'il se sépare de son père, Bastien cesse de l'être quand il se retrouve une maman en Mme Wangsu. Elle lui redonne une place en ce monde : celle de son fils adoptif et du neveu de la famille Shuo.

---

<sup>44</sup> *Id.*

<sup>45</sup> *Id.*

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 23.

## Étranger en pays inconnu

Bastien connaît une autre sorte d'altérité quand il atterrit en Chine. C'est à son tour d'expérimenter le statut d'étranger dans une contrée où il fait partie d'une minorité. Cette condition est synonyme autant de rejet que de découvertes. J'ai abondamment puisé dans mon expérience personnelle lors de mon voyage dans l'Empire du Milieu pour rédiger cet aspect du roman.

D'abord, nous ne sommes pas toujours les bienvenus là-bas. Comme dans n'importe quel pays, certains n'apprécient guère la présence d'immigrants et, même, de touristes. Dans le premier cas, on entend l'argument selon lequel les étrangers « volent » les emplois ou profitent de la main-d'œuvre bon marché (dans le cas d'investisseurs). Ils devraient rentrer chez eux, car ils rendent « impur » le groupe de référence. Victimes de racisme et de dénigrement, les immigrants résistent du mieux qu'ils le peuvent aux violences physiques et verbales dont ils sont l'objet. Mais cela ne se fait pas sans heurts, comme le souligne Kristeva : « Les déboires que rencontrera nécessairement l'étranger – il est une bouche en trop, une parole incompréhensible, un comportement non conforme – le blessent violemment, mais par éclairs.<sup>47</sup> » Par exemple, en tant que métis, M. Park subit diverses injustices. Non seulement les membres de sa famille maternelle le voient-ils comme une « bouche en trop à nourrir », mais il n'a guère les mêmes opportunités d'études ou de carrières que ses concitoyens. Cela ne l'a pas empêché de se marier, d'avoir un enfant et d'être heureux, mais il est indiscutablement blessé par l'attitude de ses pairs. Les Chinois ne l'intégreront jamais complètement au groupe de référence. Il est triste d'être ainsi rejeté par ceux qu'il voudrait considérer comme les siens. En cela, M. Park et Bastien se ressemblent plus qu'ils ne le croient.

N'étant que de passage dans l'Empire du Milieu, Bastien n'expérimente pas les affres de l'immigration. Les Chinois le considèrent généralement avec gentillesse, mais leur ouverture est grandement due au fait que sa présence est temporaire. Kristeva nous dit à ce

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 15.



sujet : « La *rencontre* équilibre l'errance. Croisement de deux altérités, elle accueille l'étranger sans le fixer, ouvrant l'hôte à son visiteur sans l'engager. Reconnaissance réciproque, la rencontre doit son bonheur au provisoire, et les conflits la déchireraient si elle devait se prolonger<sup>48</sup>. » Bastien est le bienvenu en Chine puisqu'il y est venu secourir son amoureuse. S'il n'était qu'un simple touriste, Bastien ne recevrait pas le même accueil. Naturellement, les gens qu'il rencontre ne sont pas tous au courant de sa situation particulière. À Shanghai, une prostituée lui propose ses services ; un homme parcourant seul les quartiers chauds est perçu comme un client potentiel. À Dujiangyan, les soldats le confondent avec un journaliste avide de primeurs. Les secouristes qui servent des repas aux réfugiés lui signifient d'un regard qu'il n'a pas sa place parmi les nécessiteux. Dérogeant à cette attitude, M. Li fait fi de la nationalité de Bastien et l'aide généreusement. Le geste de ce bienfaiteur est certainement motivé par son passé (sa longue séparation avec son épouse durant la Révolution culturelle), mais aussi parce qu'il a été lui aussi étranger lors de son séjour en France.

Dès son arrivée en Chine, Bastien sait que son statut social est inférieur à celui des Chinois. En tant qu'étranger, il n'a pas les mêmes droits ni les mêmes privilèges. Voilà pourquoi il se retient, malgré sa panique et son désespoir, d'exiger le soutien d'autrui pour secourir Vent. Il ne veut pas passer pour un Occidental égoïste qui se croit le nombril du monde. D'ailleurs, s'il avait agi ainsi, on l'aurait sans doute remis à sa place. Kristeva souligne qu'une telle réserve est partagée par plusieurs Autres : « L'animosité suscitée par l'étranger [...] ou de l'agacement [...], le surprennent à peine. Il éprouve volontiers une certaine admiration pour ceux qui l'ont accueilli, car il les estime le plus souvent supérieurs à lui-même<sup>49</sup>... » À cette image, Bastien ressent une affection débordante pour ces hôtes, surtout envers Mme Wangsu, M. Li et son épouse. Leur bienveillance touche Bastien au point où il oublie tous les aspects « négatifs » de la culture chinoise.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 21-22.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 16.

## Étranger à soi-même

Savons-nous vraiment qui nous sommes? Ou sommes-nous aveugles à notre propre identité? Comme je l'ai déjà mentionné au début de cet essai, j'ai l'impression que se connaître soi-même est le but premier de notre existence. C'est une tâche aussi ardue qu'intéressante, mais à certains moments blessante. Nous nous découvrons quelques fois meilleurs que nous le pensions. L'inverse est tristement vrai : nous sommes parfois moins gentils, droits et justes que nous l'avions imaginé. Dans la majorité des cas, nous *différons* de ce que nous croyions être et, parfois, cette différence devient altérité. Nous nous considérons alors comme étrangers à nous-mêmes.

Irina Fougeron nous indique qu'il existe deux sortes d'altérité : l'une étant externe et l'autre interne<sup>50</sup>. À l'extérieur, notre physique, notre langage et nos actions marquent notre étrangeté. À l'intérieur, à mesure qu'un personnage se développe, il « [...] est conduit à admettre qu'il est autre, que ce que sa vie durant, il pensait être<sup>51</sup>. » Nous sommes les premiers à être surpris de découvrir qui nous sommes. Par exemple, Bastien s'imaginait être en mesure de chérir son amoureuse, mais il a été le premier à la blesser. Il souhaitait être différent de son père, mais il lui ressemble la plupart du temps. Les deux refoulent leur deuil : l'un se raccroche désespérément à sa petite amie, l'autre préfère la boisson. André Combes, Anne-Marie Corbin et Irina Fougeron ajoutent : « L'altérité [...] est perçue à partir d'une conscience identitaire prétendument solide, en réalité assez souvent exacerbée par un doute naissant sur sa propre consistance<sup>52</sup>. » Bastien n'est donc pas la personne qu'il voulait être ni celle qu'il pensait être. En fait, il ne sait plus où il en est. Il travaille comme traducteur, mais sa passion est la création de bandes dessinées. Il s'imaginait avoir assez de talent pour être bédéiste, mais n'arrive pas à se faire publier. Bastien est si déçu de lui qu'il en devient dépressif. Il cesse de traduire, de dessiner et de prendre soin de sa charmeuse de vent.

---

<sup>50</sup> Irina Fougeron, *op. cit.*, p. 13.

<sup>51</sup> *Id.*

<sup>52</sup> André Combes, Anne-Marie Corbin et Irina Fougeron, *op. cit.*, p. 11.

Bastien essaie de résoudre son problème identitaire en s'intégrant à la famille Shuo ; il souhaite devenir le conjoint de Vent et le beau-fils de l'épicier (qui correspond sans doute à sa vision d'un père idéal). Kristeva a émis l'hypothèse suivante : « Les amis de l'étranger, à part les belles âmes qui se sentent obligées de faire le bien, ne sauraient être que ceux qui se sentent étrangers à eux-mêmes<sup>53</sup>. » Dans le cas de Bastien, il n'est pas « l'ami » d'une étrangère (même si je la considère comme une Québécoise), mais son amoureux. J'ai créé inconsciemment ces deux personnages à l'image du yin et du yang. Vent est joyeuse, sociale et sûre d'elle-même. Bastien est taciturne, asocial et manque de confiance en lui. Pourtant, ils se ressemblent plus qu'ils ne le croient. Leurs goûts, leurs rêves et leurs valeurs sont sensiblement les mêmes. Il y a toujours un peu de yin dans le yang et de yang dans le yin. Comme l'indique Paterson :

[...] entre soi et l'Autre, il existe certes des écarts, mais également des liens. L'Autre en soi, le soi en l'Autre, voilà qui régit en réalité la relation identité / altérité dans ses aspects [...] idéalisants (l'Autre n'est-il pas porteur de nos désirs de liberté, de renouvellement et de transcendance<sup>54</sup>?)

Dans cet ordre des choses, Bastien souhaite devenir un Chinois puisqu'il idéalise leur structure familiale, leurs coutumes et leurs savoirs. Il s'agit d'un désir naïf. Ce que nous désirons de l'Autre, c'est qu'il nous accepte tels que nous sommes. Pas besoin d'adopter son identité pour vivre harmonieusement avec lui. Kristeva conclut à ce sujet : « Désormais, l'étranger n'est ni une race ni une nation. L'étranger n'est ni magnifié [...], ni banni [...]. Inquiétante, l'étrangeté est en nous : nous sommes nos propres étrangers<sup>55</sup>... » Après tout, lors de son voyage en Chine, Bastien a démontré une telle piété filiale auprès de M. Shuo et, surtout, de Mme Wangsu qu'il a obtenu une place dans leur famille. En cela, il fait sienne une valeur étrangère (celle du respect des aînés) et endosse son altérité. Puisque l'identité n'est pas une entité monolithique, tout Québécois qu'il est, Bastien a le droit d'embrasser des croyances dites « chinoises », tel le fil rouge. Finalement, grâce à son périple dans l'Empire du Milieu, Bastien s'est découvert plus fort qu'il le croyait. Il craint les sensations fortes et la solitude, mais traverse une rivière agitée sur une tyrolienne de

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>54</sup> Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 38.

<sup>55</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 268.

fortune et parcourt en solo une forêt sichuanaise. Il a peut-être maltraité Vent dans le passé, mais il a eu le courage de reconnaître ses torts et de lui demander pardon. Malgré le stress engendré par un voyage en sol étranger et la détresse psychologique provoquée par la disparition de son amoureuse, il se porte sans hésitation à son secours. Cette catastrophe lui permet de renouer avec les bons côtés de sa personnalité (sa dépression les lui avait fait oublier).

## Les yeux de l'Autre pour se regarder soi

### La Chine, le paysage mais non le cœur du roman

Plusieurs questions m'ont préoccupée tout au long de la rédaction de *Le vent ne cesse jamais de souffler*. Un auteur chinois serait-il mieux placé que moi pour rédiger une histoire concernant le tremblement de terre du Sichuan? Ai-je su bien représenter les habitants de l'Empire du Milieu sans tomber dans l'essentialisme, les clichés et les stéréotypes (même si j'affirme le contraire au début de cet essai, un doute subsiste dans mon esprit)? Mon point de vue « d'Occidentale » sur la Chine est-il digne d'intérêt?

Quand je lui ai fait part de mes craintes, l'écrivaine Michèle Plomer (que j'ai l'immense chance de compter parmi mes amis) m'a dit : « C'est un peu cliché ce que je vais te répondre, mais il faut écrire vrai et il faut écrire du cœur. La Chine et ses habitants, tu commences à les connaître de l'intérieur, alors raconte ce que tu vois et comment ce que tu vois te fait sentir. Là, tu seras dans du vrai. Peut-être pas la réalité, mais pas dans le cliché en tout cas. » En littérature, il n'est donc pas question de réalité (après tout, il s'agit d'œuvres de fiction), mais plutôt d'authenticité. Cela me rappelle une réflexion de Daisuke Moriyama, le mangaka de la série *Chrono Crusade* qui se déroule aux États-Unis durant les années vingt. Il affirme que : « [...] stories about " America " that are done by foreigners can get pretty laughable<sup>56</sup>. » J'ai trouvé rassurant qu'un bédéiste japonais s'inquiète lui aussi de sa capacité à représenter l'Autre (personnellement, je pense qu'il le fait avec brio). Incertain de sa réussite, Moriyama demande à ses lecteurs de se concentrer sur les personnages et leurs quêtes, car, au fond, c'est tout ce qui importe<sup>57</sup>. Je recommanderais la même chose aux gens qui liront *Le vent ne cesse jamais de souffler*. Ce roman ne se fonde pas sur des vérités vérifiables, mais plutôt sur l'expérience d'un Occidental en Chine. Et cela se fait par le biais de ce que j'ai moi-même vu et perçu lors de mon voyage dans l'Empire du Milieu.

---

<sup>56</sup> Daisuke Moriyama, *Chrono Crusade* vol. 3, Houston, ADV Manga, 2000, p. 189, 10 vol.

<sup>57</sup> *Id.*

Je crois que ma vision « externe » sur la Chine peut être pertinente, mais pas dans le sens où je l'entendais quand j'ai commencé l'écriture du projet. Je pensais partager avec d'éventuels lecteurs ma passion pour l'Asie, mais je me suis finalement davantage intéressée au sort des Québécois. Après tout, c'est Bastien qui est le narrateur de cette histoire (c'est sa psyché à lui que nous voyons évoluer). Dans son œuvre *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Edward W. Saïd explique qu'en mettant en scène les Autres, je serais, selon lui, davantage en train d'en apprendre sur moi-même et sur ma propre culture<sup>58</sup>. Effectivement, à ma grande surprise, l'Empire du Milieu n'est pas le cœur du roman, mais son paysage. Paterson indique : « [...] il faut se demander si l'Autre a une fonction de révélation dans le discours. Met-il au jour les désirs secrets, cachés, inavoués d'un individu ou d'une société<sup>59</sup>? » En effet, plus l'Asie m'est familière, mieux je peux cerner qui je suis, quelle est ma culture et quelles sont mes valeurs (la comparaison étant un bon moyen de se remettre en perspective). Passer par les yeux de l'Autre pour se regarder soi est un « jeu » littéraire enrichissant. Montesquieu a utilisé cette même méthode dans son roman *Lettres persanes*.

### Montesquieu

Dans *Lettres persanes*, un roman épistolaire, Montesquieu fait voyager Usbeck et Rica jusqu'à Paris. Les deux personnages échangent des lettres et écrivent aussi à leurs compatriotes restés dans leur pays natal. Leur point de vue d'étranger leur permet de poser un regard neuf sur les Français et sur la France. Élisabeth Chalier-Visuvalingam explique : « Les deux Persans qui visitent Paris sont plus lucides sur les réalités des Français que ne le sont les Français eux-mêmes<sup>60</sup>. » Pourquoi n'arrivons-nous pas à saisir nos réalités aussi bien que celles des autres? Chalier-Visuvalingam ajoute qu'Usbeck, s'il vient à acquérir une compréhension profonde du monde occidental, est aveugle à ses propres réalités<sup>61</sup>. Il nous est toujours difficile de poser un regard sur nous-mêmes, puisque notre façon d'être nous semble « naturelle ». C'est par la rencontre avec l'Autre que nous remettons en

---

<sup>58</sup> Edward Saïd, *op. cit.*, 422 p.

<sup>59</sup> Janet M. Paterson, *op. cit.*, p. 37.

<sup>60</sup> Élisabeth Chalier-Visuvalingam, *art. cit.*, p. 140-141.

<sup>61</sup> *Ibid*, p. 141.

question notre vision du monde. Pourtant, à la lecture des *Lettres persanes*, le lecteur sait très bien que c'est Montesquieu qui pose, via ses personnages, un regard extralucide sur ses contemporains. Mais, comme Chalier-Visuvalingam le souligne :

Il [Montesquieu] ne l'a atteinte [la lucidité] cependant qu'après s'être détaché de lui, en faisant le détour par la Perse. [...] Pour connaître sa propre communauté, on doit d'abord connaître le monde entier. C'est l'universel qui devient l'instrument de connaissance du particulier<sup>62</sup>.

Ainsi, en passant par l'Autre pour se regarder soi, nous acquérons une distance salutaire qui nous permet de surpasser nos pré requis culturels.

### **Connaissances de soi**

En écrivant *Le vent ne cesse jamais de souffler*, j'aborde la mentalité chinoise principalement grâce à M. Shuo, à Mme Wangsu et à Vent. Leur culture me permet de poser un regard externe sur les agissements et les convictions de Bastien (par exemple, je questionne son choix de ne plus fréquenter son père grâce aux réflexions acerbes de l'épicier). Comme le souligne Chalier-Visuvalingam en faisant référence au jeu du passage de soi à l'Autre (car, évidemment, à l'image de Montesquieu, c'est moi qui suis derrière ces personnages chinois) :

[...] ce décalage ne se fait que dans le but de revenir à soi et chez soi, pour juger ou rire de nos limites. L'étranger devient alors la figure en laquelle se délègue l'esprit perspicace et ironique du philosophe, son double, son masque. Il est la métaphore de la distance que nous devrions prendre par rapport à nous-mêmes [...] Si je veux que l'Autre me soit proche, il faut d'abord qu'il me soit étranger, voire même étrange<sup>63</sup>.

C'est grâce à la Chine que je peux m'interroger sur le Québec ; elle me donne la possibilité de m'éloigner des miens pour mieux les aborder. Mais, pour créer cette distance salutaire, j'ai besoin que l'Autre me soit étranger. Dans *Le vent ne cesse jamais de souffler*, je dépeins un Québec où les aînés sont délaissés, où la mort et le deuil sont tabous, où les

---

<sup>62</sup> *Id.*

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 148.

hommes ne peuvent pas exprimer leurs émotions, où les jeunes souffrent « d'adulcescence » (je parle ici d'infidélités, de nombreux divorces, de relations humaines éphémères, du désir de rester en marge de la population active) et où la cellule familiale s'est dissoute. Ce tableau semble dépréciatif, mais, comme avec le yin et le yang, il y a des aspects négatifs et positifs dans chaque société. Notre pays est ouvert aux étrangers (Montréal, par exemple, est une ville de toutes les cultures ; le Quartier latin et le Quartier chinois sont d'ailleurs mis en scène dans le roman). Chez nous, les couples mixtes ne sont pas seulement tolérés, mais bel et bien acceptés. Au Canada, les Autres ont le droit de devenir Nous (d'acquérir notre nationalité). Les Québécois, pour leur part, sont avides de voyages et de découvertes. Leurs intérêts et leurs goûts sont de plus en plus multiculturels. Nous nous éloignons lentement mais sûrement de l'ethnocentrisme. Mais est-ce que le volet culturel est l'élément central de *Le vent ne cesse jamais de souffler*? Dans son article « La littérature comme espace d'apprentissage de l'altérité et du divers », Martine Abdallah-Preteceille explique qu'elle n'est qu'un prétexte au texte :

Pour l'écrivain, les items culturels (croyances, rites, symboles, etc.) ne sont que des prétextes à nourrir son imaginaire en transcendant la réalité. Les faits ne sont pas retenus pour eux-mêmes mais pour la charge affective, émotionnelle et/ou poétique qu'ils représentent ou qu'ils peuvent susciter. [...] Les textes littéraires ne sont pas de simples descriptions mais aussi des systèmes de réminiscence qui permettent de libérer les souvenirs et l'imaginaire<sup>64</sup>.

Ma fascination pour la Chine me servirait donc de tremplin pour m'exprimer pleinement en tant que Québécoise.

---

<sup>64</sup> Martine Abdallah-Preteceille, « La littérature comme espace d'apprentissage de l'altérité et du divers », *Synergies Brésil*, n° spécial 2, (2010), p. 149, [en ligne], [http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Bresil\\_special2/abdallah\\_preteceille.pdf](http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Bresil_special2/abdallah_preteceille.pdf), [consulté le 8 mars 2011].



## Le terrain

### La littérature : un lieu de rencontre avec l'Autre

J'utilise le terme anthropologique « terrain » puisqu'il réfère, selon moi, à l'obligation pour le romancier qui souhaite écrire une œuvre se déroulant « ailleurs » de lire des essais et des romans sur la contrée choisie. (Les auteurs de ces ouvrages proviennent idéalement de cet endroit. Toutefois, le point de vue de ceux qui ont visité ce pays, même s'ils n'en sont pas natifs, est lui aussi révélateur.) Tout cela dans le but d'entrer en contact avec l'étranger. Abdallah-Pretceille nous dit à ce sujet : « Le texte littéraire, production de l'imaginaire par excellence, est un genre inépuisable pour la rencontre de l'Autre : rencontre par procuration certes, mais rencontre tout de même<sup>65</sup>. » Lorsque nous lisons des livres, nous découvrons l'homme dans toute sa complexité (en tant qu'individu) et sa variabilité (sur le plan social, culturel, langagier, etc.) Abdallah-Pretceille ajoute : « La littérature, c'est l'humanité de l'homme, son espace personnel. Elle rend compte à la fois de la réalité et du rêve, du passé et du présent, du vécu et de l'imaginaire<sup>66</sup>. » Ainsi, elle nous permet de réfléchir à notre contemporanéité, nos valeurs, nos identités. Voilà pourquoi tant d'anthropologues étudient les productions culturelles. Comment connaître la mentalité d'un peuple? L'une des méthodes utilisées est de relever les représentations sociales dans ses romans. Abdallah-Pretceille abonde en ce sens :

[...] le texte littéraire peut être prétexte à une approche anthropologique [...] L'anthropologie s'intéresse à l'homme dans sa globalité et sa diversité selon le principe de variation. Elle correspond à une démarche qui consiste à partir du particulier pour construire une théorie de l'homme<sup>67</sup>.

Toutefois, certains auteurs croient que la littérature n'est pas un moyen d'affirmer son identité. Dans un entretien intitulé *Littérature et altérité*, publié sur le site de Vox Poetica, Jean-Jacques Lecercle, co-auteur de *L'Emprise des signes*, nous explique son point de vue :

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 150.

La vraie littérature n'est pas le lieu de revendication d'identité mais plutôt le lieu de contact faste avec l'altérité : je ne lis pas pour me reconnaître mais pour rencontrer l'autre. Je pense que la littérature est l'un des rares moyens que j'ai de sortir de mon solipsisme natif, de pénétrer dans ce qui est par définition impénétrable : la conscience d'autrui telle qu'elle est reconstruite imaginativement dans les textes littéraires<sup>68</sup>.

Ces propos devraient à mon avis être nuancés. Quand un auteur québécois met en scène des Québécois, ce n'est effectivement pas son identité qui y est retranscrite (sauf dans le cas de l'autofiction), mais celles de ses personnages. Toutefois, ces derniers lui ressemblent et sont des projections plus ou moins fidèles de lui-même. Car personne ne peut se départir de sa culture, de ses valeurs, de sa société, de ses parents, etc. Que nous le voulions ou non, nos racines transparaissent toujours dans nos œuvres. Si la littérature n'est pas forcément un espace de revendication d'identité, nos origines s'y trouvent quand même convoquées. Mais, oui, les romans sont avant tout un lieu de rencontre avec l'altérité. Ils nous permettent de sortir, du moins en partie, de notre « solipsisme natif ». Dans *Le vent ne cesse jamais de souffler*, par exemple, je me suis éloignée de moi-même pour me mettre à la place de Bastien (un homme). La difficulté était encore plus grande quand j'essayais de m'imprégner de l'identité de M. Shuo et de Mme Wangsu (des individus d'une autre ethnie que la mienne, et d'une autre génération aussi). Ce défi n'est toutefois pas insurmontable si on utilise une bonne dose d'empathie et que l'on s'adonne à des recherches sur les us et coutumes d'autrui. Comme le souligne Chalier-Visuvalingam, la littérature sert à nous mettre en relation avec l'Autre:

Penser l'autre signifie l'inscrire dans tout discours et le reconnaître dans l'horizon qui se projette devant soi. Toute la littérature n'est-elle pas, en définitive, une tentative originale, de regarder l'autre, de le rencontrer et de l'appréhender dans son unicité<sup>69</sup>?

---

<sup>68</sup> Vox Poetica, « Entretien avec Jean-Jacques Lecercle, co-auteur, avec Ronald Shusterman, de *L'Emprise des signes, Littérature et altérité*, Seuil, (2002) », [s.d.], [en ligne], <http://www.vox-poetica.org/entretiens/jjl.htm>, [consulté le 8 mars 2011].

<sup>69</sup> Elizabeth Chalier-Visuvalingam, *art. cit.*, p. 159.

## La littérature : un lieu de connaissances

Quand l'histoire de *Le vent ne cesse jamais de souffler* m'est venue à l'esprit, mon premier réflexe a été de lire le plus grand nombre d'auteurs chinois possible (Chow Ching Li, Dai Sijie, Ma Jian, Wang Anyi, Xinran, Xu Ge Fei et Zhou Weihui, Ying Chen, Shan Sa...), ma sélection étant limitée aux écrivains dont les œuvres ont été traduites en français. Leurs écrits m'ont permis de mieux connaître leur pays, leur culture et leur vision du monde.

Lorsque nous lisons/écrivons un roman se déroulant dans une contrée étrangère ou une autre culture que la nôtre, il est crucial, comme le souligne Abdallah-Pretceille, d'apprendre à suspendre nos certitudes culturelles<sup>70</sup>. Sinon, nous crierions à l'ésotérisme dès l'apparition du cochon parlant dans *Petite fleur de Mandchourie* (Xu Ge Fei) au lieu de l'accepter comme un « fait ». Dans *La pratique de la Chine*, André Chieng nous explique pourquoi les ponts traditionnels sont construits en zigzag<sup>71</sup>. Certains vous diront que cela est dû aux fantômes qui se déplacent seulement en ligne droite (donc les occupants des bâtiments annexes sont protégés des esprits qui pourraient arriver de la rive opposée). Les Occidentaux, eux, penseront qu'il s'agit d'une superstition. Toutefois, un architecte chinois ajoute que ces ponts offrent aux marcheurs la possibilité de contempler le paysage selon différents points de vue. Laquelle de ces explications est la « bonne »? Celles données par les Chinois, bien sûr! Les deux constituent d'excellentes raisons de continuer à bâtir des ponts en zigzag, même si on met plus de temps pour les traverser (en Amérique du Nord, nous avons tendance à toujours rendre les choses le plus « efficace » possible).

Ainsi, un romancier à la logique trop cartésienne ne réussirait pas à bien représenter les Chinois, puisque ces derniers évoluent dans un univers où tout s'équilibre et où les codes de conduite sont dictés par des traditions vieilles de milliers d'années. En tant que lecteur, il est donc important de vouloir en apprendre plus sur les Autres et, en tant que

---

<sup>70</sup> Martine Abdallah-Pretceille, *art. cit.*, p. 148.

<sup>71</sup> André Chieng, *La pratique de la Chine, op cit.*, 316 p.

romancier, de s'informer sur leur mode de vie, mais, surtout, de s'ouvrir l'esprit à leur manière d'être. Toutefois, comme le raconte Lecercle dans son entrevue : « [...] la fiction n'est pas l'exposition factuelle de connaissances testables sur le monde extérieur<sup>72</sup>. » À la blague, l'auteur nous dit que, s'il souhaite visiter Paris, il préférera un guide de voyage plutôt qu'un roman. La littérature n'est pas une transcription exacte du réel (certaines parties d'une œuvre, tels les passages relatant des faits historiques, le sont)<sup>73</sup>. Néanmoins, comme le souligne Lecercle, nous pouvons acquérir via la fiction des connaissances sur le monde :

Il y a ce que j'appelle les connaissances personnelles. Il faut que je refasse en tant qu'individu l'apprentissage que des générations ont fait avant moi. Il faut que j'apprenne à vivre, il faut que j'apprenne à me reconnaître dans le monde où je vis, et cet apprentissage ne se fait pas par les ouvrages du type que vous indiquez, parce qu'il ne s'apprend ni à l'école, ni dans les manuels. Il s'apprend dans les relations quotidiennes. Il s'apprend aussi dans ce qui est la traduction linguistique de l'expérience : dans la fiction, en particulier dans les romans<sup>74</sup>.

## Le voyage

Selon moi, le terrain peut aussi référer à la situation particulière où le romancier, qui désire écrire une œuvre de fiction se déroulant « ailleurs », décide de visiter le pays en question. Nous nous éloignons toutefois du voyage « touristique » où nous ne voyons que le côté superficiel de la culture d'autrui. Nous sommes tenus de parcourir ladite contrée l'esprit avide de connaissances, les yeux grand ouverts, et le cœur à l'écoute de nos émotions. En terre étrangère, nous adoptons la position d'élève et les gens que nous rencontrons deviennent nos professeurs (enfin, s'ils le souhaitent). En tant qu'être humain, nous devrions toujours nous intéresser aux Autres. Après tout, nous sommes tous l'étranger de quelqu'un et nous espérons tous être compris par autrui. Dans *Images de l'altérité*, Marion Dufresne paraphrase Canetti à ce sujet : « [...] être un homme signifie avant tout faire l'effort permanent de comprendre l'autre de l'intérieur en se glissant en quelque sorte

---

<sup>72</sup> Vox Poetica, *art. cit.*

<sup>73</sup> *Id.*

<sup>74</sup> *Id.*

dans son personnage pour le saisir dans son intégralité<sup>75</sup>. » J'ai l'impression que c'est lorsque je voyage que je me rapproche le plus du genre humain et d'autrui.

Si nous visitons le pays concerné, nous pouvons connaître plus aisément ceux que l'on veut mettre en scène. Les savoirs que l'on accumule dans les livres se sont montrés suffisants pour plusieurs romanciers. Personnellement, je crois que je n'aurais pas pu écrire *Le vent ne cesse jamais de souffler* sans mon voyage en Chine. D'ailleurs, je pense que cette expérience du terrain est la plus enrichissante qui soit autant sur le plan personnel que pour mon travail de création. Kristeva explique qu'il « [...] est agréable et intéressant de s'expatrier pour aborder d'autres climats, mentalités, régimes<sup>76</sup>... » Ceux qui voyagent peuvent relativiser leurs points de vue, leurs valeurs et leurs croyances. Leurs romans n'en seront selon moi que plus authentiques. Toutefois, comme Kristeva l'affirme, le but du voyage n'en reste pas moins « [...] de revenir à soi et chez soi, pour juger ou rire de nos limites, de nos étrangetés, de nos despotismes mentaux ou politiques<sup>77</sup>. » Encore une fois, il importe d'explorer le monde pour mieux nous connaître. Pour ce faire, comme l'indique Dufresne, il nous faut nous approcher au plus près de l'étranger sans pour autant porter atteinte à son identité.<sup>78</sup> Nous devons cependant accepter que nos hôtes nous considéreront toujours comme des *outsiders* (c'est-à-dire des personnes de l'extérieur)<sup>79</sup>. Nous commenterons d'ailleurs des erreurs qui terniront nos rapports avec autrui. Dans *Images de l'altérité*, Christine Meunier nous dit que le romancier Nikolai Karamzine, auteur de *Lettres d'un voyageur russe*, « ...ne cachera pas que dans certaines circonstances, tout à fait fortuites, il reste un Autre, un étranger : il commet parfois des maladresses, méconnaissant les usages du lieu<sup>80</sup>... » Heureusement, comme nous sommes tous amenés un jour à devenir un étranger, nous sommes de plus en plus compréhensifs et prêts à pardonner la gaucherie d'autrui.

---

<sup>75</sup> Canetti paraphrasé par Marion Dufresne dans André Combes, Anne-Marie Corbin, Irina Fougeron, *op. cit.*, p. 110.

<sup>76</sup> Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 196.

<sup>77</sup> *Id.*

<sup>78</sup> Marion Dufresne dans André Combes, Anne-Marie Corbin, Irina Fougeron, *op. cit.*, p. 110.

<sup>79</sup> Cela s'applique aux pays où la population est encore presque homogène.

<sup>80</sup> Christine Meunier dans André Combes, Anne-Marie Corbin, Irina Fougeron, *op. cit.*, p. 125.

Une dernière question demeure en suspend : pourquoi me suis-je « compliqué » la vie en écrivant une histoire qui se déroule dans un autre pays que le mien? J'avoue que parler avec justesse des Autres tout en sachant notre savoir partiel et partial, c'est un peu angoissant. Dans *Images de l'altérité*, Marek Tomaszewski nous dit au sujet du romancier Włodzimierz Obojewski :

L'on peut se demander pourquoi il réussit si bien à décrire les lieux, les demeures et les paysages lointains, à nous transporter en imagination dans des contrées autrefois coupées de l'Europe en nous donnant l'illusion de les connaître à fond. Il faudrait y voir une sorte de sensibilité à l'espace, ou, pour mieux dire, une sorte de fascination du lieu<sup>81</sup>.

Personnellement, même si j'adore lire des romans se déroulant au Québec, il me déplaît de plonger mes propres histoires dans des lieux familiers. Dans *Mes secrets d'écrivain*, Elizabeth George abonde dans ce sens :

Le conseil qu'on donne généralement aux auteurs débutants est d'écrire « la cour derrière chez soi ». Traduction : un environnement familier. Autrement dit, en extrapolant un peu, parlez de ce que vous connaissez. À quoi je réponds : balivernes! Si j'avais été de cet avis, j'aurais passé des années à tenter d'écrire des histoires qui se seraient déroulées à Huntington Beach, en Californie, or il n'y a pas au monde un endroit qui pourrait moins m'intéresser. Je crois plutôt qu'on a toujours intérêt à choisir comme décor un endroit sur lequel on a envie d'apprendre quelque chose, dont l'exploration nous passionne, dont on a envie de parler, qui éveille des échos en nous ou qui suscite en nous une réponse personnelle, d'une intensité viscérale<sup>82</sup>.

Pour moi, ce lieu dont parle Elizabeth George est la Chine. Elle me passionne et me donne envie de l'explorer. Car, justement, elle éveille en moi « une réponse d'une intensité viscéral<sup>83</sup>. » Il s'agit peut-être de mélancolie. Je m'ennuie énormément du Royaume du Milieu, et la rédaction de *Le vent ne cesse jamais de souffler* m'a donné l'impression de ne pas l'avoir totalement quitté. Citant Montesquieu, Kristeva nous dit : « Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre : j'ai pris part à leur

---

<sup>81</sup> Marek Tomaszewski dans André Combes, Anne-Marie Corbin, Irina Fougeron, *op. cit.*, p. 148.

<sup>82</sup> Elizabeth Georges, *Mes secrets d'écrivain*, « Le décor fait l'histoire », Paris, Presses de la Cité, 2006, 325

<sup>83</sup> *Id.*

fortune et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant.<sup>84</sup>. » Moi aussi je me rattache à la Chine comme à une seconde patrie ; je m'y sens chez moi au point où j'aimerais m'y établir. Le bonheur des Chinois m'importe beaucoup. Quand le malheur les frappe, je pleure avec eux leur souffrance et leurs pertes. Je m'inscris donc, comme d'autres auteures québécoises telles Michèle Plomer et Émilie Andrewes, dans une écriture qui rejoint l'expérience du voyage et de la culture chinoise.

---

<sup>84</sup> Montesquieu cité par Julia Kristeva, *op. cit.*, p. 190-191.

## Conclusion

### Le roman, un pont entre deux cultures

Dans cet essai, je me suis interrogée sur les multiples déclinaisons des thèmes de l'identité et de l'altérité dans *Le vent ne cesse jamais de souffler*. En premier lieu, je me suis intéressée aux immigrants qui, à l'image de monsieur Shuo, se battent pour préserver leurs racines tout en ayant besoin de s'adapter à leur nouveau pays. Je me suis aussi penchée sur la question du métissage où des êtres humains, comme des personnages tels Vent et Shaosu, construisent leur identité sur plusieurs continents. Dans un second lieu, j'ai analysé l'étrangeté des Québécois qui s'étale à plusieurs niveaux : dans leur terre natale, dans une contrée étrangère et à l'intérieur d'eux-mêmes. Dans un troisième lieu, j'ai démontré en quoi mon projet se concentre davantage sur le sort des Québécois que sur celui des Chinois. J'ai usé inconsciemment du même procédé que Montesquieu dans *Lettres persanes* ; c'est-à-dire en passant par les yeux de l'Autre pour mieux se comprendre soi. En quatrième lieu, j'ai développé en quoi le concept anthropologique du terrain peut être vécu lors d'une expérience de création littéraire. Dans ce cas-ci, la littérature est un lieu de rencontre avec l'altérité et de connaissances. Finalement, j'ai expliqué en quoi mon voyage en Chine a été nécessaire pour la création de *Le vent ne cesse jamais de souffler*, même si je sais que bon nombre d'écrivains ont réussi avec brio l'écriture de fictions se déroulant dans un pays qui n'ont jamais visité.

Ainsi, le devoir d'un auteur qui met en scène les Autres diffère légèrement de celui qui parle uniquement des siens. Puisque je me permets de représenter les Chinois, j'ai une responsabilité envers eux. D'abord, il importe que je dépeigne leur identité avec authenticité en évitant les clichés et les stéréotypes. Même si leur culture me paraît passionnante et exotique, je ne dois pas tomber dans l'essentialisme. Ensuite, les romanciers de l'altérité doivent construire un pont entre les pays concernés. Nous devons écrire des histoires où transparait le désir de (se) comprendre et d'apprendre. Car, comme le



souligne Selao en citant Okakura Kakuzo : « L'incompréhension mutuelle de l'Occident et de l'Orient a déjà fait tant de mal qu'il n'y a pas à s'excuser de vouloir collaborer si peu que ce soit au progrès d'une compréhension meilleure<sup>85</sup>. » En rédigeant *Le livre du thé* en langue anglaise, Kazuko s'adressait aux Occidentaux pour dénoncer leurs préjugés concernant l'Orient. Il en va de même avec mon roman puisque je tente d'élargir la vision des Québécois sur leur propre identité et celle des Chinois. Je ne cherche pas à faire de *Le vent ne cesse jamais de souffler* une oeuvre didactique, mais je serais ravie de transmettre à d'éventuels lecteurs une vision originale de l'Empire du Milieu. Car je crois que le partage de connaissances est inhérent au processus créatif comme le souligna Abdallah-Preteille dans son article *La littérature comme espace d'apprentissage de l'altérité et du divers* :

Le texte littéraire est un des modes d'accès à la compréhension du monde, c'est un des moyens d'investigation car il est lui-même écriture du monde. Miroir déformant certes, mais miroir quand même, il est un des révélateurs privilégiés pour coder et décoder le monde. La littérature permet de connaître des archétypes, des « idéaux », de faire l'expérience de l'altérité et de l'étrangeté.<sup>86</sup>

---

<sup>85</sup> Okakura Kakuzo citée par Ching Selao, *op. cit.*, p. 81-82.

<sup>86</sup> Martine Abdallah-Preteille, *op. cit.*, p. 149.

## Bibliographie

- ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine, « La littérature comme espace d'apprentissage de l'altérité et du divers », *Synergies Brésil*, n° spécial 2 (2010), p. 145-155, [en ligne], [http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Bresil\\_special2/abdallah\\_pretceille.pdf](http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Bresil_special2/abdallah_pretceille.pdf), [consulté le 8 mars 2011].
- ANDREWES, Émilie, *Les cages humaines*, Montréal, XYZ éditeur, (Coll. Romanichels), 2010, 195 p.
- CHALIER-VISUVALINGAM, Elizabeth, « Littérature et altérité. Penser l'autre », *Revue d'Études Françaises*, (1996), [en ligne], [http://cief.elte.hu/Espace\\_recherche/Budapest/REF1\\_articles/CHALIER\\_VISUVALINGAM.PDF](http://cief.elte.hu/Espace_recherche/Budapest/REF1_articles/CHALIER_VISUVALINGAM.PDF), [consulté le 8 mars 2011].
- BENJAMIN, *Remember*, Paris, Xiao Pan, 2006, 185 p.
- BENJAMIN, *Orange*, Paris, Xiao Pan, 2006, [s.p.]
- BENJAMIN, *Savior*, Paris, Xiao Pan, 2010, 158 p.
- CHEN, Ying, *Les lettres chinoises*, Montréal, Léméac, 1999, 171 p.
- CHIENG, André, *La pratique de la Chine*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, (Coll. Biblio essais), 2006, 316 p.
- CHOW, Ching Li, *Le palanquin des larmes*, Paris, Éditions J'ai lu, 2009, 442 p.
- CHOW, Ching Li, *Dans la main de Bouddha*, Paris, Éditions J'ai lu, 2001, 281 p.
- COMBES, André, Anne-Marie CORBIN et Irina FOUGERON, [dir.], *Images de l'altérité*, Paris, Presses Universitaires Charles-de-Gaule-Lille 3, (Coll. UL3 travaux et recherches), 2002, 216 p.
- DAI, Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Paris, Éditions Gallimard, (Coll. Folio), 2008, 228 p.
- DURAS, Marguerite, *L'amant*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, 141 p.
- GEORGES, Élizabeth, « Le décor fait l'histoire », *Mes secrets d'écrivain*, Paris, Presses de la Cité, 2006, 325 p.
- KRISTEVA, Julia, *Étranger à nous-même*, Paris, Gallimard, (Coll. Folio essais), 1988, 293 p.
- LACOMBE, Benjamin, *Les amants papillons*, Paris, Éditions du Seuil, (Coll. Jeunesse), 2007.
- MA, Jian, *Beijing coma*, Paris, Éditions Flammarion, (Coll. Par ailleurs), 2008, 894 p.
- MORIYAME, Daisuke, *Chrono Crusade* vol. 3, Houston, ADV Manga, 2000, 189 p., 8 vol.
- PATERSON, Janet M., *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, (Coll. Littérature(s)), 2004, 238 p.
- PLOMBER, Michèle, *HKPQ*, Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 2009, 224 p.
- PLOMER, Michèle, *Dragonville* tome 1, « Porcelaine », Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 2011, 313 p.

- PLOMER, Michèle, *Dragonville* tome 2, « Encre », Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 2011, 357 p.
- SAÏD, Edward, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, (Coll. La couleur des idées), 2005, 422 p.
- SELAO, Ching, *Le roman vietnamien francophone. Orientalisme, occidentalisme et hybridité*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, (Coll. Espace littéraire), 2011, 203 p.
- SHAN, Sa, *La joueuse de go*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, (Coll. Folio), 2001, 325 p.
- SHAN, Sa, *Porte de la Paix céleste*, Paris, Éditions du Rocher, (Coll. Folio), 1997, 146 p.
- SU, Tong, *Épouses et concubines*, Paris, Flammarion, (Coll. Lettres d'Extrême-Orient), 1992, 148 p.
- VOX POETICA, « Entretien avec Jean-Jacques Lecercle, co-auteur, avec Ronald Shusterman, de *L'Emprise des signes* (Seuil, 2002) », *Littérature et altérité*, [s.d.], [en ligne], <http://www.vox-poetica.org/entretiens/jjl.htm>, [consulté le 8 mars 2011].
- WANG, Anyi, *Amour dans une petite ville*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2010, 169 p.
- WAYSON, Choy, *La pivoine de jade*, Montréal, XYZ éditeur, 2007, 261.
- XINRAN, *Baguettes chinoises*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2008, 341 p.
- XU, Ge Fei, *Petite Fleur de Mandchourie*, Paris, XO Éditions, 2010, 374 p.
- ZHOU, Weihui, *Shanghai baby*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2001, 339 p.

#### Cinématographie :

- BERESFORD, Bruce, *Le dernier danseur de Mao*, 2011, 117 min.
- DAI, Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, 2002, 116 min.
- FENG, Xiaogang, *Aftershock*, 2010, 135 min.
- FORGET, Martin, *Pure laine*, 2005, 2 saisons de 26 épisodes.
- HARK, Tsui, *The Lovers*, 1994, 107 min.
- LEE, Ang, *Tigre et Dragon*, 2001, 120 min.
- MA, Jingle, *The Butterfly Lovers*, 2008, 115 min.
- SCOTT, Hick, *La neige tombait sur les cèdres*, 1999, 127 min.
- WANG, Wayne, *Le club de la chance*, 1993, 139 min.
- WANG, Wayne, *Snow Flower and the Secret Fan*, 2011, 120 min.
- ZHANG, Yimou, TARANTINO, Quentin, *Héros*, 2004, 109 min.
- ZHANG, Yimou, *Le secret des poignards volants*, 2004, 119 min.

